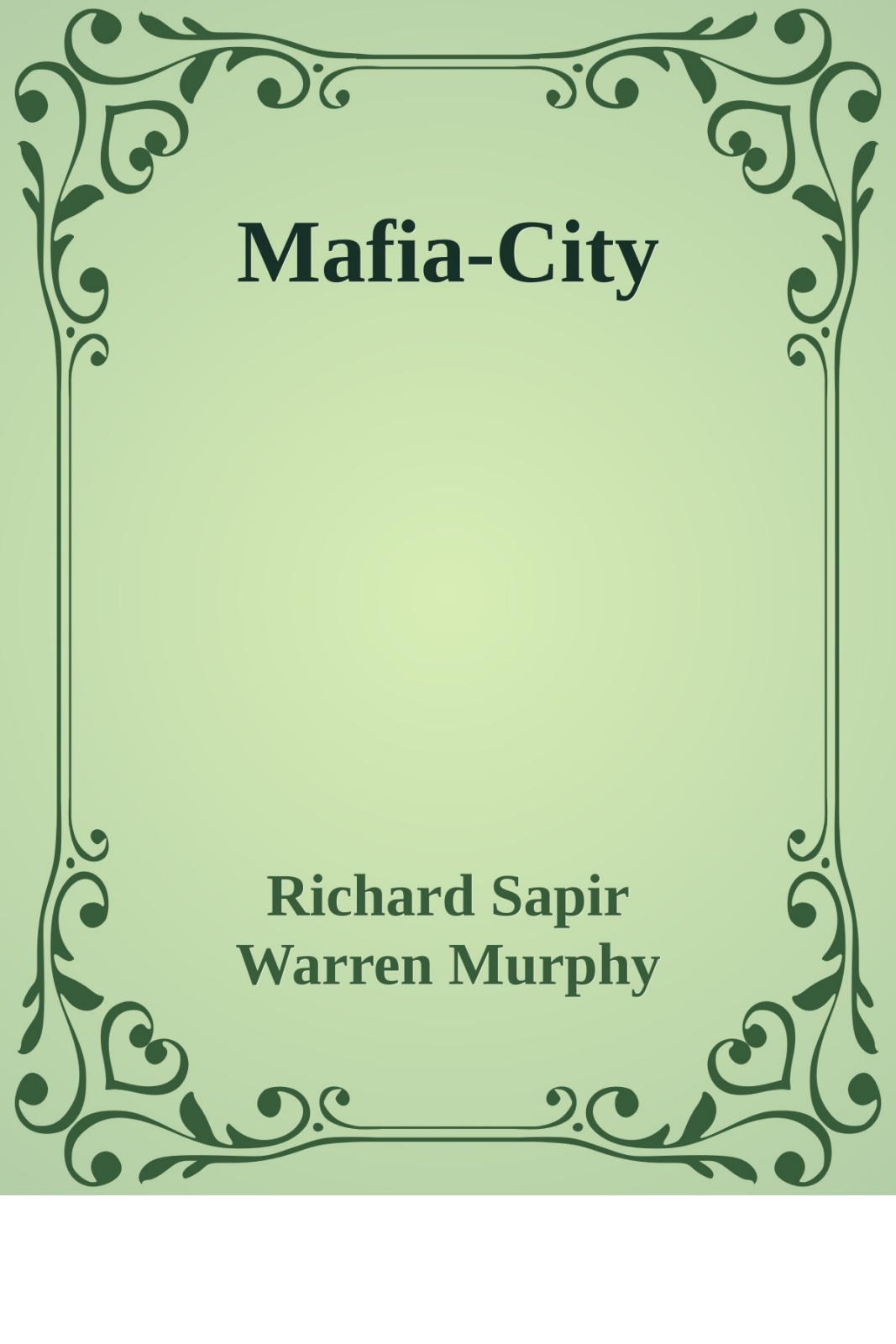


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Mafia-City

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

38

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

Mafia-City



PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

IMPLACABLE
Mafia-City

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE

RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY

L'IMPLACABLE

MAFIA-CITY

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
BAY CITY BLAST

Illustration de la couverture : Loris

© 1979 by Richard Sapir and Warren Murphy
© Librairie PLON/GECEP 1984
pour la traduction française

ISBN 2-259-01116-0
Édition originale :
ISBN : 0-523-41253.
PINNACLE BOOKS INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

CHAPITRE PREMIER

Si Jésus avait marché sur les eaux, dans la petite rade de Bay City dans le New Jersey, personne n'y aurait fait attention. Les épaves, les détritrus, les ordures, les immondices étaient si épais dans ces sombres eaux huileuses que n'importe qui aurait pu marcher dessus.

La ville se nichait dans la centaine d'hectares entre la mer et les collines de la vaste baie de New York, entre Jersey City et Hoboken.

L'arrière-pays n'était qu'à environ cinquante centimètres au-dessus du niveau de la mer, en moyenne, et quand il pleuvait pendant plus de douze minutes, toutes les caves de Bay City étaient inondées. Au temps de l'âge d'or de la ville, personne ne s'en souciait. Il y avait bien assez d'argent pour payer les plombiers. Assez pour tout le monde. Les vendeurs de hot-dogs s'enrichissaient. Les prêteurs sur gages devenaient des victimes. Les bookmakers allaient hiverner en Floride, tout au moins jusqu'à la saison où ils étaient obligés de revenir pour rappeler à leurs subordonnés que la meilleure politique était l'honnêteté.

La ville s'était développée autour de son petit port. Depuis les années 30, les élégants paquebots et les solides cargos embarquaient et déchargeaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aux deux jetées de béton de chaque côté de la baie, passagers et marchandises. Le tunnel Holland vers New York et l'important réseau routier du New Jersey n'étaient qu'à quelques minutes. Bay City prospérait. Vingt-deux mille habitants s'entassaient dans ses étroites limites et en faisaient la région à la population la plus dense des États-Unis.

Tout commença à se désintégrer après la guerre de Corée. De nouvelles méthodes de navigation et de plus gros bateaux exigeaient plus d'espace pour le stationnement des camions. Il fallait des chenaux plus profonds, des quais plus longs et la municipalité de Bay City refusait de moderniser la rade. Un jour, tout le monde se réveilla en sursaut et s'aperçut que le trafic maritime du port s'en était allé à Port Elizabeth, au sud, et à Hoboken, au nord.

Comme la rouille d'une automobile, le processus de détérioration urbaine était irréversible. En 1960, la population de Bay City était tombée à dix mille âmes. Quinze ans plus tard, elle avait encore diminué de moitié.

Tandis que les gens s'en allaient chercher des emplois ailleurs, les rats et la pourriture qui menacent tous les ports de mer proliférèrent librement.

Des immeubles occupés de la cave au grenier furent abandonnés et tombèrent en ruine. Le gouvernement fédéral accorda à la municipalité des crédits pour abattre la plupart des immeubles mais pas pour en construire d'autres – et même si l'on en avait construit, il n'y aurait eu personne pour s'y installer –, alors l'horizon de Bay City finit par ressembler à une bouche édentée, avec quelques bâtiments dressés comme des chicots entre les terrains vagues.

La majorité des cinq mille habitants restants travaillait dans les usines de Jersey City et de Hoboken. Les autres étaient des retraités, trop vieux ou trop pauvres pour déménager, des loubards, des prostituées, des dégénérés et des clodos qui se volaient les uns les autres et n'avaient aucune raison de s'en aller.

Si le déclin de Bay City était inexorable, il était également progressif et, par conséquent, il n'intéressait pas la presse qui ne s'occupait que d'explosions ou d'exigences non négociables. La ville n'était qu'une agglomération en décrépitude comme bien d'autres le long du front de mer, trop petite pour attirer la télévision par son pittoresque ou sa valeur de comparaison.

Peu de visiteurs y passaient. Donc, le jour où une longue Cadillac noire immatriculée en Californie s'arrêta devant le Bay City Arms, ce fut un événement.

Le Bay City Arms demeurait le seul immeuble résidentiel habitable de Bay City. Il était encore occupé à soixante-sept pour cent et le propriétaire, qui n'était pas de la ville, avait l'intention, quand ce chiffre tomberait à soixante pour cent, d'en faire cadeau à la municipalité pour couvrir un arriéré d'impôts immobiliers. Le chauffage de l'immeuble était éteint tous les soirs à vingt-deux heures précises et un seul des ascenseurs fonctionnait, mais on avait de ses fenêtres une vue magnifique sur les gratte-ciel de New York et les jetées croulantes de Bay City.

Dès que la limousine s'arrêta au bord du trottoir, deux hommes sautèrent du siège arrière et refermèrent la portière. L'un regarda à droite, l'autre à gauche. Le premier regarda en l'air, le second derrière eux, en fronçant les sourcils aux toits et aux fenêtres des misérables maisons voisines. Le premier entra dans le hall de l'immeuble, se tourna de tous côtés, et fit signe au second. Tous deux gardaient la main droite enfoncée dans la poche de leur veste.

L'homme resté sur le trottoir rouvrit la portière de la belle voiture et un petit individu trapu en sortit. Il portait un costume noir à fines rayures, admirablement coupé, et devait avoir quarante ans. Ses cheveux ondulés étaient d'un noir de jais anormal et sa peau grêlée de petite vérole arborait cependant un superbe bronzage naturel. L'homme sourit aimablement en posant le pied sur le trottoir mais celui qui avait la main dans la poche n'avait pas le sourire et regardait

constamment derrière lui en entrant dans l'immeuble. Derrière eux, le chauffeur verrouilla toutes les portières, remonta les vitres et laissa le moteur tourner au ralenti.

Le bureau de location, dans le fond du hall, était en réalité l'appartement du gardien. Le gardien fut irrité d'avoir à interrompre le « Gong Show » pour recevoir un nouveau locataire.

L'entrevue fut brève.

— Je suis Rocco Nobile, dit l'homme élégant aux cheveux bleu-noir. Je voudrais louer le dernier étage.

— Très bien, M^r Nobile, répondit le gardien.

Il était petit, avec des cheveux clairsemés et une expression perpétuellement fâchée qui l'avait fait surnommer « Happy » par les locataires de l'immeuble.

— Nous avons deux très beaux appartements de cinq pièces libres, là-haut.

— Vous ne comprenez pas, dit Nobile avec un bon sourire. Je veux le dernier étage. Tout entier.

— C'est ça, dit un des deux hommes à la main dans la poche. Tout le dernier étage.

Il allait en dire plus mais ferma la bouche et pinça les lèvres sur un regard pas du tout souriant de Nobile.

— Mais nous ne pouvons pas... Je regrette, M^r Nobile. Deux des appartements du dernier étage sont déjà occupés.

— Par qui ? demanda Nobile.

Les deux hommes à la main dans la poche hochèrent la tête. Ils étaient fiers de travailler pour un homme qui s'exprimait si bien et avec une telle autorité.

— M^{rs} Cochrane et les Gavin, répondit Happy.

— Vous avez d'autres appartements où ils peuvent s'installer, dit Nobile (et ce n'était pas une question).

— Oui, répondit malgré tout Happy.

Sans se retourner sur sa chaise, Rocco Nobile leva une main et claqua des doigts. Un des hommes quitta la pièce. Nobile demanda à Happy une tasse de café, noir, sans sucre, pendant qu'ils attendaient.

Avant qu'il finisse son café, l'homme revint.

— Ils déménageront avant le week-end, annonça-t-il.

— Euh... Qu'est-ce que vous leur avez dit ? demanda Happy.

Sans laisser à l'homme le temps de répondre, Nobile déclara :

— M^r Happy, mon collaborateur a été très aimable avec eux. Je ne souhaite pas causer d'ennuis, mais j'ai besoin de tout l'étage supérieur. Je reçois beaucoup et je dirige mes affaires de chez moi. J'ai chargé mon collaborateur de leur offrir une somme rondelette s'ils acceptaient de changer d'appartement. Apparemment, ils ont accepté. J'en suis heureux. Je tiens à être un bon voisin.

Happy regarda l'homme qui venait de revenir.

— C'est ça, dit le collaborateur. Chargé. Moi. Oui.

Les bons voisins de Rocco Nobile, au quatorzième étage, déménagèrent dès le lendemain à des étages inférieurs, avec l'aide des déménageurs payés par Rocco Nobile, et avec chacun un chèque de dix mille dollars dans la poche. Le même jour, une horde d'entrepreneurs, de maçons et de menuisiers envahit le dernier étage pour abattre des cloisons et transformer les autres logements en un seul appartement immense. Les travaux furent terminés en une journée.

Les décorateurs arrivèrent le lendemain matin. Les meubles qu'ils choisirent furent livrés dans l'après-midi.

Rocco Nobile emménagea le samedi matin.

Samedi après-midi, ses deux compagnons louèrent un magasin vide à cinquante mètres des jetées du port et à deux cents de la vieille mairie de briques jaunes. Un peintre en enseignes embauché à la hâte érigea au-dessus de la vitrine un immense écriteau.

ASSOCIATION POUR LA RÉNOVATION
DE BAY CITY
ROCCO NOBILE, PRÉSIDENT

Deux jeunes femmes furent engagées pour le travail de bureau. On leur dit qu'elles devaient servir de centre d'information pour les habitants de la ville cherchant des renseignements sur les programmes d'aide fédérale, de crédits, de sécurité sociale et de loisirs organisés. L'existence du nouveau bureau fut annoncée le mercredi suivant par un placard publicitaire dans le petit journal bihebdomadaire qui était l'unique lien de presse de Bay City avec la civilisation.

Deux jours plus tard, l'Association pour la Rénovation de Bay City annonça qu'elle projetait la création d'une crèche privée pour les enfants dont les parents travaillaient. Le lendemain, Rocco Nobile, président de l'Association, déclara qu'il avait reçu une contribution d'un généreux donateur anonyme afin de fonder une clinique et un dispensaire gratuits pour les habitants de Bay City qui n'avaient pas les moyens de consulter des médecins privés.

Après une semaine de pareilles annonces, le cerveau, même imbibé d'alcool, du rédacteur en chef du *Bay City Bugle* aurait dû enregistrer qu'il se passait quelque chose d'insolite, mais pas du tout.

Alors qu'il était assis dans son bar habituel pour son premier remontant matinal, le buveur sur le tabouret voisin lui dit :

— Dites donc, ce Rocco Nobile, c'est vraiment quelque chose, hein ?

— Qui est Rocco Nobile ? demanda le rédacteur en chef en faisant signe au barman de lui remettre ça.

— Ce type qui écrit tout le temps dans le journal qu'il fait un tas de choses épatantes.

— Ah oui, bien sûr, dit le rédacteur en chef en souriant et en pensant que peut-être ce nouvel ami paierait ses verres s'il disait qu'il aimait bien Rocco Nobile. Oui, un grand homme. Je vais faire un grand papier sur lui.

— Ah dites, c'est épatant, dit le voisin. Permettez que je vous offre ce verre.

Le rédacteur en chef ne remarqua pas que l'homme qui lui parlait gardait constamment la main droite dans sa poche.

Le lendemain, le rédacteur en chef se rappela Rocco Nobile et téléphona pour demander un rendez-vous. Il fut introduit, l'après-midi même, dans le grand salon-bureau de Nobile et il s'entretint avec lui pendant deux heures ; cela aurait pu durer plus longtemps s'il n'avait pas refusé, absolument refusé, que M^r Nobile se donne la peine d'envoyer chercher une nouvelle bouteille de crème de menthe pour faire encore des « stingers on the rocks ».

Le lendemain, le *Bay City Bugle* annonça que Rocco Nobile, un multimillionnaire parti de zéro qui avait fait une fortune colossale dans l'importation du pétrole, s'était installé à Bay City.

Son but, disait-il, était de faire le peu qu'il pouvait pour ranimer la ville et refaire travailler le port.

Rocco Nobile disait qu'il avait une dette envers Bay City, qu'il tenait à rembourser parce que lorsque ses arrière-grands-parents étaient arrivés en Amérique soixante-quinze ans plus tôt, ils s'étaient d'abord installés à Bay City.

« Je veux rembourser la dette de la famille à cette grande terre de la liberté et de la libre entreprise, disait Nobile. »

Entre parenthèses, le rédacteur en chef ajoutait : « Un beau et noble sentiment. Puisse-t-il nous servir d'exemple à tous. »

Avant que l'article paraisse, Nobile dit à sa secrétaire :

— Quand le papier de cet ivrogne sera publié, vous allez avoir des nouvelles du maire. Il voudra me parler. Dites-lui que je dois partir pour quelques jours en voyage d'affaires et fixez-lui un rendez-vous pour mercredi prochain. Ici.

Le maire, Douglas Windlow, téléphona comme Nobile l'avait prévu et rendez-vous fut pris pour la semaine suivante.

En attendant, les hommes de Nobile parcoururent la ville jour et nuit, en payant à boire dans tous les bars avec les compliments de Rocco Nobile. Ils allèrent de porte en porte, distribuèrent des prospectus sur les programmes d'aide sociale pour les personnes âgées et les malades, avec les compliments de Rocco Nobile. Ils parlèrent beaucoup et écoutèrent encore plus.

Le maire Douglas Windlow arriva le mercredi à quatorze heures.

Nobile l'invita à se joindre à lui pour un petit verre d'Amaretto, puis il s'assit dans un fauteuil en face du maire, installé sur le canapé de cuir.

— Que me voulez-vous, monsieur le Maire ?

Windlow exhiba à Nobile le sourire éblouissant qui était son plus grand capital politique, but une gorgée d'Amaretto, et répondit :

— Je tenais simplement à faire votre connaissance. Pour un nouveau venu dans notre ville, vous avez déjà fait un impact considérable.

— Merci. J'espère faire davantage.

Le maire posa son verre et tripota un moment un de ses boutons de manchettes en or.

— Reconstruire une ville comme celle-ci est une tâche extrêmement difficile, dit-il. Ce que va être la crise urbaine dans la nation tout entière existe déjà ici. Des ressources qui diminuent, une base d'imposition qui se réduit, une population appauvrie qui exige de plus en plus de services avec de moins en moins d'argent des impôts pour les payer. Cette ville est un exemple frappant de tous les maux urbains.

Le maire débitait ces phrases avec facilité, comme il seyait à quelqu'un qui, depuis des années, faisait les mêmes discours.

— Eh bien, déclara Nobile avec un petit sourire, ce n'est pas si grave pour certains.

Windlow le regarda avec une certaine perplexité.

— Votre beau-frère, par exemple, dit Nobile en souriant toujours.

— Mon beau-frère ?

— Oui. Celui qui possède en secret la société de travaux publics qui procède à tous les travaux de la ville, dit Nobile en tirant d'une poche de sa veste d'intérieur un petit carnet qu'il ouvrit. Oui. Le frère de votre femme, Fred.

Il leva les yeux vers Windlow et maintenant il ne souriait plus. Le maire déglutit, ouvrit la bouche pour répondre et la referma.

— Et, naturellement, il y a d'autres personnes en ville qui gagnent bien leur vie. Il y a par exemple Peppy Ritate, qui s'occupe des loteries clandestines. Il se débrouille très bien. Il s'en tirerait encore mieux, bien sûr, s'il ne devait pas vous remettre chaque semaine vingt-cinq pour cent de ses bénéfices. Et puis il y a Bangston, l'usurier de River Street. Un autre de vos associés. Et il y a...

Nobile se tut et referma brusquement le carnet. Le claquement de la couverture rigide s'attarda dans le salon comme le bruit d'une détonation.

— Mais je suppose qu'il est superflu que je continue. Vous connaissez les noms qui figurent dans ce carnet.

Windlow reprit son verre d'Amaretto et le vida d'un trait.

— Oui êtes-vous ? demanda-t-il enfin. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je suis qui je dis. Rocco Nobile. Et je vais être le prochain maire de Bay City.

— Les élections sont dans deux ans.

— Je ne vais pas attendre les élections. Je serai nommé, après votre démission, pour prendre votre succession.

Windlow tenta de sourire légèrement.

— Ah, vous avez tout prévu ? Je démissionne, vous prenez la relève. Et si je ne démissionne pas ?

Nobile haussa les épaules.

— Alors je devrai attendre que le procureur fédéral vous inculpe, pour tous les crimes et délits contenus dans ce carnet. Cela nous retardera de plusieurs mois, mais je suppose que je saurai attendre, s'il le faut.

Un long silence plana.

— Vous pouvez prouver tout ça ? demanda le maire en désignant le carnet posé sur la table basse, entre eux.

Sa main frémissait comme s'il avait envie de s'emparer du carnet et de s'enfuir.

— Vous savez que je le peux. Je serais un bien pauvre imbécile si je vous braquais une arme dessus sans m'assurer d'abord qu'elle est chargée.

— Il y a suffisamment de place pour tout le monde, à Bay City. J'apprécierais un associé, insinua Windlow avec espoir. Il y a longtemps que je pense qu'un peu de sang neuf ne serait... eh bien, améliorerait peut-être les choses, ici. Un œil neuf. Il y en a bien assez pour tout le monde.

— Faux, déclara Nobile. Il y en a peine assez pour moi. Mais il y en aura... Je crois que la semaine prochaine serait un bon moment, pour votre démission.

— Il faudrait que le conseil municipal élise mon successeur. Il ne peut pas simplement vous nommer.

Nobile reprit son carnet et l'ouvrit vers la fin.

— Ah oui... voilà. Le conseil municipal... j'ai un organisateur de loterie clandestine, un type qui vend des voitures de police à la ville en transgressant la loi et un homme qui touche des commissions de tous les employés municipaux sous forme de billets pour des vins d'honneur et des réceptions qui n'ont jamais lieu. Ça fait trois sur cinq. Je n'aurai aucun mal à obtenir leur voix.

— Non, sans doute pas, reconnut Windlow et il se carra dans le canapé profond. Il n'y a plus d'Amaretto ?

— Non, riposta Nobile. Je ne vois pas l'utilité de prolonger cette entrevue puisque vous la trouvez déplaisante. Vous démissionnez vendredi prochain. Le lundi suivant, je veux que vous vous installiez dans votre maison de la côte du New Jersey. Vous savez, ajouta-t-il en

souriant, cette maison secrètement achetée sous le nom de jeune fille de votre femme.

Windlow poussa un gros soupir et acquiesça. Il se leva.

— Cela ne vous froissera pas, j'imagine, si je ne vous serre pas la main, dit-il amèrement.

— Pas tant que je porte des bagues de prix aux doigts. Bonne journée, monsieur le Maire.

Quand Windlow fut à la porte, Nobile le rappela.

— Monsieur le Maire, je pense que personne ne doit être au courant de tout ça avant que vous soumettiez votre décision à la réunion du conseil municipal de vendredi prochain. Et, naturellement, vous attribuerez uniquement votre décision à des raisons de santé.

— Naturellement. Et ce carnet ?

— Je le garde, en prévision du jour où vous tenteriez inconsidérément une rentrée en scène politique.

Nobile se leva à son tour et alla au bar se servir un autre verre d'Amaretto.

— Mais, bien entendu, vous ne feriez jamais ça, n'est-ce pas, monsieur le Maire ?

Le maire hocha la tête et sortit de la pièce.

Rocco Nobile but tranquillement son Amaretto, en contemplant par la large baie le petit port abandonné de Bay City. Quand il eut vidé le verre, il le posa sur le rebord de la fenêtre et alla décrocher le téléphone sur le bureau, dans le coin.

Il forma un numéro de New York, attendit qu'on lui réponde et alors il dit simplement :

— Elle est à nous.

Il se tut, écouta et reprit :

— C'est ça, oui. Toute la ville. Nous en sommes propriétaires.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il ne possédait rien.

Il n'avait pas de voiture. Quand il lui en fallait une, il la louait et quand il n'en avait plus besoin il l'abandonnait simplement au bord de la route parce que cela l'amusait d'imaginer la tête de son supérieur quand la facture arriverait.

Il achetait des vêtements quand il en avait besoin, en employant une variété de cartes de crédit à des noms divers et quand les vêtements étaient sales, en général il les jetait tout simplement.

Il ne possédait aucune maison. Depuis dix ans, il vivait dans des chambres d'hôtel et il n'avait pas de nom, pas de famille, pas d'amis, pas de passé et pas d'avenir.

Nettement pas d'avenir.

Il se disait cela, assis dans la fourche d'un grand chêne, à près de huit mètres du sol, en regardant par les immenses fenêtres d'une belle maison, isolée au bord d'un lac, et attendant que tous les invités d'honneur se présentent.

Quinze étaient déjà arrivés mais il en manquait encore deux. Remo attendait. Il les voulait tous. Il reprit le cours de ses réflexions et se dit qu'il possédait quand même quelque chose, après tout. Il possédait sa propre estime qui lui venait de la fierté du travail bien fait.

Mais pas d'amis. Une nouvelle voiture remonta l'allée de la villa et se gara à côté de la longue rangée de Cadillac et de Mercedes. Deux hommes en descendirent et marchèrent vers la maison. Remo en reconnut un, celui qu'il attendait. L'autre devait être son avocat parce qu'il avait un ensemble stylo et porte-mine en or dépassant de sa poche-poitrine et seuls les avocats se promènent avec des stylos et des porte-mine.

Plus qu'un invité à attendre.

Pas d'amis. Ce que Remo avait qui se rapprochait le plus d'un ami, c'était Chiun, le Coréen de quatre-vingts ans passés, le dernier Maître de Sinanju, une très ancienne et célèbre maison de tueurs à gages. Mais ce n'était pas un ami. Il était l'entraîneur de Remo, son confident et le seul père qu'il avait jamais eu. Mais pas un ami.

Il y avait le Dr Harold W. Smith, directeur de l'organisation secrète appelée CURE qui avait entraîné Remo à tuer les ennemis de l'Amérique. Mais Smith n'était l'ami de personne. Qui pouvait aimer Smith ? Peut-être M^{rs} Smith ? Peut-être son chef comptable, qui avait contracté la passion du directeur de CURE pour l'ordre et la netteté.

Personne d'autre.

Il y avait Ruby Gonzalez, l'ex-agent de la CIA qui travaillait maintenant à CURE comme principale assistante de Smith, la seule personne, en dehors de Remo, Smith et le Président des États-Unis, à savoir ce qu'était CURE. Et même Ruby n'était pas une amie. Remo respectait son intelligence et sa dureté, mais la jeune Noire venait d'un milieu différent de celui de Remo et les amis sont généralement ceux avec qui l'on a partagé les étés et les printemps de la vie.

C'était tout. Tous ceux ou celles que Remo connaissait ou rencontrait étaient des personnes qu'il avait reçu l'ordre de tuer.

Une autre voiture arriva, en faisant sauter du gravier de l'allée jusque sous les pieds de Remo perché dans l'arbre. C'était une Lincoln Continental Mark 4, que son propriétaire semblait résolu, par pur mauvais goût, à transformer en Mark 10. La voiture était défigurée par des chromes, des queues de lapin, des rayures et des médaillons de capot. Le conducteur était seul. Il avait une figure rouge et des cheveux blonds. Remo reconnut le dernier invité, Lee-Bob Barkins, qui avait tué sa femme avec une scie à ruban et puis essayé de se servir du cadavre comme appât pour la pêche au requin au large de l'Alabama. Malheureusement, alors qu'il employait à cet effet la main gauche, un bateau qui passait heurta sa ligne et emporta l'hameçon et la main. Lee-Bob Barkins avait fui mais l'autre bateau avait relevé le numéro du sien et la police put identifier la morte grâce aux signes distinctifs de la main, des cicatrices restant d'un pari stupide entre quelques joyeux drilles et Lee-Bob qui lui avaient couru après avec un couteau de chasse.

Lee-Bob avait proclamé à son procès que c'était un coup monté mais il avait été condamné à perpétuité pour assassinat et puis il avait eu la chance d'être libéré au bout de quatorze mois quand un gouverneur sortant avait ouvert les prisons.

Ce gouverneur avait ainsi relâché des violeurs et des assassins, des pyromanes, des ravisseurs et des terroristes. Tous avaient quelque chose en commun : beaucoup d'argent.

Dix-sept des pires malfaiteurs étaient maintenant présents, dans la villa au bord du lac de Sam Speer, le plus proche conseiller du gouverneur sortant, son ami et son confident, ce qui signifie en politique, Remo le savait, son commis voyageur.

Dix-sept hommes et Speer. C'était la mission de ce soir. Il y avait aussi une dizaine d'avocats variés qui pourraient se mettre en travers, mais ça ne gênait pas Remo. D'ailleurs, il y avait déjà trop d'avocats dans le monde. Personne n'était jamais critiqué pour avoir tué un avocat.

Remo s'extirpa de la fourche du chêne et se laissa tomber de huit mètres de haut. Il atterrit sans un bruit, et ses pieds commencèrent à

marcher avant même de toucher le sol.

Il arriva à temps à la grande fenêtre pour voir les hommes lever leur verre de champagne et porter un toast.

Des bribes de conversation parvinrent à ses oreilles.

—... acte de miséricorde et de charité...

—... en cas d'enquête, ne dites rien.

—... charité, mon cul... me coûte deux cents mille...

—... nous coûte à tous deux cent mille.

—... laissez entendre ça et vous vous retrouvez au trou.

Remo reconnut Sam Speer, le bras droit du gouverneur sortant. C'était un homme grand et plutôt gros, avec une tignasse brune au-dessus d'un front bas et d'yeux simiesques, enfoncés, aux paupières lourdes qui donnaient l'impression qu'il allait s'assoupir à tout instant.

Il était l'ami du gouverneur, pensait Remo. Même ce gouverneur avait un ami. Et ces dix-sept animaux dans le salon de Sam Speer. Ils avaient probablement des amis aussi. Au moins quelqu'un qui pensait suffisamment de bien d'eux pour allonger à chacun deux cent mille dollars pour les faire sortir de prison. Ils avaient peut-être même une famille, en plus des amis.

Et Remo n'en avait pas.

Il trouvait ça injuste. Des mecs avaient toutes les chances.

Il songea à cela en faisant le tour de la maison et en descendant vers le lac, où il lança distraitement des cailloux dans l'eau. Remo portait un pantalon et un tee-shirt noirs et il savait que, de la maison, il se fondait dans le paysage et était invisible. Il était très mince, brun, avec des yeux aussi profonds que la nuit. Seul détail qui aurait pu indiquer qu'il n'était pas comme tout le monde : ses poignets épais, qu'il pliait et faisait souvent tourner s'ils le gênaient.

Une famille et des amis.

Il avait été recruté par CURE justement parce qu'il n'avait pas de famille. Il était orphelin, simple flic dans la police de Newark ; et puis, un soir, il fut arrêté pour un meurtre qu'il n'avait pas commis, envoyé à une chaise électrique qui ne marchait pas et à son réveil il apprit qu'il travaillait pour CURE, une agence secrète créée pour lutter contre le crime. S'il ne voulait pas travailler pour CURE, ils auraient simplement à achever le boulot que la chaise électrique aurait dû effectuer.

On l'avait averti dès le début : « Vous n'aurez pas d'amis, Remo Williams. Vous n'aurez pas de famille. Vous n'aurez aucun endroit que vous appelleriez « chez vous ». Tout ce que vous aurez, c'est le sentiment que, peut-être, tout juste peut-être, vous faites quelque chose pour rendre l'Amérique meilleure. »

Sur le moment, il avait pensé que c'était des conneries et maintenant, plus de dix ans après, il pensait toujours que c'était des

conneries. Mais il ne partait pas et il savait pourquoi il restait. Parce que CURE et les leçons de Chiun lui avaient donné la seule chose qu'il avait jamais possédée de sa vie. L'estime de soi. La fierté de son travail. Et personne ne pouvait lui enlever ça.

Derrière lui, la porte d'entrée de la maison s'ouvrit et Remo, entendant du bruit, revint par l'obscurité sous les arbres.

Deux hommes quittaient la villa de Sam Speer. Il reconnut le premier, Billy-Ben Bingham, un violeur particulièrement redoutable qui avait été relâché après dix ans d'une condamnation à perpétuité. L'homme qui l'accompagnait avait le type avocat. Il se dirigèrent vers une voiture et Remo se glissa dans l'ombre. Une fois le moteur en route, quand l'avocat fit marche arrière pour reprendre l'allée, Remo ouvrit la portière avant et s'assit à côté du violeur.

— Qui..., demanda le conducteur.

— Qu'est-ce... ? demanda le violeur.

— Salut, dit Remo. Roulez, roulez, ne vous en faites pas, je vais bientôt descendre.

Les mains du violeur plongèrent vers sa gorge mais elles se refermèrent sur du vide et Remo l'expédia économiquement d'un index droit dans la région du rein droit. Le violeur fit *whoushhh* et s'affala sur la pendule à lecture directe du tableau de bord entre Remo et l'avocat, qui freina pile et tendit la main vers la poignée de la portière.

La main gauche de Remo le ramena à l'intérieur. Sa droite passa la vitesse et pilota la voiture dans l'allée, puis sur la route et braqua à droite.

Vingt-cinq mètres plus loin, au bord de la route, un panneau installé par l'association des propriétaires du bord du lac expliquait qu'elle voulait tenir à l'écart les éléments indésirables. Sur le côté droit, un petit chemin descendait vers une rampe à bateaux. À voir balloter la tête de l'avocat dans sa main gauche, Remo savait que la nuque était brisée. Il conduisit jusqu'au bord de l'eau, rétrograda et appuya sur l'accélérateur. Alors que la voiture bondissait, il se glissa par la portière et la regarda rouler rapidement sur le petit plan incliné, frapper le bord d'une jetée de bois, hésiter un instant et plonger dans le lac.

La voiture frappa l'eau avec un grand plouf et un grésillement. Elle commença à couler mais Remo ne s'attarda pas pour assister au naufrage parce qu'il se hâtait déjà de remonter vers la maison. Il devait prendre garde que toute une bande ne parte pas en même temps, parce qu'alors il aurait à se débarrasser d'eux sur la pelouse et ça ferait désordre.

Il attendit de nouveau dans son arbre et entendit Sam Speer leur disant que ce serait plus sûr s'ils continuaient de partir un à la fois.

— Simplement par précaution.

Remo hocha la tête avec satisfaction.

— Bravo, marmonna-t-il tout seul. Merci.

Le suivant fut Lee-Bob Barkins, qui monta dans sa Lincoln, fit demi-tour sur les chapeaux de roues et s'engagea dans l'allée. Quand il passa sous l'arbre de Remo, Remo se laissa tomber sur le toit de la voiture. La vitre était baissée du côté du conducteur et Remo roula sur le côté, allongea le bras gauche par la portière et plaça sa main autour de la gorge de Lee-Bob.

— Salut, mon gars, dit-il.

Lee-Bob vit à sa portière la tête de Remo à l'envers et voulut l'écraser d'un coup de poing, mais la pression sur sa gorge était trop forte.

— À vingt-cinq mètres sur la route, vous tournez à droite, dit Remo.

Lee-Bob freina et la voiture s'arrêta.

— Allons, allons, grogna Remo, je n'ai pas toute la nuit.

Il glissa du toit, sans lâcher le cou de Lee-Bob, le poussa sans ménagements sur le siège et s'installa au volant.

— Qui êtes-vous ? parvint à articuler Lee-Bob.

— Le comité d'accueil, venu rendre votre bref séjour dans le monde extérieur aussi plaisant que possible. Adieu.

Il entendit les os se séparer, dans le cou, quand il tourna dans le petit chemin descendant vers le lac. Derrière lui, il entendait des voix sur le seuil de chez Speer.

— Ah zut, grogna Remo. Vite, vite, vite.

Il sauta à terre, braqua les roues vers l'eau, fit tomber le corps de Lee-Bob Barkins sur la pédale de l'accélérateur, claqua la portière et laissa la voiture dévaler la pente. Il n'attendit pas le plouf. Deux autres hommes montaient dans une voiture, devant la villa de Speer.

Il arraisonna cette voiture-là sur la route. Elle contenait Jimmy-Joe Jepson, un pyromane dont les incendies avaient fait vingt-trois morts. Remo pensa que ça demanderait trop de temps de mettre tout le monde dans le lac, alors, après avoir tué Jimmy-Joe et l'avocat, il se contenta de tourner la clef de contact et de laisser la voiture rouler sur la route jusqu'à ce qu'elle s'arrête, le capot contre un arbre.

Ça devenait compliqué. Remo tira une liste de la poche de son tee-shirt noir. Bien. Il avait eu Lee-Bob Barkins. Il avait eu Billy-Ben Bingham et maintenant Jimmy-Joe Jepson. Plus quelques avocats assortis. Mais ils n'étaient pas sur la liste. Ce soir, les avocats seraient une prime qu'il remettrait gracieusement à Smith, représentant une part de sa contribution annuelle au bien de la république.

Quand il en vint à la dix-septième voiture, la route partant de chez Speer était plutôt encombrée, alors Remo s'occupa de Tim-Tom Tucker

et de son avocat dans l'allée, avant même qu'ils démarrent.

Remo consulta de nouveau sa liste. Tous. Il les avait tous. Il donna une chiquenaude satisfaite à la liste.

— Voilà, dit-il tout haut. Maintenant personne ne peut se plaindre de ça.

Il retourna vers la porte d'entrée de la maison, qui n'était pas fermée à clef. Généralement le crime ne se perpétrait pas dans les maisons, même si le pourcentage de crimes dans le Sud était plus élevé que partout ailleurs. Ce n'était que de la violence imbécile que Remo attribuait à une rage profondément enracinée dans le caractère des gens du Sud. Elle explosait dans les bars et les parkings, aux coins de rue, mais c'était rarement prémédité et personne n'avait jamais besoin de s'enfermer chez soi. Remo se félicitait de ne pas vivre dans le Sud. La colère violente l'agaçait parce que c'était un gaspillage d'énergie.

Il entra donc et trouva Sam Speer dans le salon, vidant un reste de champagne dans un énorme verre ballon.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il en se tournant vers Remo.

— Je m'appelle Remo.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que je veux, c'est un peu de loisirs pour aller à la pêche. Mais ce que je dois faire, c'est vous tuer.

— Aucune chance, mon pote, dit Speer.

Il glissa une main sous sa veste, très rapidement pour un homme aussi mastoc et dégaina d'un étui sous l'aisselle un revolver de calibre 38.

Remo secoua la tête. Il fronça les sourcils.

— Perdez pas de temps avec ça, dit-il.

Speer visa Remo et pressa la détente.

Il cligna des yeux au bruit de la détonation.

Quand il les rouvrit, Remo n'était plus là devant lui. Ni debout ni en tas ensanglanté.

— Vous n'êtes pas quelqu'un de bien, dit Remo. Ce n'est pas parce que vous êtes un gros porc capable de voler un poêle rougi et de revenir pour la fumée, que vous ne devriez pas essayer d'être quelqu'un de bien.

Speer sentit une main sur son épaule gauche, mais avant qu'il puisse pivoter et tirer encore, une vive douleur explosa au milieu de son dos. Normalement, le cerveau était capable de dire au corps de quelle douleur il souffrait, où et comment, mais le cerveau comptait sur des impulsions passant par la moelle épinière, et comme l'épine dorsale de Speer s'était brisée, il ne sentit rien et il ne sut plus rien après la première douleur fulgurante. Il s'affala simplement sur le plancher de chêne de son salon.

Sur une table, Remo vit une grosse pile d'argent. Ce devait être les dix-sept paiements de deux cent mille dollars. Il calcula rapidement et estima que ça devait faire plus d'un million de dollars. Peut-être deux millions.

Et comme il venait d'apprendre que l'inflation était causée par un excédent d'argent en circulation, il alluma un feu dans la cheminée et brûla tout l'argent avant de partir.

Remo avait laissé sa voiture dans le parking du *Ding-Dong Diner*, à seulement cinq kilomètres, alors il s'en alla à pied parce que la nuit était belle. Les oiseaux chantaient dans les arbres sous la brillante lune du Sud et il y avait juste assez de brise pour rafraîchir l'air ; c'était le genre de nuit qui fait qu'un homme est heureux d'être en vie, pensa Remo.

Chiun était toujours assis dans la voiture de location et observait la porte du restaurant de routier, qui était un ancien wagon de chemin de fer rénové.

Le frêle vieillard ne tourna pas la tête quand Remo ouvrit la portière et s'assit au volant. Les mains glissées dans les larges manches de son kimono du soir vert foncé, il regardait toujours aussi fixement la porte du bistrot.

— C'est fait, annonça Remo.

— Chut, dit Chiun. C'est très intéressant.

— Quoi donc ?

— Ceci est un lieu où l'on mange, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tous ceux qui entrent sont déjà gros. S'ils sont déjà gros, pourquoi est-ce qu'ils vont là pour manger ?

— Même les gros doivent manger.

Chiun tourna vers Remo ses yeux noisette et le considéra avec dédain.

— Qui t'a dit ça ? demanda-t-il.

— Écoutez, j'ai accompli un gros travail ce soir et tout ce qui vous intéresse, c'est des gros qui mangent ?

Remo démarra, cahota sur les ornières de l'allée de la gargote et reprit la Route 123 en direction du nord. Chiun soupira.

— Je suppose que maintenant je dois écouter le récit assommant de tes activités de la soirée.

— Non, pas du tout. Ce n'est pas important du tout. Vingt-sept types, c'est tout. Vingt-huit, si on compte celui qui n'était pas quelqu'un de bien.

— Paaaah ! Et faaaah ! C'est rien du tout, déclara Chiun. Les chiffres ne sont pas importants. Ce qui est important, c'est l'attitude et l'accomplissement. Ton coude était-il droit ? As-tu été fier de faire un travail adéquat ? Ces choses-là sont importantes.

— Chose curieuse, petit père, oui, répliqua Remo en quittant la Route 123 pour emprunter la Cantonale 456, une étroite route à deux voies sans éclairage, qui descendait à l'est vers la côte. Je me suis dit que tout ce que je possédais dans ce monde, c'était l'estime de moi-même et ma fierté d'un travail bien fait.

— Passablement fait, si je te connais, dit Chiun.

— Bien fait, insista Remo (et ils restèrent silencieux pendant quelques instants). C'est drôle, de penser qu'on peut être fier de tuer.

— De tuer ? s'écria Chiun d'une voix escaladant les octaves de l'indignation. Tuer ? Tu appelles le travail d'un assassin vulgairement tuer ? Les boums tuent...

— Les bombes, rectifia Remo.

— Oui, et elles ne sont pas fières. Les balles tuent. Elles ne sont pas fières non plus. Est-ce que les microbes sont fiers ? Pourtant, qu'est-ce qui tue plus que les microbes ? Je me souviens d'un, une espèce de microbe particulièrement mauvais qui a emporté près de la moitié de mon village de Sinanju.

— Les demi-mesures sont toujours mauvaises, dit Remo, mais Chiun ne releva pas ce propos.

— Mais ces microbes ne sont pas fiers. Or toi, tu n'es pas une boum...

— Bombe.

— Ni une balle ni un microbe. Tu es un assassin. Si tu travailles bien ou, dans ton cas, passablement, tu dois être fier. Vraiment, Remo. (Les mains de Chiun étaient sorties des manches et voletaient devant sa figure.) Vraiment, tu me surprends. Si tu étais un docteur ou un avocat, ou quelque autre serviteur inférieur, je comprendrais que tu ne sois pas fier. Mais un assassin ! Entraîné par Sinanju ! Ne pas être fier ? Ça me scandalise.

— Non, dit Remo. Vous vous trompez. Je suis fier. Je suis fier que vous m'ayez appris Sinanju. Je suis fier d'être un assassin. Je suis fier de garder mes coudes droits quand je travaille. Je suis fier de tuer... oh, pardon, d'assassiner vingt-huit hommes ce soir.

— Bien, dit chaleureusement Chiun. Tu finiras peut-être par apprendre ce qui est important dans la vie.

— Et je suis fier d'être américain, les gars, reprit Remo. Vraiment fier. Quand cette bannière étoilée défile pour le Quatre Juillet, j'ai chaud au cœur et l'impression d'avoir trois mètres de haut et d'avoir été mis par Dieu sur la terre pour aider tous les petits du reste du monde à résoudre leurs problèmes, à la bonne vieille manière américaine. Oui, monsieur, fier d'être américain.

Chiun renifla bruyamment.

— Il y a des variétés de vase de rivière qui non seulement ne peuvent pas être changées en diamants mais dont on ne peut même

pas faire des briques. Malheur à moi. C'est pour mon malheur que j'ai trouvé un individu comme toi.

Leur motel était situé sur une langue de terre avançant dans l'Atlantique et dès qu'ils furent dans leur chambre, Chiun se précipita vers ses treize malles-cabine laquées qui le suivaient partout où il allait et en vérifia le contenu. Selon son humeur, Chiun disait que les malles étaient pleines de ses pauvres maigres biens ou alors qu'elles contenaient les trésors les plus précieux sans lesquels il ne pouvait vivre. Remo, cependant, avait regardé dans les malles et savait ce qu'il y avait dedans : avant tout des kimonos de satin et de brocart pour un an, des cendriers Cinzano, des serviettes d'hôtels, des pochettes d'allumettes gratuites, des dessous de verre de bars, des frisbees publicitaires, des chiffons à chaussures en plastique, des porte-clefs et tout ce que Chiun pouvait glaner pour rien ou à bon marché. Une des malles était entièrement pleine de bibles Gidéon que Chiun avait volées dans des chambres d'hôtels où elles moisissaient depuis dix ans.

— Pourquoi examinez-vous tout le temps ces trucs ? demanda Remo.

La question s'adressait au dos de Chiun, penché sur une des malles. Sans se retourner, celui-ci leva un doigt comme s'il soulignait un passage capital de sa conférence sur la vie.

— Les femmes de chambre. Elles volent.

— Mais des cendriers Cinzano ? Qui volerait ça ?

— Il n'y a pas que des cendriers dans mes malles, répliqua Chiun d'une voix glaciale. Il y a beaucoup de choses précieuses.

— Je sais. Mais je ne pense pas qu'une femme de chambre prendrait le risque de se faire tuer pour s'emparer de votre serviette en papier de Disneyworld.

— Tu ne sais rien, déclara Chiun en poursuivant son inspection.

Le téléphone sonna. Remo devina que c'était le Dr Harold W. Smith, se renseignant sur le travail de la soirée.

— C'est fait, répondit-il tout de suite. Ouais... Tous.

— Bon, dit Smith.

— Oui, j'ai été bon. Très bon, ce soir.

— Dis-lui que tu es fier d'être américain, conseilla Chiun.

— Je suis fier d'être américain, d'assassiner des gens pour vous, dit Remo à Smith.

— Oui, oui. Eh bien, il y a une chose que je veux que vous fassiez.

— Bon Dieu, Smitty, et du congé, alors ?

— C'est du congé, ça, dit Smith.

— Je ne vais tuer personne, déclara Remo. En dépit de toute ma fierté.

— Parfait, dit Smith. C'est exactement ce que je veux. Je veux que vous n'assassiniez personne. Je veux simplement que vous regardiez

autour de vous.

— Que je regarde quoi ? Où ?

— À Bay City, dans le New Jersey. Il se passe quelque chose là-bas et nous aimerions bien savoir quoi au juste. Je voudrais que vous y alliez et vous tâtiez en quelque sorte le pouls de la ville. Que vous me disiez ce que vous en pensez.

— Vous n'avez personne d'autre sous la main, à envoyer là-bas ?
Ce n'est pas mon genre de travail, protesta Remo.

— Rien ne l'est, intervint Chiun.

— Je sais, dit Smith. Mais pour me faire plaisir.

— Répétez ça, vous voulez ?

— Pour me faire plaisir, répéta Smith.

— Dans ces conditions, puisque vous le demandez comme ça, dit Remo, Bay City, nous voilà !

CHAPITRE III

La première chose que Remo et Chiun remarquèrent à Bay City, ce fut un énorme agent de police dont le corps attaquait l'uniforme bleu de l'intérieur, comme de la chair à saucisse menaçant son boyau en approchant du point d'ébullition dans une casserole d'eau. Le policier balançait sa longue matraque en se dirigeant vers un kiosque au coin d'une rue, à cent mètres à peine des jetées.

Une vieille femme y achetait un journal. Quand elle eut le journal dans sa main, elle tendit une pièce au vendeur, enveloppée dans un bout de papier. Il hocha la tête, elle sourit et s'en alla.

Quand la vieille fut partie, l'agent s'approcha du kiosque et le vendeur glissa une main sous l'étagère où se trouvait sa monnaie. Remo le vit en retirer quelque chose. Puis il prit un journal et le tira sous le niveau de l'étagère. Quelques instants plus tard, il remit le journal plié à l'agent qui le serra sous son bras gauche, porta sa matraque à la visière de sa casquette et s'éloigna sans se presser.

Remo le suivit des yeux, à travers la vitre d'une voiture garée de l'autre côté de la rue. Avant le carrefour suivant, le flic se glissa dans une encoignure de porte. Il tournait le dos mais Remo vit qu'il tripotait le journal. Et quand l'agent se retourna, Remo le vit fourrer quelque chose dans la poche intérieure de sa tunique. La chose faisait une légère bosse. Le flic repartit, tenant toujours le journal de la main gauche et puis, avant de traverser, il le jeta dans une corbeille à papier.

— Tiens, dit Remo. Ainsi, les flics protègent les jeux.

— Tu sais ça en regardant un agent acheter un journal ? demanda Chiun.

— J'ai déjà vu le coup. Le type du kiosque vend des numéros de loterie. Le flic passe et le vendeur lui remet une enveloppe avec l'argent de la protection.

— S'il a besoin de protection, pourquoi est-ce qu'il ne nous embauche pas ?

— Il n'en a pas les moyens. Et ce n'est pas ce genre de protection. C'est simplement une protection contre l'arrestation. Maintenant le flic va porter l'enveloppe à son siège ou à son poste, il la donnera à son capitaine ou son chef, et il touchera une petite part pour regarder de l'autre côté et n'arrêter personne.

— Et le reste de l'argent ?

— Le flic en chef en prend une part et le solde va au politicien,

quel qu'il soit, qui est de mèche avec les books.

— L'économie de cette nation est très complexe, dit Chiun. Comment se fait-il que tu la comprennes, alors qu'il y a tant de choses que tu ne comprends pas du tout ?

— Quand j'étais flic, je voyais ça tout le temps, à Newark. Ce n'est pas loin d'ici.

— Et tu faisais ça ? demanda Chiun. Tu prenais de l'argent pour protéger ces chiffres ?

— Les numéros. Non, j'étais un flic honnête. Mais je voyais faire ça souvent. En général, les flics ne font pas ça si ouvertement. Suivons-le.

Ils firent demi-tour au milieu de la rue et roulèrent lentement à la suite de l'agent, en s'arrêtant fréquemment pour attendre et observer.

Ils virent l'agent rendre visite à deux autres kiosques. Il prit deux autres journaux pliés, plongea dans deux autres encoignures de portes pour en retirer le contenu, puis il jeta les journaux dans des corbeilles à papier.

Les corbeilles étaient peintes en orange vif et portait une inscription en gros caractères noirs : ASSOCIATION POUR LA RÉNOVATION DE BAY CITY. M. LE MAIRE ROCCO NOBILE, PRÉSIDENT.

Pendant qu'il était arrêté le long du trottoir, Remo vit passer une longue limousine noire. La lunette et les vitres arrière étaient voilées de stores vénitiens.

— Ce n'est pas le genre de voiture qu'on s'attend à trouver dans cette ville, dit-il.

— C'est la troisième automobile comme ça qui passe depuis une heure, répliqua Chiun.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Pas la même voiture ?

— Non, à moins qu'ils changent tout le temps ces chiffres d'identification sur le devant, rien que pour nous dérouter.

— C'est intéressant, murmura Remo.

— Ah oui ?

Quand ils redémarrèrent et tournèrent au coin de la rue, ils virent le gros agent entrer dans les bureaux de l'Association pour la Rénovation de Bay City.

— C'est intéressant, dit Remo.

— Tu trouves tout intéressant, aujourd'hui. Tu ne vas pas encore décider de devenir détective, j'espère ?

— Non. Je viens de comprendre ce que veut Smitty. Garder un œil sur le patelin. Mais j'aurais pu être détective. J'aurais pu devenir inspecteur, un bon inspecteur. Mais comme je n'avais pas de relations politiques, je n'aurais jamais pu être promu inspecteur.

— C'est probablement heureux pour la ville de Newark.

— Ah oui ?

— Pfaaaaah, fit Chiun.

— Il n'y a rien de mal à être détective, insista Remo. Par exemple ici, il se passe des choses bizarres. Ce flic aurait dû retourner à son siège pour remettre cet argent. S'il le dépose ici, au quartier général politique, cela ne peut vouloir dire que deux choses.

— Et naturellement, tu vas me dire lesquelles.

— Oui. La première, ça veut dire que des politiciens, probablement ce Rocco Nobile, ont la haute main, au niveau opérationnel, sur la loterie clandestine, ce qui est déjà culotté. Ça veut dire qu'il est assez certain de ne rien risquer parce qu'il n'a pas rompu la chaîne entre le flic encaisseur et lui-même. Ça aussi, c'est culotté. Il doit penser qu'il tient cette ville dans le creux de sa main.

— Il veut simplement que tout le monde sache qu'il est très puissant, supposa Chiun.

— C'est ridicule. Pourquoi voudrait-il faire ça ?

— Je ne sais pas, c'est toi le détective.

Chiun avait les mains jointes sous son menton et tapotait le bout des doigts l'un contre l'autre selon un rythme précis, d'abord les pouces, puis les index et ainsi jusqu'au petit doigt ; ensuite c'était un rythme décalé, pouce contre index, majeur contre auriculaire, et ensuite un décalage de deux, pouce contre majeur, index contre auriculaire. C'était un exercice de dextérité auquel il ne se livrait que lorsqu'il s'ennuyait.

Cinq minutes plus tard, le gros agent sortit des bureaux de l'Association pour la Rénovation de Bay City. Remo vit au tombé bien plat du pan gauche de sa tunique d'uniforme qu'il avait déposé les enveloppes. Le policier descendit tranquillement la rue vers le port. Cette rue était un mélange vulgaire de bars de quartier et de boîtes à disco et même sous le soleil matinal les enseignes au néon clignotaient de part et d'autre de la chaussée.

Une autre limousine noire les doubla et Remo décida de la suivre. La Cadillac descendit vers River Street, l'artère qui traversait la ville dans sa largeur, d'une jetée à l'autre. La voiture tourna à droite et s'arrêta ; Remo se gara au coin. Il y avait là une vieille fabrique dont la peinture écaillée permettait de distinguer encore l'ancienne raison sociale : ENTREPRISE DE CHEMISES CHRISTINE.

Deux camions de déménagement vert et blanc stationnaient devant le bâtiment et, à l'aide d'énormes poulies, des ouvriers soulevaient un lourd matériel de presse et des photocopieuses à un atelier du premier étage. Remo entendait à l'intérieur des bruits de menuiserie, coups de marteaux et scies électriques.

De l'arrière de la limousine sortit une espèce de grand ballon de

plage en costume marine à fines rayures, qui hocha la tête avec approbation devant l'arrivée du matériel. Il fit signe aux ouvriers d'accélérer la manœuvre. Quand ses mains bougèrent sous le soleil, des diamants étincelèrent à ses doigts. Il évoqua alors un champignon couvert de rosée, étincelant au lever du jour.

Remo, l'air satisfait, démarra et s'éloigna. Deux cents mètres plus loin, dans River Street, la scène se répétait devant une autre usine. Déménageurs, matériel, ouvriers modernisant les lieux, limousine noire et autre individu style Mafia, en costume rayé et diamants au petit doigt, observant la manœuvre avec approbation.

Quatre cents mètres plus loin, même tableau.

— On a l'air de beaucoup emménager, pour une ville qu'on dit sur le déclin, observa Remo.

Chiun arrêta son exercice de doigté. Il regarda Remo puis, par la portière, les ordures jonchant la rue.

— Le monde a peut-être soudain découvert les charmes de cette belle ville américaine.

Remo grogna et fit reprendre à la voiture de location le chemin de leur motel de Jersey City. Il y déposa Chiun et retourna dans le quartier vulgaire de Bay City où l'Association pour la Rénovation de Rocco Nobile avait son siège.

Remo se gara et remonta la rue sans se presser. Il entra dans le bar des *Années Folles*. La vitrine était passée au blanc, sauf un espace en forme de cœur à l'intérieur duquel il y avait des photos des travestis qui faisaient leur numéro le samedi soir. Les photos étaient jaunies, couvertes de chiures de mouches et leurs coins se détachaient du présentoir de velours rouge où elles étaient collées.

Remo s'approcha du long comptoir obscur et commanda un scotch « on the rocks » avec un verre d'eau à part.

Il paya un dollar cinquante avec un billet de cinq, reçut sa monnaie et tenta de boire l'eau. L'eau de Bay City venait de l'adduction de Jersey City par un réseau de tuyauterie vieux d'un siècle, qui laissait fuir l'eau et aspirait la terre. Elle avait un goût d'eau filtrée à travers la litière usagée d'un chat.

Remo la renifla et fit semblant de boire.

Une jeune femme en perruque platine et en ultracourte minirobe moulante se hissa sur le tabouret à côté de lui.

— On paie un verre à une fille ? demanda-t-elle.

— Pourquoi ? Vous n'avez pas d'argent ?

Remo tourna la tête pour la regarder de ses yeux noirs pénétrants. Elle se pencha plus près de lui.

— Moi, je vous en paie un.

Elle fit signe au barman et pécha dans son sac rouge pailleté un billet de vingt dollars.

— Comme d'habitude ? demanda le barman à la blonde elle hocha la tête. Et vous ?

— Avez-vous de l'eau en bouteille ? demanda Remo.

— Non.

— Alors je ne prends rien.

Le barman apporta un verre d'une mixture marron très clair, le posa devant la blonde et tendit la main vers Remo.

Non, dit-il, c'est elle qui paie.

— C'est vrai, ça, Jonelle ?

— C'est vrai, c'est vrai, assura la blonde.

Le barman toisa froidement Remo, puis il dit à la fille :

Ça va. Celui-là sera pour la maison.

Jonelle entoura son verre de la main gauche et posa la droite sur la cuisse de Remo. Il l'ôta de la cuisse pour la remettre sur celle de Jonelle.

Comment vont les affaires ? demanda-t-il.

— Comme ça, pas fort.

J'aurais cru que cette ville serait la mort pour une fille qui travaille. Qui a les moyens de vous payer ?

J'espérais que vous pourriez.

— Nous allons peut-être nous arranger.

Remo fit encore semblant de boire un peu d'eau et posa sa main gauche à la base du cou de Jonelle. À côté du long muscle, sur le côté, il trouva un réseau de nerfs et les caressa rapidement du bout des doigts.

Aaaaaah, fit-elle. Qu'est-ce que vous faites ?

— C'est un joli nom, Jonelle.

— Pas mon vrai nom. Aaaaaah ! s'exclama-t-elle en respirant plus rapidement.

Non ? Ça m'étonne, dit Remo. Vous ressemblez à une Jonelle que j'ai connue. Vous me parliez des affaires.

— Ça va mieux depuis quelques semaines. Il y a plus de monde en ville. C'est peut-être grâce au nouveau maire.

— Vous appartenez en partie au maire ?

— Aaaaaah. Je ne sais pas. Mon ami est assez copain avec lui.

— Ami, ça veut dire Jules ? demanda Remo.

— Aaaaah. Oui, si on veut.

Remo déplaça sa main du côté gauche du cou. Il sentit la gorge frémir comme si elle était parcourue par une petite décharge électrique.

— Qui est votre ami ?

Une lourde main tomba sur celle de Remo. Jonelle grimaça quand la main serra. Remo se retourna et vit un grand costaud aux cheveux roux en broussailles, en chemise de sport à col ouvert, debout derrière

eux.

— C'est moi, dit l'homme.

Il essaya de serrer plus fort mais s'aperçut que sa main quittait le cou de la fille et retombait à son côté.

Jonelle glissa de son tabouret et se hâta de s'éloigner.

— Plus de questions ? demanda le Jules à Remo.

— Si. Vous avez déjà bu de cette eau ?

— Qu'est-ce que c'est que cette question ?

— Laissez. Je vais trouver quelque chose de plus facile. Est-ce que vous payez le maire pour de la protection ?

— Je pense que ça fait une question de trop, mec, dit le costaud.

— Et une réponse qui manque, répliqua Remo.

Il saisit le poignet gauche de l'homme de la main droite et le tira vers le comptoir. Le Jules sentit une douleur, comme si une scie lui tranchait les chairs et l'os, il laissa échapper une plainte et permit à Remo de le placer sur le tabouret.

— C'est facile, lui souffla Remo à l'oreille. Souriez. On nous regarde.

Le maquereau se retourna et se força à sourire vers l'autre extrémité du bar. Puis il tourna vivement la tête quand Remo resserra son étreinte sur le poignet.

— Ma question : Est-ce que vous payez le maire pour de la protection. Votre réponse : Je pense que c'est une question de trop. Alors nous allons recommencer. Est-ce que vous payez le maire pour de la protection ?

Et il serra plus fort pour marquer la fin de la question.

— Oui, oui, oui, haleta l'homme.

— Tous les macs en font autant ?

— S'ils veulent continuer d'opérer.

Remo lâcha le poignet.

— Merci et bonne journée.

Avant de sortir du bar, il rafla la monnaie de Jonelle et la porta à la table du fond où elle s'était assise. Il posa un billet de cent dollars sur le petit tas de pièces. Elle regarda l'argent et leva les yeux vers lui.

— Une autre fois ? murmura-t-elle.

— Vous pouvez compter dessus.

De retour dans sa chambre d'hôtel, Remo appela Smith.

— Je suis à Bay City, dit-il.

— Alors ? demanda Smith.

— Le gang s'installe. Ce nouveau maire, Rocco je ne sais quoi, a l'air de faire cadeau de la ville aux truands.

— Je vois, dit simplement Smith.

Ce manque de réaction surprit Remo.

Ouais. On dirait qu'il touche sa commission sur la loterie et qu'il a

aussi sa part dans la prostitution. Et le patelin grouille de types qui ont l'air de sortir d'une buanderie de San-Quentin.

— Bien, dit Smith.

— Bien ? Qu'est-ce qu'il y a de bien ? Vous voulez que j'élimine ce Rocco je ne sais comment ?

— Non, non ! Non, ne faites pas ça. Ne touchez à rien. Profitez de vos vacances, Chiun et vous. Vous avez travaillé dur ces derniers temps.

— Une minute ! protesta Remo. Vous me dites de prendre des vacances parce que nous avons travaillé dur ?

— Oubliez que j'ai dit ça, répliqua Smith. Mais autant que vous partiez pour quelques jours, jusqu'à ce que j'aie besoin de vous.

Merci, Smitty. Je vais presque croire que vous êtes humain.

— N'exagérons rien, dit Smith. Et partir en vacances ne veut pas dire que vous devez essayer de dépenser tout l'argent du gouvernement en une journée.

Après avoir raccroché, Remo regarda Chiun, qui contemplait par la fenêtre le grand embouteillage de l'heure de pointe le long de l'autoroute de Jersey City.

— Je ne comprends pas Smitty, déclara Remo.

— Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Cet homme est un fou, il l'a toujours été. Il veut que nous nous en allions ?

— En vacances.

Chiun secoua la tête. Les petites touffes de cheveux blancs frémirent doucement sur ses tempes.

— Non, dit-il. C'est ce qu'il a dit mais il veut simplement que nous partions d'ici.

Je n'ai pas besoin d'être beaucoup poussé.

Chiun releva la tête, la figure soudain exubérante.

— Il paraît...

Je sais. Il paraît que la Perse est merveilleuse en cette saison, que les melons sont en fleur ou quoi que ce soit que font les melons. N'y pensez plus. Nous n'allons pas en Perse.

— Où allons-nous ? demanda Chiun.

— Nous allons à la pêche.

— Pfaaaah, fit Chiun.

CHAPITRE IV

Quand ses camarades de la classe terminale de son école d'ingénieurs partirent construire des ponts, des routes et des vaisseaux spatiaux, Samuel Arlington Gregory obtint un emploi de dessinateur d'armes de poing.

C'était une carrière que le jeune Gregory de vingt-trois ans visait depuis sa plus tendre enfance, quand il passait ses étés dans la ferme de son grand-père près de Buffalo.

Grand-papa Gregory était un homme grand aux épaules musclées, qui donnait l'impression d'être taillé dans du vieux cuir.

Ses amis l'appelaient Moose et dans la petite ville de l'État de New York, tout le monde était son ami, parce que c'était ainsi que vivait grand-papa Gregory. Il allait à l'église tous les dimanches et restait éveillé. Quand la grange d'un de ses voisins était incendiée, il était le premier à se porter volontaire pour en construire une neuve. Il était fidèle à sa parole et on disait en ville que la poignée de main de Moose Gregory pouvait être mise à la banque et rapporter des intérêts.

Il était le plus Américain-moyen des Américains-moyens, à part une manie. Il croyait que le jour n'était pas loin où les Indiens qui avaient jadis possédé et habité cette région du pays allaient se soulever et chercher à la reprendre.

— Quand ce jour viendra, Sammy, disait-il à son unique petit-fils, nous devons être prêts. Un homme doit défendre son bien. Tu vois ce que je veux dire ?

— Les Indiens ne vont pas se battre contre nous, grand-papa, répondait à huit ans Samuel Arlington Gregory. Il ne reste même pas tellement d'indiens.

Mais Moose secouait la tête.

— Ne crois pas ça, petit. Ils sont tous là. La Mafia travaille avec eux, cette fois, confiait-il en baissant la voix. Elle veut que les Indiens reprennent la terre parce qu'elle pourra la leur prendre plus facilement. Tu vois ce que je veux dire ?

Alors le petit Sam Gregory acquiesçait, même s'il ne comprenait pas très bien ce que c'était que la Mafia. Finalement, il en vint à détester ses étés à la ferme. Il y allait parce que ses parents l'y obligeaient, dans l'espoir que ça lui formerait le caractère. Tout l'été, il travaillait pour payer sa pension. Il essayait de passer le plus possible de ce temps de travail dans la maison, à aider sa grand-mère, une brave femme chaleureuse qui sentait la pâtisserie, les beignets, les

œufs au bacon. Son grand-père l'effrayait avec ses histoires d'indiens et de Mafia et aussi plus simplement parce qu'il était grand et fort dans un monde d'hommes forts. Le petit garçon ne trouvait aucun réconfort à la pensée qu'il serait un jour un homme et entrerait dans ce monde d'hommes. C'était dans sa nature d'avoir peur de l'avenir, tout comme il avait peur de son grand-père.

Et jamais il n'avait plus peur que les après-midi du samedi, en été, quand Moose Gregory décrochait d'un râtelier, dans le living-room de la ferme, ses deux fusils, un 30,06 et un 22 long rifle. Le petit garçon suivait son grand-père dans les bois entourant les cent vingt hectares de la ferme et qui s'étendaient, sombres comme de l'encre, dans toutes les directions. Jamais un rayon de soleil ne filtrait jusqu'au sol de la forêt.

Le vieillard, portant les deux fusils sous le bras gauche et un sac de bouteilles à la main droite, s'arrêtait dans une petite clairière au fin fond des bois. Il installait une douzaine de bouteilles à un bout de la clairière, dans la fourche des arbres, sur une vieille souche. Puis il revenait et montrait à Sam comment démonter et nettoyer le 22 long rifle. Sam démontait le fusil, l'astiquait avec un chiffon huileux que son grand-père rangeait dans une poche imperméable, et puis il remontait le tout, sous l'œil critique du vieillard.

Alors seulement, grand-papa Gregory donnait à Sam les cartouches de 22. L'enfant les glissait dans le chargeur de l'arme à répétition et puis, surveillé par son grand-père, il tirait sur les bouteilles.

En général, il les manquait et le grand-père pestait et lui disait d'une voix glaciale :

— Quand les Indiens et la Mafia viendront, tu ne vas pas être d'un bien grand secours, petit.

Sam rechargeait et recommençait, généralement sans meilleurs résultats.

— Tu t'appliques trop, disait le vieux. Tu tiens ce fusil comme s'il était empoisonné et si tu avais peur qu'il soit contagieux. Il faut que tu en fasses une partie de ton corps. Comme s'il t'appartenait et si tu l'aimais. Comme ça.

Sur quoi le vieux épaulait son 30,06 et, apparemment sans viser, il tirait une demi-douzaine de coups de feu qui faisaient sauter des bouteilles et des éclats de verre à trois mètres en l'air. Le jeune Sam Gregory avait horreur des détonations sèches ; il avait horreur de voir voler les bouteilles en éclats. Et il avait beau essayer, jamais il ne trouvait le truc pour bien tirer.

Le vieillard et l'enfant restaient dans la forêt jusqu'à l'épuisement des munitions, et puis ils revenaient à la ferme.

À l'occasion, le vieux remarquait que le petit garçon était bouleversé par ses échecs et il lui assenait une grande claque sur

l'épaule en disant :

— Il y a peut-être des gens qui ne sont pas faits pour tirer au fusil. Mais ça ne veut pas dire que tu n'aies pas de valeur. Chacun peut faire du bien dans le monde à sa façon. C'est pour ça que nous sommes mis sur terre.

Et le jeune Sam espérait alors que c'était la fin des exercices de tir. Mais le samedi suivant, le vieil homme redécrochait ses fusils du râtelier pour leur raid régulier dans la forêt.

En grandissant, le garçon se mit à lire tous les livres qu'il put trouver sur les fusils, les revolvers et les pistolets. Avec l'argent qu'il gagnait, il s'acheta un fusil de précision. Il ne maîtrisa jamais le truc de son grand-père, il ne put jamais faire du fusil une partie de lui-même, mais il apprit à tirer, en utilisant un viseur télescopique et des trucs mécaniques. Il mit au point un gadget qui modifiait automatiquement la résistance de la détente, pour que même si le fusil tressautait quand on tirait, cela viendrait trop tard pour faire un effet parce que la balle serait déjà en chemin. Plus tard, il imagina un poignet de force pour aider un tireur à tenir une lourde arme de poing sans trembler ni vaciller. Il fabriqua ses propres fusils.

Et, malgré tout, il continuait de détester le tir et les armes à feu. Mais quelque chose, dans le fond de sa tête, le poussait à continuer, parce qu'il voulait prouver quelque chose à son grand-père.

Après l'école d'ingénieurs, la première chose qu'il inventa fut une nouvelle sorte de cartouche, dont la balle se fragmentait. Cependant, alors que les autres balles à fragmentation se dispersaient de tous côtés, la cartouche Gregory explosait suivant un schéma régulier et prévisible, si bien que lorsqu'on tirait sur une cible, un des fragments au moins était sûr de faire mouche.

Il y avait des années que la grand-mère était morte et grand-papa Gregory vivait seul à la ferme, en travaillant toujours la terre lui-même, quand Sam arriva pour un week-end, avec une boîte de ses nouvelles cartouches, et le défia à un concours de tir.

Le vieux avait maintenant plus de soixante-dix ans. Il était encore grand et fort mais, pour le jeune Sam, il semblait avoir sur lui l'odeur de la mort, il donnait l'impression que ce grand chêne d'homme avait déjà été foudroyé par la vie et attendait simplement le moment de s'abattre.

En silence, les deux hommes allèrent dans la forêt. La seule concession au changement d'âge, c'était que cette fois le jeune Sam portait les bouteilles.

Il les posa par terre, à cinquante mètres de son grand-père, en prenant soin de les espacer suffisamment pour qu'aucune de ses nouvelles cartouches à fragmentation n'en casse deux à la fois.

Puis il retourna auprès de son grand-père et chargea le 22 long

rifle.

— Une seconde, petit, dit le vieux. Tu ne vas pas d'abord nettoyer cette arme ?

Le jeune homme hocha la tête, démontra le fusil, le nettoya et le remonta. Puis il le chargea et se plaça à côté de son grand-père.

— Choisis-en six, grand-papa.

— Je prends celles de gauche.

Le vieil homme recula, s'assit sur une souche, épaula et tira rapidement six coups. Six bouteilles se brisèrent et le vieux regarda son petit-fils.

— Pas mal, grand-papa, dit Sam Gregory.

Restant debout, il épaula et tira à son tour six coups rapides. Les six dernières bouteilles volèrent en éclats.

Quand il se retourna pour regarder son grand-père, le vieillard avait une drôle d'expression.

— Je suppose que tu es prêt pour ces Indiens et cette Mafia, maintenant, murmura-t-il tout bas.

Alors qu'il parlait, il devint d'une pâleur de cire. Le fusil tomba du creux de son bras. Il essaya de porter les deux mains à sa poitrine mais avant qu'il y parvienne, il vacilla et tomba de la souche. Il était mort.

De retour à l'usine de munitions, Sam continua de travailler à ses balles à fragmentation, en les modifiant pour toute une gamme d'armes à feu, des fusils aux pistolets. Puis il imagina une nouvelle sorte de pistolet, exprès pour les balles à fragmentation et équipé d'un nouveau viseur télescopique de son invention. Le viseur contenait plusieurs lentilles, montées de telle façon que l'on pouvait utiliser le pistolet à bout de bras et l'image à la lumière intensifiée, sur le viseur, était aussi nette que celle d'un téléviseur miniature. Sur le verre dépoli du viseur, autour de l'image de la cible, il y avait des cercles correspondant à la distance approximative de tir. À cent mètres, si la cible se trouvait à l'intérieur du cercle central, la balle était sûre de faire mouche. À cinquante, la cible pouvait être n'importe où dans les deux cercles centraux et le tireur serait certain de la toucher. À vingt-cinq, la cible pouvait être n'importe où dans le viseur et les balles à fragmentation, fabriquées à présent dans un métal plus mou qui provoquait plus de dégâts à l'impact, tuaient à coup sûr.

C'était, littéralement, un pistolet incapable de rater et quand Gregory eut peaufiné le dessin, il fit deux choses. Premièrement, il quitta la société de munitions. Deuxièmement, il fit breveter le viseur, les balles et le pistolet.

Bientôt après, il en envoya une description détaillée au Pentagone. Quatre mois plus tard, après avoir signé un contrat de vingt millions de dollars pour fournir ces armes à l'Armée, Sam Gregory était un homme riche.

Et, il s'en rendait compte de plus en plus avec le temps, il s'ennuyait.

Dans sa propriété d'Eberon, New Jersey, il s'amusait à créer d'autres armes mais le cœur n'y était plus.

Il pensait souvent à ces journées dans la forêt avec son grand-père. Même à la fin, il n'avait pu battre le vieux honnêtement dans un concours de tir. Y avait-il autre chose ? Le vieux monsieur parlait souvent de faire du bien dans le monde et c'était ainsi qu'il avait essayé de vivre sa vie. Peut-être, pensait Sam Gregory, peut-être pourrait-il faire plus de bien que son grand-père.

Un jour, en revenant de New York où il était allé voir un conseiller fiscal, il tomba sur un gigantesque embouteillage à la sortie du tunnel Holland à Jersey City. Pour éviter le bouchon, il quitta l'autoroute et se retrouva en train d'errer dans les rues de Bay City.

Tout ce que Sam Gregory savait de Bay City, c'était que le petit port avait connu des jours meilleurs. Autrefois, son usine de munitions avait souvent livré des commandes aux docks, pour expédier aux postes militaires américains outremer, mais tout ce commerce de Bay City avait cessé depuis des années.

En cherchant à traverser la ville, il se trompa à un carrefour et aboutit dans River Street, la longue artère longeant le vieux port décrépit. Devant lui, au bord du trottoir, il vit une limousine noire avec chauffeur. Cela l'étonna. Bay City n'était pas le genre de bourgade pour limousines avec chauffeur. Il vit un homme descendre de l'arrière, flanqué de deux gardes du corps à la mine patibulaire.

« Un métèque », se dit-il et il s'arrêta pour observer. Cet homme sentait la Mafia. Il le savait. Il le devinait.

Et un peu plus loin, il en vit un autre. Et encore un autre en tournant le coin.

Le cerveau de Sam Gregory fonctionnait à plein rendement alors qu'il roulait à travers la ville et quand il aperçut le petit bureau du *Bay City Bugle*, il entra et acheta tous les numéros du journal depuis six mois.

Quand il les lut, chez lui, il comprit ce qui s'était passé.

Un homme de l'extérieur, Rocco Nobile, était arrivé en ville, il s'était fait installer à la mairie et maintenant il remettait Bay City entre les mains de la Mafia.

Soudain, Sam Gregory ne s'ennuya plus. Son grand-père lui avait souvent dit de faire du bien et maintenant il avait trouvé une bonne chose à faire, celle qui donnerait un sens et un but à sa vie.

Il allait chasser la Mafia de Bay City.

Un brin d'asthme, des sinus délicats et une perpétuelle goutte au nez avaient fait réformer Sam Gregory, mais même sans expérience

militaire, il savait qu'il lui faudrait un plan de bataille et des soldats pour le mettre à exécution, s'il voulait gagner sa guerre contre la Mafia.

Il lui fallut quinze jours pour recruter son armée.

Il y avait Mark Tolan, un homme brun, taciturne, musclé, qui était passé en conseil de guerre au Viêtnam pour avoir prouvé l'infailibilité du pistolet Sur-Tir Gregory, en majeure partie contre des femmes et des enfants. Il avait essayé de faire citer Gregory comme témoin de la défense, en se fondant apparemment sur la seule hypothèse juridique selon laquelle, s'il pouvait prouver à quel point il était facile de tuer avec cette arme, le conseil de guerre comprendrait pourquoi il avait abattu deux douzaines de femmes et d'enfants. Gregory était venu mais Tolan, un sergent de carrière, fut quand même cassé et expulsé de l'armée. Depuis quatre ans, il travaillait dans un restaurant de routiers.

Le deuxième membre de l'équipe était Al Taylor, dont Grégory avait fait la connaissance dans un restaurant de New York. Taylor lui avait dit qu'il était un membre de la Mafia qui avait fui la Mafia et avait survécu, et il offrit à Gregory de lui organiser sa manufacture d'armes si jamais il avait des problèmes syndicaux. Il avait donné sa carte, que Gregory avait conservée sans jamais savoir pourquoi. Il se rappelait la crainte qu'avait son grand-père de la Mafia et ne voulait avoir aucun contact avec quelqu'un de la famille. Mais à présent... À présent qu'il combattait la famille, un homme avec les contacts et le savoir-faire de Taylor serait précieux, d'autant qu'il avait quitté la Mafia depuis longtemps. Il ne savait pas qu'Al Taylor était un ancien petit encaisseur de loteries clandestines dont le principal contact avec la Mafia était d'avoir vu vingt-trois fois *Le Parrain* et de s'être entraîné à parler comme Marlon Brando.

Le dernier membre de l'équipe était un ancien acteur qui avait pris l'habitude d'écrire à Gregory un tas de lettres, après un article paru sur le créateur d'armes dans un grand magazine. Les lettres citaient beaucoup Shakespeare, portaient aux nues les inventions de Gregory et priaient, morbleu, que les armes ne serviraient que contre la lie de la terre qui méritait ce genre de fin. Gregory aimait bien le style littéraire de ce correspondant – jamais il n'avait rien lu d'aussi élégant – et lui répondait régulièrement. Cet acteur s'appelait Nicholas Lizzard. Émacié, il mesurait un mètre quatre-vingt-quinze et transportait partout une trousse de médecin en cuir contenant du maquillage pour ses déguisements. Son habileté était telle que, bien maquillé, il pouvait masquer sa taille et paraître seulement un mètre quatre-vingt-dix.

Les quatre hommes étaient maintenant assis au bord de la piscine, dans la propriété de Sam Gregory à Eberon.

Gregory traçait un organigramme. Il s'était nommé lui-même commandant, dans un grand rectangle au crayon. Au-dessous, il y avait trois rectangles plus petits, dans lesquels il inscrivit les noms de son armée : Mark Tolan, Al Taylor, Nicholas Lizzard. Il dessina des traits reliant les rectangles.

— Voilà notre tableau d'organisation, annonça-t-il et ses yeux firent le tour de la table.

Nicholas Lizzard se resservait de la vodka frappée dans un grand verre à eau. Mark Tolan clignait de l'œil à travers le canon d'un Sur-Tir Gregory non chargé, en visant un canard en ciment de l'autre côté de la piscine. Seul Al Taylor regardait l'organigramme. Il se frottait nerveusement les mains.

— Un joli tableau d'organisation, dit-il. Comme nous en avons dans la Mafia quand j'étais un soldat, avant que je réussisse à m'échapper avec la vie sauve. Vous voulez que je vous raconte ?

— Une autre fois, dit Gregory et il se tourna vers Mark Tolan. Ça suffit !

Tolan visait, avec le Sur-Tir Gregory, un point entre les deux yeux de Gregory et pressait la détente. Derrière la crosse de l'arme et sa main, sa figure était impassible et sombre. Il ne parut pas entendre Gregory et pivota dans son fauteuil pour viser des oiseaux qui passaient dans le ciel. Gregory l'entendit murmurer tout bas :

— Pan. Pan.

Gregory regarda Nicholas Lizzard, qui achevait son verre de vodka et contemplait la bouteille. Comme il tendait la main, Gregory le devança et la posa sur le dallage entre ses pieds. Puis il se pencha et arracha le Sur-Tir Gregory de la main de Mark Tolan. Tolan se tourna vers lui, rouge de fureur, les yeux haineux. C'était la figure d'un fou homicide, pensa Gregory, et il décida de faire de Tolan son capitaine numéro un dans sa guerre contre la Mafia.

— Maintenant écoutez, tous les trois, dit-il. Vous savez ce qui ne va pas, chez vous ?

— Ouais, on est pauvres, répliqua Taylor.

— Non. Comme moi, vous vous ennuyez. Vous n'avez rien à faire dans la vie. Vous, Taylor, vous vous amusez avec les syndicats et vous, Mark, vous êtes cuistot dans un fast-food. Quant à vous, Lizzard, vous êtes un acteur sans rôles.

— L'homme de nombreux emplois, dit Lizzard d'une voix quelque peu pâteuse. Nombreux.

Tolan ricana.

— Oyez, dit Lizzard. J'ose croire que Jack l'Éventreur se gausse.

Le mince acteur avait les coudes sur la table et son menton sur ses mains. Tolan gronda et tendit les deux bras au-dessus de la table pour prendre Lizzard à la gorge, lequel recula. Tolan le manqua. Il jeta un

coup d'œil au pistolet sur les genoux de Gregory.

— Assez, vous deux. Ça suffit ! cria Gregory.

— Ouais, dit Taylor. Dans la Mafia, y a plus de discipline que ça. Si on faisait les cons comme ça, on n'avait aucune chance. Vous voulez savoir comment la Mafia s'y prendrait ?

— Qu'est-ce que tu sais de la Mafia, bougre de clown ? riposta Tolan.

Gregory se rendit compte que c'était les premiers mots que prononçait Tolan depuis son arrivée, à part les « Pan, pan » murmurés.

— Assez. Assez, dit-il. Vous voyez ce que je veux dire ? Vous tous, nous tous, nous nous ennuyons tellement que nous ne trouvons rien de mieux à faire que de nous asticoter. Asticoter, kss, kss.

— Kss, kss, bourricot, dit Tolan.

Gregory ne fit pas attention à lui. Il désigna les trois hommes à tour de rôle, avec son crayon jaune Eberhard Faber Mongol 482 N° 1.

— Mais à présent, tout ça c'est fini. Nous avons une raison de vivre. Nous allons vivre de grandes vies. Ils vont savoir que nous sommes là. Nous allons vivre sur un grand pied.

— Ah, la vie, sa douceur m'est un défi, marmonna Lizzard qui avait remis sa tête sur ses mains et commençait à s'assoupir.

— Comment on va vivre ? demanda Taylor. Je renonce à un bon boulot d'organisateur syndical.

— L'argent n'est plus votre souci, déclara Gregory. Nous sommes une armée et nous sommes une armée bien financée. Et l'ennemi est la Mafia de Bay City. Nous allons leur courir sus, les gars.

— Bien, dit Tolan. Qu'on les tue tous. Qu'on leur fasse sauter les yeux. Étaler leur cervelle partout dans les rues. Leur flanquer des balles dans le ventre pour qu'ils y aillent mollo. On les gonfle à l'air comprimé et on les fait exploser. On les écharpe tout vifs avant de les fusiller. On jette leurs tripes au ruisseau. On met le feu à leurs intestins.

Lizzard eut un haut-le-cœur. Taylor plaqua une main sur sa bouche pour ne pas vomir sur la table.

— Eh bien, quelque chose comme ça, dit Gregory et, du bout de son crayon, il montra l'organigramme. La voilà. Voilà notre armée. Nous avons besoin d'un nom.

— Pour quoi faire ? demanda nerveusement Taylor.

Il ne voulait pas qu'on apprenne qu'il avait un rapport quelconque avec ces dingues.

— Si nous n'avons pas un nom, comment c'est qu'on recevra du courrier des fans ? demanda Tolan.

— Ce n'est pas drôle, grogna Taylor.

— Nous avons besoin d'un nom parce que nous voulons qu'ils sachent qui les traque. Nous voulons qu'ils aient peur du noir. Qu'ils

sachent que chaque pas pourrait être leur dernier. Qu'ils sachent que chaque personne qu'ils croisent dans la rue ne vit peut-être que pour les voir mourir. Nous voulons qu'ils aient peur comme ils font peur à d'autres. Et voilà pourquoi nous avons besoin d'un nom !

Pour mieux souligner son propos, Gregory prit son crayon à deux mains et le cassa. Il regarda le morceau cassé dans sa main droite, puis les trois hommes. Tolan contemplait le ciel, braquait son index sur des oiseaux et faisait « pan, pan » tout bas. Lizzard paraissait dormir. Gregory ne voyait que les cheveux clairsemés au sommet de son crâne rose. Taylor regardait peureusement autour de lui comme s'il s'attendait à un raid dans le jardin.

— J'ai trouvé, annonça Gregory en posant sur la table le bout de crayon avec la gomme. Désormais, je suis l'Effaceur. Et vous... Et vous, vous êtes... la Brigade G comme Gomme.

— Qui je tue en premier ? demanda Tolan.

— Est-ce que je peux ravoir la vodka, maintenant ? demanda Lizzard sans relever la tête.

— Vous disiez là tout de suite qu'on serait payés, dit Taylor. Combien et quand ?

— Nous allons les avoir tous, déclara Gregory. Les truands, les malfrats, les gonzes et les gangsters. Et, par-dessus tous, ce maire corrupteur Rocco Nobile.

CHAPITRE V

— Ici, le climat est excellent, dit le maire Rocco Nobile au téléphone.

— Il est bon ici aussi, répliqua une voix bourrue. Hier il faisait 28 à l'ombre et nous n'avons pas de pluie du tout.

Nobile se détourna pour soupirer.

— Je voudrais parler du climat des affaires, dit-il.

— Ah, ouais. Ça. OK. Eh bien, justement nous en parlions hier et tout le monde a l'air de penser que c'est une bonne idée, de s'installer et tout.

— Bien sûr. Centraliser les opérations. C'est simplement de la bonne entreprise.

— C'est ce qu'ils ont dit hier, aussi. Centraliser : Ils disent que c'est comme la General Motors, ils ne vont pas construire des voitures partout, ils restent dans ce sale foutu Détroit.

— Précisément. Et ce qui est bon pour la General Motors est bon pour nous.

— Exactement. Compte sur nous, Rocco.

— O K. Soyez prudents.

Nobile raccrocha son téléphone et poussa un nouveau soupir. Il avait été au téléphone toute la matinée, dans son appartement, pour appeler sur la Côte Ouest et suggérer à un certain nombre d'hommes d'affaires indépendants que leurs opérations seraient plus sainement dirigées s'ils s'installaient à Bay City. Il décrivait le site admirable, à quelques minutes de la zone urbaine de New York, le marché mondial Numéro Un pour tout ce qui était légal et illégal. Il faisait observer que la rade naturelle de la ville, qui avait été nettoyée et désensablée, permettait aux navires de gros tonnage de charger et de décharger plus ou moins librement et d'appareiller vers l'étranger. Il n'y aurait pas, prenait-il soin de souligner, de crédits fédéraux dans la réouverture du port, et par conséquent pas de personnel fédéral dans le coin pour surveiller des choses qui ne les regardaient pas.

Il avait déjà tenu ces discours à de nombreux autres hommes d'affaires indépendants qui, tous, lui avaient dit qu'ils seraient peut-être intéressés une fois qu'il se serait prouvé capable de prendre le contrôle de Bay City. Maintenant il l'avait et il pouvait la leur livrer.

En se rendant à son bureau, Rocco Nobile était sûr que dans les prochaines semaines, d'autres ateliers et usines abandonnés, le long de River Street, auraient de nouveaux occupants et abriteraient de

nouvelles entreprises prospères.

Nobile arriva à son bureau de la vieille mairie délabrée à neuf heures et quart. Il avait catégoriquement refusé de la laisser repeindre. La dernière chose qu'il voulait, c'était de présenter un signe quelconque, risquant de filtrer dans le monde extérieur, que les choses changeaient à Bay City. Depuis des années, le monde se désintéressait de la ville et la presse et lui seraient ravis que ça continue. Il aurait même voulu que les travaux dans la rade se fassent de nuit pour que personne ne remarque rien.

À onze heures et demie, il assista à la réunion de son conseil municipal de cinq membres, dont trois avaient voté pour qu'il soit maire alors que les deux autres s'abstenaient. Ils parlèrent du prochain budget municipal, dont le maire Nobile ne savait rien et ne voulait rien savoir, et parlèrent de la perspective de licenciements ; Nobile leur dit de faire ce qu'ils voulaient. La réunion terminée, il pria les trois conseillers qui avaient voté pour lui de rester quelques minutes et, quand les deux abstentionnistes furent partis, il leur remit de grosses enveloppes bourrées d'espèces.

— Il y en a plus là d'où ça vient, les gars, dit-il.

— Parfait, répliqua Walter Fingal O'Flaherty Wills Wilde. Que ça continue d'affluer.

En quittant le bureau du maire, les trois conseillers municipaux trouvèrent des prétextes pour aller se planquer dans des coins et ouvrir leurs enveloppes pour s'assurer qu'on ne leur avait pas refilé des morceaux de journal au lieu de billets.

À midi, Rocco Nobile commença à regarder son courrier, une tâche assommante qui l'embêtait parce que le courrier intéressant n'était jamais envoyé par la poste. Il était porté en main propre à son appartement du Bay City Arms.

Il parcourut rapidement la pile de lettres. Des syndicats d'employés, des agences écologiques de l'État, des bureaux fédéraux, du courrier d'admirateurs. Une enveloppe n'avait pas été ouverte. Elle était beige, il y avait une bosse dans le milieu et son nom avait été écrit en caractères d'imprimerie avec un avertissement : PERSONNEL. CONFIDENTIEL.

Il l'ouvrit et trouva une lettre sur papier rayé jaune, écrite aussi en caractère d'imprimerie :

MAIRE NOBILE. VOUS ÊTES UNE SOUILLURE À LA
FACE DE L'AMÉRIQUE. L'EFFACEUR FAIT DISPARAITRE
LES SALETÉS. VOTRE HEURE SONNERA BIENTÔT.

C'était signé : L'EFFACEUR.

Et, au bas de la lettre, collé avec du Scotch, il y avait la moitié d'un crayon cassé, le bout avec la gomme.

Nobile se gratta le crâne sous ses cheveux noir-bleu et, comme à son habitude, regarda ses ongles quand il ramena sa main. Puis il relut la lettre.

Sur sa ligne privée, il forma un numéro qu'il n'avait jamais appelé mais qu'il savait par cœur. Il ne savait pas qui était à l'autre bout du fil.

Quand une voix sèche répondit, il dit simplement :

— J'ai des ennuis.

*

* *

Il y avait un petit magasin près de Canal Street, à New York, qui vendait des blouses en soie naturelle de Hong Kong moitié moins cher que partout ailleurs et Ruby Gonzalez comptait aller y passer un moment. Mais, d'abord, il lui fallait sortir de Bay City, qui était trop moche.

Elle voulait arriver au magasin de bonne heure alors elle n'avait pas de temps à perdre.

Elle passa derrière le Bay City Arms. Il faisait chaud et elle portait une brassière bain de soleil blanche et un pantalon noir. Sa peau café au lait était admirablement encadrée par le clair et le foncé de ses vêtements.

Il y avait une rampe derrière l'immeuble, menant au garage souterrain et, sifflotant tout bas en balançant son sac, Ruby descendit. Là-dessous, il faisait frais et il n'y avait pas d'air. Quarante voitures étaient garées dans des emplacements numérotés et elle n'eut aucun mal à repérer la Cadillac noire à la plaque MG du New Jersey – MG signifiant Municipal Government – qui appartenait au maire Rocco Nobile.

Elle resta un moment derrière la Cadillac, en regardant de tous côtés. Il n'y avait personne d'autre dans le garage. Elle fouilla dans son sac, y prit une grosse pomme de terre de l'Idaho, se baissa et la coinça dans le pot d'échappement.

Ça aurait tout aussi bien pu être une bombe.

Comme elle s'éloignait, un homme entra par une porte dans le fond.

Ruby fit rapidement demi-tour et courut vers lui.

— Tenez la porte ! lui cria-t-elle avec un grand sourire.

Il lui tint la porte ouverte et elle passa devant lui.

— Merci, dit-elle.

— Bonne journée, répondit-il.

Elle attendit que la lourde porte de fer se referme derrière elle, s'orienta et alla vers l'ascenseur.

Dans la cabine, elle appuya sur le bouton du dernier étage. Quand la porte s'ouvrit automatiquement, elle se trouva sur un palier avec de la moquette, face à quatre portes. Une de celles du milieu était flanquée de plantes vertes. Elle se dit que ce devait être l'entrée principale de l'appartement de Rocco Nobile.

Ruby fouilla de nouveau dans son sac et y trouva une fine feuille de métal, de la taille d'une carte de crédit.

Elle alla écouter à la dernière porte à gauche. N'entendant aucun bruit, elle glissa la feuille de métal sous la moulure de bois près de la serrure, pressa fort et sentit le pêne glisser. Elle poussa la porte de quelques centimètres, uniquement pour s'assurer qu'il n'y avait pas de verrous. Puis elle referma, retira vivement la feuille de métal et cela eut pour effet de refermer à clef.

Elle fit de même pour la dernière porte à droite, puis elle reprit l'ascenseur.

Dans le hall, elle agita gaiement une main au portier qui lui rendit son salut. Elle lui sourit quand il lui ouvrit la porte. D'un pas léger, elle traversa et alla se glisser au volant de sa Lincoln Continental blanche.

Jusque-là, se disait-elle, c'est une plaisanterie.

Elle gardait l'œil sur la porte d'entrée de l'immeuble, en jetant de temps en temps un regard dans son rétroviseur.

Un quart d'heure plus tard, elle vit la limousine noire du maire tourner au coin de la rue. Ruby souleva du siège arrière un sac de provisions. Dans son esprit, il pouvait tout aussi aisément contenir une mitraillette.

Elle descendit de voiture et traversa juste au moment où la voiture du maire, fumant et pétaradant, s'arrêtait devant l'entrée du Bay City Arms.

Comme elle arrivait près de la porte, elle s'ouvrit et un homme sortit, qu'elle supposa être le maire. Un autre le suivait. Le maire sourit à Ruby. Le garde du corps fronça les sourcils puis il ouvrit la portière de la limousine pour Rocco Nobile.

La voiture pétarada. Ruby s'en approcha. Si elle avait eu une mitraillette, elle n'aurait eu qu'à la sortir du sac et s'en servir.

À la place, elle dit au garde du corps toujours debout à côté de la voiture :

— Il y a quelque chose de coincé dans votre pot d'échappement.

Il la regarda avec méfiance. Elle lui sourit et montra du doigt l'arrière de la voiture.

— Le pot d'échappement. Il y a quelque chose de coincé dedans.

L'homme grommela. Ruby haussa les épaules. Elle s'éloigna de l'immeuble. Rocco Nobile l'aperçut et sourit en lui faisant un petit signe amical. Elle agita la main.

La pomme de terre fut extraite du pot d'échappement et la voiture du maire repartit avant que Ruby remonte dans sa voiture et sorte de Bay City en direction du tunnel Holland et de New York.

Elle s'arrêta en chemin à une cabine téléphonique.

— Docteur Smith ? dit-elle.

— Oui, répondit Harold W. Smith.

— Ruby. Ce maire n'a absolument aucune sécurité.

— C'est si grave que ça ? demanda Smith.

— Ouais. J'aurais pu coller une bombe sous sa voiture et personne n'aurait rien remarqué. Je suis montée dans son immeuble sans aucune difficulté. J'ai fait sauter deux serrures de son appartement. Et quand il est sorti pour aller travailler, je me suis approchée de lui et j'aurais pu l'abattre. Ses gardes du corps sont à désespérer.

À l'autre bout du fil, Smith soupira.

— Merci, Ruby.

— Je pense que si vous avez une raison de vouloir garder ce type en vie, vous feriez mieux d'envoyer quelqu'un. Envoyez le dindon. Il pourra faire ça.

— D'accord, Ruby. Quand revenez-vous ? Ruby imagina ces blouses de soie naturelle à moitié prix.

— Comptez quelques heures, dit-elle. J'ai des petits ennuis de voiture.

CHAPITRE VI

Le bateau de bois de douze mètres dérivait dans l'océan Atlantique. Il avait quitté à l'aube Montauk, sur la pointe orientale de Long Island à soixante kilomètres à peine, avec un cap nord-est et, une fois les moteurs diesel arrêtés, le bateau se trouvait dans des eaux profondes de cent trente-cinq mètres, à deux cents kilomètres de Manhattan.

Remo et Chiun étaient assis sur un caisson de bois, à l'arrière. Remo avait ôté son habituel teeshirt noir et ne portait que le pantalon noir et une paire de souliers de jogging en cuir blanc, à bandes noires en diagonale sur le côté. Chiun était en kimono de brocart blanc qui devait bien peser quinze livres.

Sur son torse nu, Remo avait bouclé un épais harnais de cuir, coupé comme un petit gilet. Sous la ceinture était accroché un cardan de métal capitonné, une espèce de coupelle qui paraissait destinée à maintenir un mât de drapeau.

— Je ne comprends rien à cela, dit Chiun.

Il l'avait dit une bonne demi-douzaine de fois durant les trois heures de navigation et Remo n'y répondit pas plus cette fois que les cinq autres.

Il observait l'arrière tandis que Mickey, le marin, coupait des harengs et jetait des morceaux dans le sillage huileux. Deux cannes à pêche d'au moins six centimètres de diamètre étaient posées de chaque côté en biais, contre la rambarde, et les épaisses lignes de nylon étaient tirées à un angle de près de 90°.

— Pourquoi veux-tu tuer un poisson qui ne t'a rien fait et que tu ne manges pas ? demanda Chiun. Qu'est-ce qu'un pauvre requin t'a fait ?

— Je me venge des *Dents de la Mer*, répliqua Remo. Ce requin a terrifié des centaines de millions de gens.

— Est-ce que ce requin est ici ?

— C'était un requin mécanique, en plastique et en métal.

— Et tu vas te venger en attaquant un requin en chair et en os ?

— Absolument. J'ai tué trente personnes la semaine dernière et ça ne vous a rien fait du tout. Je viens ici pour tuer un requin et vous voilà tout chiffonné. Je ne vous comprends pas, Chiun.

Remo désigna Mickey. Le grand et solide matelot blond était penché sur la poupe et marmonnait tout bas :

— Allez, venez, mes mignons. Mickey est là pour vous tuer tous, bande de salauds.

Il brandissait le poing à la mer calme et son autre main se posait

sur le couteau, dans l'étui de cuir à sa ceinture.

— C'est lui que vous auriez dû avoir à entraîner, dit Remo.

— Au moins lui, il a l'attitude correcte, déclara Chiun, même s'il la gaspille sur un pauvre poisson inoffensif.

Remo allait répondre quand il y eut un sifflement strident alors que la ligne d'une des gaules était tirée sur son moulinet. Le moulinet était très dur et un homme aurait eu du mal à en arracher la ligne, mais ce fil de nylon filait à toute vitesse.

— Une touche ! cria Mickey. On l'a !

Remo courut à la canne à pêche. Il la souleva de son support et l'enfonça dans la coupelle de métal suspendue à sa ceinture. Puis il attacha deux crampons de la veste de cuir aux deux côtés de la canne. Il était maintenant solidement arrimé à la canne et au moulinet. S'ils passaient par-dessus bord, lui aussi.

Quand ils étaient venus sur le lieu de pêche dans la matinée, Mickey avait dit à Remo :

— Des tas de gens pensent que c'est pour ne pas se blesser mais c'est des cons. Nous les attachons à la canne et au moulinet comme ça s'ils les lâchent, ils passent par-dessus bord avec.

— Vous perdez beaucoup de pêcheurs de cette façon ? demanda Remo.

— Qu'ils aillent se faire foutre. Un type qui laisse filer un requin mérite ce qui lui arrive.

Remo passa à l'arrière et commença à ramener la ligne. Il savait que le moment délicat de l'opération, le chaînon faible dans cet affrontement entre l'homme et le poisson, c'était le mince fil de nylon qui les reliait. Le poisson avait la possibilité de casser la ligne et Remo aussi ; l'astuce consistait à amener la prise dans le bateau sans casser le fil ni perdre le poisson.

Le bateau roulait et tanguait sous les longs rouleaux de l'Atlantique. Quand l'embarcation piquait du nez, Remo tenait bon la canne. Puis, quand elle s'inclinait vers l'arrière, il tournait à toute vitesse le moulinet pour ramener le mou. Lentement, décimètre par décimètre, il attirait le poisson plus près du bateau.

— Vous le voyez ? demanda Remo à Mickey qui, à côté de lui, plissait les paupières et cherchait des yeux une trace d'aileron ou l'ombre du requin sous l'eau.

— Sais pas. Moulinez toujours... Ah merde ! Regardez-moi ça !

Une nageoire dorsale fendait les vagues, vers le bateau, dressée d'un mètre hors de l'eau.

— C'est un grand blanc ! glapit Mickey. Ah, le salaud ! Moulinez, bougre de con ! Ramenez ce fil !

Il n'y avait plus de tension sur la ligne, maintenant. Le squalo nageait vers le bateau plus vite que Remo ne pouvait tourner le

moulinet.

— Chiun, venez voir ça ! cria Remo.

— Hors de ma vue ! répliqua Chiun.

Le poisson n'était plus qu'à cinq mètres quand il fit surface. Sa tête géante jaillit, le nez pointu comme une lame tranchant l'écume blanc-vert, regardant fixement Remo avec les petits yeux en billes. Le requin ouvrit la gueule et Remo regarda au fond de cet abîme fauve et rose avec toutes ses rangées de dents triangulaires. La bouche avait soixante centimètres de large et, involontairement, Remo recula ; le poisson retomba dans l'eau et passa sous le bateau.

Mickey poussa Remo vers l'arrière pour qu'il puisse faire contourner la ligne et l'empêcher de se casser contre la quille du vieux rafiot.

— Quelle taille ? demanda Remo.

— Un géant. Un monstre. Un Dents de la Mer. Tournez toujours.

Remo arriva sur tribord arrière juste à temps pour voir le requin refaire surface et tourner brusquement à droite. Il avait plus de six mètres de long.

— Un grand blanc ! hurla Mickey. Je vous l'ai dit ! Faites ce que vous voulez, mais ne le laissez pas casser du fil !

Il décrochait un harpon de trois mètres de son râtelier sous le plat-bord.

— Capitaine ! cria-t-il. Réveillez-vous !

— Hah ? fit une voix dans la timonerie, à quatre mètres au-dessus du pont.

— Grand blanc ! Mettez les moteurs en marche !

— Hah ?

— Merde, marmonna Mickey puis il glapit à tue-tête : Mettez les bon Dieu de moteurs en marche !... Ça doit faire deux tonnes comme un sou, dit-il plus bas à Remo. Ne le laissez pas casser cette ligne. Quand il se rapprochera encore, je le pique au harpon.

— C'est un grand blanc, cria par-dessus son épaule Remo à Chiun.

— Un nom d'espèce improbable, laissa tomber Chiun avec mépris.

Le poisson nageait parallèlement au bateau, sur bâbord maintenant. Remo comprit que si le requin tournait subitement vers le bateau, son fil s'empêtrerait dans les cabillots et le matériel, à l'avant, et casserait sûrement. Il marcha vers l'avant et finit par buter sur les pieds de Chiun.

— Attention à vos pieds, Chiun, grommela-t-il.

— Attention à ta langue, grand machin blanc !

Remo sauta sur le plat-bord. La ligne avait encore du mou et il ne risquait donc pas d'être tiré par-dessus bord. Il marcha le long de la rambarde jusqu'à l'avant. Le requin plongea et passa devant le bateau. Remo continuait de ramener le mou.

— Bon boulot, mon gars, approuva Mickey en arrivant derrière Remo, le long harpon à la main.

Il l'accrocha à une grosse corde de nylon, elle-même attachée à trois tonneaux. Si le harpon s'enfonçait dans le requin et si le squalé tirait sur le cordage, en principe les tonneaux l'empêcheraient de plonger droit vers le fond parce que leur flottabilité le retiendrait.

— Allez, ducon, reviens ! cria Mickey au poisson qui passait devant le bateau de gauche à droite à soixante mètres, tout juste visible sous la surface.

Comme s'il avait entendu, le requin tourna et fonça vers le bateau. Remo entendit les moteurs se mettre en marche derrière lui.

Le squalé géant se ruait droit sur la proue. Remo sentait presque sa fureur. Quand le requin ne fut plus qu'à cinq mètres, Mickey leva le harpon à la hauteur de son épaule et le lança. Les barbes mordirent dans les chairs juste derrière la tête. Le requin eut un sursaut et plongea.

Les tonneaux partirent en bondissant derrière lui.

— Ça va, dit Mickey. Maintenant, vous pouvez couper votre ligne, si vous voulez.

Le requin, fonçant vers l'arrière du bateau, sous l'eau, tendit le cordage contre la proue ce qui fit pivoter l'embarcation. Il nageait à toute vitesse vers Manhattan et le bateau suivait ; le capitaine emballait ses moteurs, en essayant de rester assez près pour que la force du squalé ne lutte pas contre le poids du bateau, auquel cas la seule perte serait l'épais cordage qui les reliait.

Du bout des doigts, Remo cassa le fil de nylon de sa canne à pêche, aussi facilement que si c'était du vermicelle. Il planta la canne dans un râtelier du plat-bord et suivit Mickey, qui allait à l'arrière préparer un autre harpon. S'ils arrivaient à en tirer un autre sur le requin, ils le ralentiraient en le retenant par le poids du bateau. Mais en attendant, mieux valait le laisser filer.

— Amusant, pas vrai, Chiun ? dit Remo.

Chiun le toisa d'un air glacial et croisa les bras.

Mickey assembla son second harpon et retourna vers l'avant avec Remo.

Au même instant, le bateau tangua légèrement, comme s'il était pris dans le sillage d'un gros navire. Remo vit le câble de nylon qui les reliait au requin retomber mollement dans l'eau.

— Merde, merde, trois fois merde ! cria Mickey. Le con a cassé le fil.

Il brandit son poing vers la mer. Les trois tonneaux dansaient à la surface, encore attachés au requin. Puis, brusquement, ils plongèrent. Remo et le matelot attendirent et, au bout de quelques longues secondes, les tonneaux reparurent en sautant comme des bouchons de

champagne à plus de trois mètres dans les airs avant de retomber avec trois grands plouf. Le capitaine arrêta les moteurs.

— On l’a perdu, Chiun, annonça Remo.

— Tant mieux, répliqua Chiun.

— Vous ne comprenez pas ! C’était un géant. Un record, peut-être.

— Ce poisson était très important pour toi ?

— Oui.

— Si tu l’attrapais, nous retournerions à notre hôtel avant que je sois calciné par ce soleil malveillant ?

— Oui.

— Je comprends, dit Chiun.

Mickey donna un coup de coude à Remo.

— Il reviendra peut-être. Des fois, ça leur arrive.

Les deux hommes restèrent à l’avant, aux aguets, en regardant la mer de tous côtés, mais rien n’apparaissait. Derrière eux, Chiun s’était levé. Il était debout à l’arrière et avait l’air de tremper les mains dans l’eau. Remo et Mickey le remarquèrent.

— Qu’est-ce qu’il fait ? demanda le marin.

— Ne vous étonnez de rien, conseilla Remo.

Alors qu’ils étaient tournés tous deux vers l’arrière, le requin géant jaillit à la surface, tout près, du bateau, à moins de dix mètres. Et il fonça de nouveau à toute vitesse.

Mickey courut vers l’arrière et Remo le suivit en criant :

— Chiun ! Faites attention !

Chiun ne bougea pas.

Le requin était maintenant contre le bateau, qui frémit comme si un poing monstrueux l’avait frappé violemment. Remo vit l’énorme tête se dresser, la gueule ouverte pleine de dents, et heurter la poupe. Au lieu de battre en retraite, Chiun se pencha plus encore vers l’eau.

Mickey saisit un autre harpon. Remo courut vers Chiun. Avant que les deux hommes l’atteignent, le vieux Coréen se retourna calmement, un sourire angélique aux lèvres.

— Maintenant, nous partons ? demanda-t-il à Remo.

Et, derrière lui, le corps du grand requin blanc s’élevait lentement à la surface et flottait, les yeux déjà vitreux. Il avait plus de six mètres de long et il battait faiblement de la queue. Lentement, il se retourna sur le dos et son ventre blanc refléta les rayons de soleil comme une feuille d’aluminium.

Mickey lui lança le harpon et enroula rapidement la corde de nylon autour d’un cabillot.

— Je ne peux pas le croire, marmonna Remo. J’ai vu des requins vivre des heures avec une balle dans la tête.

— J’ai vu des sauterelles résister au tir d’un canon, déclara Chiun.

— Ah oui ? Comment ?

— Parce que le canon les a ratées. Les balles dans la tête du requin ont raté leur coup. Moi, je ne rate jamais.

— Faut l'amener contre le bord avant qu'il coule, dit Mickey.

Il commença à haler le requin, pour lui lancer un autre câble autour de la queue. Le capitaine descendit de la timonerie pour donner un coup de main.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda-t-il.

— Sais pas, Capitaine.

— Ils ne meurent pas comme ça sans raison.

— Ma foi, j'en sais rien, grommela Mickey.

Alors que les deux hommes s'efforçaient d'amarrer le requin contre la coque, Remo demanda à Chiun :

— Comment avez-vous fait ça ?

— Quoi donc ?

— Comment l'avez-vous fait venir ? Et comment l'avez-vous tué ?

— Je l'ai appelé avec mes doigts. C'était très facile. Si tu avais fait attention, tu aurais appris comment. Je crois que je t'ai appris ça... Oui, au cours de ton deuxième mois d'entraînement. Il y a dix ans. Tu veux me dire que tu n'écoutais pas, alors ? Voyons, tu dois te souvenir ! C'était entre mon cours sur la poésie Ung et la leçon d'histoire de la Maison de Sinanju sous le règne du plus grand des Maîtres, Wang. Tu ne te souviens pas de ça ?

— Ne faites pas le malin, grogna Remo. Vous savez bien que je ne m'en souviens pas. Tout ce mois-là, j'ai dormi. Comment l'avez-vous tué ?

— Je l'ai frappé sur le nez, comme je te frapperai sur le nez si nous ne retournons pas immédiatement à notre hôtel.

Chiun s'étendit dans une chaise de pont, ferma les yeux et fit semblant de dormir.

Derrière lui, Remo entendit un juron.

Il se retourna et vit Mickey et le capitaine penchés sur la rambarde à bâbord. Quand il les rejoignit, il distingua l'ombre diffuse du grand requin blanc glissant entre deux eaux vers le fond de l'océan.

Remo songea un instant à plonger pour rattraper le cordage mais il se dit que ça prendrait trop de temps. Le requin allait tomber au fond et, en quelques instants, d'autres poissons se repaîtraient du tueur tant redouté.

— Le filin a cassé, maugréa Mickey. Merde de merde.

Quand ils approchèrent de la côte, Chiun se réveilla et regarda autour de lui.

— Où est ce poisson auquel tu tenais tant ? demanda-t-il à Remo.

— Il nous a échappé, marmonna Remo.

— Les gros s'échappent toujours.

CHAPITRE VII

Le bateau de pêche déposa Remo et Chiun à une jetée privée, avant de retourner au port principal où le capitaine et son matelot avaient l'intention de raconter à tout le monde l'histoire du requin géant qui avait paru mourir subitement de vieillesse et qui avait échappé aux cordages et glissé dans le fond avant qu'ils puissent le hisser à bord. Dans une ville dont l'économie dépendait de plus en plus des chasseurs de requins et des histoires de grands blancs pris ou presque pris, quatre-vingt-dix pour cent de ceux qui entendraient le récit souriraient et se tapoteraient le menton. Les dix pour cent restants garderaient un esprit objectif. Ils avaient eux-mêmes rencontré des grands blancs et savaient que tout était possible.

Quand ils eurent traversé les cent mètres de dunes et arrivèrent dans leur chambre de motel, Remo et Chiun y trouvèrent le Dr Harold W. Smith, dans un fauteuil. Il ne regardait pas la télévision, il ne lisait pas le journal. Il était simplement assis, comme si c'était une fin en soi et s'il avait appris longuement la technique du bien-assseoir.

— Vous auriez dû voir le requin que nous avons attrapé, Smitty, dit Remo. Dix mètres !

Et il écarta largement les bras, aussi largement qu'il le put pour illustrer la taille. Derrière lui, Chiun leva une main en écartant le pouce et l'index de quelques centimètres et articula silencieusement :

— Un alevin.

— Oui, oui, dit Smith. Je suis heureux que vous ayez si bien profité de vos vacances, tous les deux.

— Détecterais-je là un temps passé ? demanda Remo.

— Passé composé, pour être précis, mais passé tout de même. J'ai une mission.

— Bay City ?

— Oui.

— Je le savais. Je le savais ! Je savais que vous alliez changer d'avis. Je savais que j'aurais dû abattre ce type quand nous étions là-bas.

— Je t'en prie, Remo, intervint Chiun. Ne parle pas d'abattre. On va te prendre pour une espèce de tueur.

— Pardon, Chiun. Bon, dit Remo à Smith. Je finirai ça demain.

— Vous ne comprenez pas, dit Smith.

— Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

— Vous vous méprenez sur cette mission. Je ne veux pas éliminer

le maire Nobile.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse, alors ?

— Je veux que vous soyez son garde du corps. Que vous le protégiez.

— De quoi ? Du FBI ? D'une overdose de cannelloni ? De quoi ?

— Je ne sais pas de quoi ni de qui. Il a reçu aujourd'hui une lettre de menaces de quelqu'un qui dit s'appeler l'Effaceur.

Remo se jeta sur le lit et considéra Smith. Chiun alluma sa télévision et tourna la banquette de la coiffeuse de manière à s'asseoir à vingt centimètres de l'écran. Une émission sportive montrait un championnat de karaté. Chiun, écœuré, éteignit le poste. Il avait espéré voir du patinage sur glace. Il était tombé amoureux d'une des patineuses. Quand il avait appris qu'elle était mariée avec un joueur de football, il avait suivi le football, dans l'espoir que le joueur serait tué et en maudissant la défense adverse qui était incapable de le paralyser à vie.

— L'Effaceur ? répéta Remo.

Smith hocha la tête.

— Qu'est-ce que ça peut nous faire, si Rocco Nobile se fait descendre par l'Effaceur ou par n'importe qui ? Je vous ai dit qu'il fait cadeau de cette ville au gang. Alors qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Remo croisa les mains sous sa tête et contempla le plafond.

Smith s'éclaircit la gorge. Chiun alla dans la salle de bains compter les savonnettes. S'il y en avait en surnombre, elles trouveraient le chemin de ses malles.

— Remo, dit Smith, il y a quelques années, la CIA avait un agent en Europe, nommé Wardell Pinkerton III.

— Ça devait être un gagnant, avec un nom pareil !

— C'en était un. C'était un des meilleurs agents que la CIA avait jamais eus. Et puis il a eu des problèmes cardiaques et il a dû être retiré du service actif. Il est revenu aux États-Unis.

— Et aujourd'hui, si je comprends bien, ce type est expert-comptable ?

Smith regarda Remo d'un air décontenancé mais Remo fut récompensé par le hurlement de rire de Chiun dans la salle de bains. Un soir, ils étaient sortis pour acheter des marrons chauds, à New York, et ils étaient passés devant un théâtre. Les photos de la pièce, affichées à l'entrée, étaient si attrayantes qu'ils étaient entrés. C'était un monologue d'un seul acteur qui débitait un texte si mortellement ennuyeux que dès la dixième minute, la moitié du public dormait. Et quand l'acteur lança sa réplique à propos de l'expert-comptable Chiun n'y tint plus. Il sauta sur la scène, en chassa l'acteur et il allait partir quand il vit les soixante-quinze figures dans la salle qui le regardaient, de l'obscurité. Il récita un de ses plus courts poèmes Ung et, une heure

plus tard quand tout le monde ronfla, il put s'esquiver avec Remo.

— Expert comptable ? demanda Smith.

— Non, rien, il aurait fallu que vous soyez là. Alors, qu'est-il arrivé à Pinker Waddington ?

— Wardell Pinkerton III. Il s'est retiré en Californie. Et puis sa femme et sa fille ont trouvé la mort dans un accident. Il s'est ennuyé, il s'est fatigué, il s'est mis à trop boire et puis un jour il a compris que le seul moyen de s'en sortir, c'était de se remettre au travail.

— Et alors ?

— Alors il a été recruté aux plus hauts niveaux du gouvernement pour une mission secrète. Wardell Pinkerton III a disparu de la surface de la terre.

— Quel rapport avec moi ? demanda Remo.

Le plafond était formé de deux cents soixante-six parpaings d'aggloméré. Dix-neuf rangées de quatorze. Comme Remo n'avait jamais été capable de faire une multiplication, il les avait comptés un par un.

— Ceci, précisément, dit Smith. Wardell Pinkerton III est le maire Rocco Nobile.

Remo se redressa.

— Vous voulez répéter ça ?

— Rocco Nobile, le maire de Bay City, est Wardell Pinkerton III. C'est un agent fédéral. Il travaille pour nous dans ce programme, même s'il ne sait pas que c'est notre opération. Après sa disparition de Californie, il a subi une opération de chirurgie plastique et il a reparu à Miami, où il a utilisé de l'argent pour se faire des relations dans le gang. Nous avons pu l'aider pour ça. Voilà cinq ans que nous le déplaçons un peu partout dans le crime organisé. Et puis le moment est venu de passer à l'action. Nous l'avons envoyé à Bay City pour faire main basse sur la ville.

— Mais pourquoi ? Pourquoi la remettre à des truands ?

— Il a lancé des invitations au crime organisé, pour qu'il vienne installer ses opérations à Bay City. Il rouvre le port pour permettre à la contrebande d'arriver et de partir facilement. Pour que la drogue afflue aisément. Des intérêts du gang arrivent de tout le pays. Des tailleries de pierres précieuses et des fabriques de bijoux pour les diamants volés. Des imprimeries pour les faux bons du Trésor et les fausses actions. Des bureaux de change et de vastes salles pour les plus grosses entreprises de jeux clandestins.

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi.

— Écoutez, Remo, il en fait une ville sûre, alors la majorité du crime organisé d'Amérique y sera centralisée. Et, quand ce sera fait, nous allons passer à l'action et tout boucler d'un seul coup.

— Pigé.

— Vous savez maintenant pourquoi Rocco Nobile doit être gardé en vie. Si jamais il lui arrivait quelque chose, les truands partiraient avant que nous ayons une chance de les prendre au piège. Nous voulons les avoir tous, Remo. Nous voulons frapper un coup dont le crime ne se relèvera jamais. C'est pourquoi il est impératif de protéger Rocco Nobile... euh, Wardell Pinkerton.

— Trois, dit Remo.

— Oui.

— Bien.

— Naturellement, il ne sait pas qui vous êtes ni pour qui vous travaillez. Il ne sait même pas pour qui il travaille. Il ignore l'existence de CURE.

— Est-ce qu'il sait que nous venons ?

— Il sait qu'un agent du gouvernement va venir se joindre à son équipe de gardes du corps mais il vous faudra être discret. Vous ne pouvez pas le griller. Vous devrez être un membre du gang protégeant un autre membre du gang.

— Si je dois porter un diamant au petit doigt et un costume rayé, je démissionne, déclara Remo.

— Faites de votre mieux.

Smith se leva et reprit sa serviette, posée à côté du fauteuil. Il se trouva vers la porte fermée de la salle de bains et baissa la voix.

— Peut-être vaudrait-il mieux qu'il ne vous accompagne pas. Il ne faut absolument pas attirer l'attention sur cette opération et, parfois, il provoque des scènes.

— Laissez-moi faire, répondit Remo.

— Faites toutes mes amitiés à Chiun, dit Smith en élevant la voix.

— Je n'y manquerai pas.

Alors que la porte se fermait sur Smith, celle de la salle de bains s'ouvrit. Chiun en sortit avec deux petites savonnettes et une boîte de Kleenex à moitié vide. Il les déposa avec soin dans une de ses malles, au fond de la chambre.

Il la referma en claquant le couvercle avec une telle force que le bruit dut s'entendre même dans les boîtes à disco dans la ville voisine de Southampton. Il souleva une petite lampe et la lança par la fenêtre, à travers la vitre.

Quand il se retourna vers Remo, il était très pâle.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire, je provoque parfois des scènes ? demanda-t-il entre ses dents.

*

* *

L'Effaceur avait confié sa première mission à la Brigade G.

Nicholas Lizzard devait louer deux appartements secrets à Bay City. Il demanda à Sam Gregory de lui donner l'argent, pour deux mois de loyer d'avance. Pour deux appartements.

— Mille dollars, dit-il.

— Ça ferait des appartements à deux cent cinquante dollars. Je ne crois pas qu'il y ait des appartements à deux cent cinquante dollars à Bay City.

— Ah, certes. La beauté doit toujours s'incliner devant l'invincible assaut de la logique. Huit cents dollars, dit Lizzard qui avait décidé d'avance qu'il accepterait n'importe quel compromis raisonnable.

Il avait calculé que quatre cents dollars couvriraient tout et que le surplus serait tout bénéfice. Ou vodka selon le cas.

— En voilà six cents, dit Gregory en prenant l'argent dans un petit porte-monnaie de cuir qu'il portait dans sa poche arrière.

— Un homme mesquin et de petit esprit, marmonna tout bas Lizzard.

Il quitta le motel de Jersey City et se rendit à Bay City avec une des voitures de location de la Brigade G comme Gomme. Il se gara à une cinquantaine de mètres du siège de l'Association pour la Rénovation de Rocco Nobile, dans l'intention d'y louer un appartement et l'autre près du grand immeuble où habitait Nobile.

Mais avant tout, un verre.

En descendant de voiture, il prit une petite mallette de cuir sur le siège arrière. Dans le premier bar venu, il commanda, paya et but un verre de vodka. Il était très tôt et la salle était vide. Il porta sa mallette aux toilettes et s'enferma au moyen d'un crochet.

Il ouvrit la mallette sur le petit lavabo taché de rouille et gris de crasse. Il était temps de se mettre au travail. Mais d'abord, un petit coup. Il but un peu de vodka au goulot d'un flacon plat, qui était dans la valise, puis, presque à regret, il le reboucha et le rangea. La mallette contenait une trousse à maquillage en plastique. Lizzard se fit les yeux en y collant de faux cils, du mascara et cette ombre à paupières bleu foncé appréciée des vieilles femmes et des prostituées. Il s'examina. C'était ce qu'il préférait, se faire les yeux. Il se passa ensuite un fond de teint liquide pour couvrir la couperose de son nez, puis du fard à joues corail et du rouge à lèvres rose pâle. Sur ses cheveux clairsemés, il enfonça une perruque frisée grise et recula de la glace. Il hocha la tête avec satisfaction en se disant qu'il ressemblait à une brave grand-mère. Rapidement, il ôta sa chemise de sport, son pantalon, ses chaussures, ses chaussettes et enfila un collant, des souliers de femme style nurse et une robe à fleurs avec des seins incorporés en polyuréthane.

Il se planta de nouveau devant la glace pour s'examiner encore une fois, tout en fourrant dans sa mallette ses habits d'homme. Il fut

satisfait. C'était une de ses meilleures réussites. Ça méritait indiscutablement un petit coup en récompense. Il but une longue rasade de vodka, puis il remplaça le flacon de métal sous ses vêtements et ferma la mallette. Bien. Personne ne devinerait qu'un des plus grands acteurs d'Amérique se cachait sous cette robe et ce maquillage de femme.

Il ouvrit la porte et risqua un coup d'œil. Le barman rinçait des verres au bout du bar, le dos tourné vers Lizzard qui passa rapidement et sortit sans se retourner. Il enferma la mallette dans le coffre de sa voiture.

En face de l'Association pour la Rénovation de Bay City, un immeuble vétuste affichait « Appartements à louer ». Avant d'appuyer sur la sonnette du gardien, il se voûta en se transformant, d'un homme d'un mètre quatre-vingt-quinze en une femme d'un mètre quatre-vingt-dix. Il renonça à boiter. Ce n'était pas nécessaire, son déguisement était déjà parfait. Pour parler au gardien, il prit sa voix de femme, un fausset aigu ponctué de gloussements.

— J'ai des tas d'appartements, dit le gardien.

— L'étage le plus élevé, répondit Lizzard. Moi et mes gars, on aime bien être tout en haut.

Des fenêtres de l'appartement, sur le devant, on avait une vue plongeante sur le siège de Nobile.

— Combien, fiston ? demanda Lizzard.

— Cent par mois, chauffage et eau chaude compris. Je peux avoir votre nom, madame ?

— M^{rs} Walker, minauda Lizzard. Je le prends.

Il regarda le gardien et se demanda s'il devait faire de l'œil à ce jeune costaud. Il aurait juré que le gardien était déjà fou de M^{rs} Walker, à voir comment il « la » reluquait.

— Deux mois d'avance, dit l'homme.

— Très bien.

Lizzard paya avec deux billets de cent venant de la liasse de Sam Gregory.

— Moi et mes gars, on emménagera peu à peu, dans les jours qui viennent. Faut attendre nos meubles.

— Ah ? D'où ils viennent ?

— De Chicago. Mais vous savez ce que c'est, les déménageurs.

Il battit des faux cils au gardien qui paraissait très pressé de remettre ses clefs à M^{rs} Walker et de s'en aller. Il devait se rendre compte que sa passion brûlante allait échapper à tout contrôle, pensa Lizzard. Le gardien descendit à son appartement du rez-de-chaussée, où sa femme lui demanda qui avait visité l'appartement.

— Un vieux travelo, répondit-il. Attifé en femme mais il avait oublié de se raser. Il a l'air d'un clown.

— Il a payé d'avance ?

— Deux mois.

— Parfait. On pourrait peut-être attirer une colonie de pédales.

En haut, Lizzard visita tout l'appartement et le trouva très bien. Il se dit qu'un si bon début de journée lui donnait droit à un petit coup ou deux, avant d'aller louer le second appartement. Un vrai verre, pas une petite gorgée en douce au goulot d'un flacon.

Il était si pressé de trouver un bar qu'il oublia de se voûter. Après quatre vodkas, il oublia de prendre sa voix de femme.

Personne ne parut s'en soucier.

*

* *

Al Taylor avait reçu de Sam Gregory l'ordre de se servir de tous ses contacts du gang pour savoir exactement qui venait s'installer à Bay City, quand ils arrivaient et ce qu'ils comptaient y faire.

Le seul problème, c'était qu'Al Taylor n'avait pas le moindre contact avec le gang. Il avait fourgué des numéros de loterie clandestine à Brooklyn, pendant cinq ans dans les années 50, et y avait renoncé quand son frère avait été arrêté. Depuis, il avait travaillé dans une blanchisserie, il avait été vendeur de voitures d'occasion, livreur d'un marchand de vin et égoutier.

Il avait dans sa poche cinq cents dollars de l'argent de Sam Gregory.

— Les indics de la Mafia ne sont pas bon marché, avait-il dit et Gregory, hochant la tête, avait payé.

Au temps où il faisait le commis pour la loterie clandestine, Taylor avait rêvé de gravir les échelons jusqu'à ce qu'il devienne le roi des bas-fonds de l'Amérique. En chemin et avant de faire le premier pas de son ascension, il comprit qu'il n'était pas absolument nécessaire d'être intelligent pour arriver au sommet, mais que ça aidait si on avait de la chance et si l'on était blindé. Comme il n'avait jamais eu de chance et qu'il avait peur des balles, son ambition de mener la vie du gang l'avait abandonné. Mais il n'avait jamais cessé d'en être fasciné, d'y penser et d'en parler, et c'était ainsi qu'il avait attiré l'attention de Sam Gregory.

Taylor gara sa voiture près de River Street et se demanda par où commencer. « Utilisez tous vos contacts du gang », disait Gregory. Tout ce qu'Al Taylor savait des entreprises illégales, c'était les loteries, alors en apercevant un kiosque à journaux au coin de la rue, il eut une idée.

Taylor savait comment faire parler les gens. Pour faire parler le vendeur de journaux, il devait d'abord le convaincre qu'il n'était pas

un policier déguisé. Le plus simple était donc de dire du mal de tous les hommes politiques car les flics, même ceux qui sont en mission secrète, se gardent bien de dire du mal de politiciens qui risquent d'être maîtres de leur destin. Ce qu'ils disaient pourrait être répété et alors ils se retrouveraient réglant la circulation en pleins champs et en plein hiver.

Cinq minutes après être arrivé au kiosque, Al Taylor avait misé sur un numéro, parcimonieusement parce qu'il comptait bien garder la plus grande partie de l'argent que Gregory lui avait donné. Il apprit du vendeur qu'il y avait eu un chambardement dans la loterie, que la mairie s'en occupait plus activement et prenait une commission plus importante pour la protection. Pour ne pas faire faillite, les organisateurs de la loterie avaient dû baisser le rapport du numéro gagnant de six cents contre un à cinq cent cinquante contre un et les joueurs rouspétaient.

— Ça ne doit quand même pas être une grosse affaire ? dit Taylor.

— De la gnognotte. Tous les kiosques. Tous les drugstores. Tous les bars. Cette ville est si pourrie, qu'est-ce qu'il y a d'autre à faire que de jouer à la loterie ? Allez, je vous souhaite de gagner le gros lot et d'aller en Floride, parce que ce patelin c'est de la merde.

Taylor prit son journal et s'éloigna. Mieux valait ne pas s'attarder au kiosque. Tôt ou tard, le vendeur se mettrait à lui poser des questions et si le flic qui ramassait les mises le voyait et ne le reconnaissait pas, il risquerait aussi de poser des questions.

Tout en marchant, il rédigea dans sa tête son rapport à Gregory : « Une infiltration massive de l'industrie des jeux illégaux par Rocco Nobile et ses séides assoiffés de pouvoir. »

Il suivit un moment River Street et nota les adresses des ateliers et des fabriques où l'on avait visiblement fait des travaux de rénovation ou qui étaient occupés depuis peu.

Dans son petit calepin, à côté des adresses, il inscrivit un délit. Il n'avait absolument aucune idée des crimes et délit, s'il y en avait, qui se perpétreraient dans ces établissements, alors il les inventa.

Quand il eut terminé sa promenade, on pouvait lire dans le carnet :
N° 358. Usurier.

N° 516. Contrefaçon.

N° 612. Laboratoire pour l'héroïne.

N° 764. Siège d'un trafic national de voitures volées.

Ça, c'était un côté de la rue. Le lendemain, il ferait les chiffres impairs mais il faudrait pour ça que Sam Gregory lui donne encore cinq cents dollars pour acheter de nouveaux indicés de la Mafia.

Avant de quitter la ville, Taylor s'arrêta à la Bay City Bank pour ouvrir un compte épargne. Il pensait commencer avec quatre cent quatre-vingt-dix-huit dollars mais se ravisa au dernier moment et n'en

déposa que quatre cent quatre-vingt-treize. Les cinq dollars restants étaient pour le cinéma, au cas où il passerait devant une salle où l'on donnait *Le Parrain*.

*

* *

Mark Tolan passa lui aussi sa journée à Bay City mais ne s'intéressa pas à la location d'appartements ni à la loterie clandestine. Sa mission était de se renseigner sur les horaires et les emplois du temps ; ainsi, quand l'Effaceur et la Brigade G seraient prêts à déclencher leur guerre contre la Mafia, ils sauraient quelles cibles étaient vulnérables et quand.

Gregory avait essayé de dissuader Tolan d'emporter des armes.

— Si vous vous faites arrêter, vous serez foutu, avait-il averti.

— Je me sens tout nu sans armes, avait répliqué Tolan. Et qui sait ? Un de ces salauds pourrait mal me parler et faudra bien que je lui réponde.

— Nous ne voulons pas de violence gratuite. Il s'agit d'une opération militaire. Je suis votre chef. N'oubliez pas la hiérarchie militaire, déclara Gregory en montrant le bristol où étaient dessinés les rectangles.

Les yeux noirs de Tolan fulgurèrent.

— Au cul, la hiérarchie militaire. Quand on est là-dehors, seul dans la rue avec les bêtes, faut se défendre. Je n'irai pas sans armes.

— Bon, mais alors ne prenez qu'un pistolet.

— Non. J'emporte tout ce qu'il me faut. Trois armes. Le 32 automatique pour ma veste, le Sur-Tir Gregory sur ma hanche et le Derringer fixé à ma jambe gauche. Vous voudriez que je sois sans défense ?

Gregory soupira en se disant que Mark Tolan allait sans doute être pénible.

Tolan passa une bonne partie de la journée à faire le tour de Bay City, en bousculant des gens sur les trottoirs en espérant qu'un type au moins se retournerait et l'insulterait. Trois fois, il traversa la chaussée pour aller heurter des hommes en costume foncé à fines rayures mais personne n'avait envie de se livrer ce jour-là à une fusillade en pleine rue.

Il savait que Lizzard devait louer des appartements, qui serviraient de postes de tir contre Rocco Nobile, mais ce genre de tir planqué n'était pas drôle. Tolan aimait tuer de près, personnellement, comme en Indo quand il avait éliminé tout le monde dans ce village Viêt-Cong. Il aimait voir les expressions d'horreur. Il aimait voir la douleur quand la balle frappait. Il aimait assister aux mouvements qui,

lentement, s'immobilisent dans la mort.

Quand l'heure de Rocco Nobile sonnerait, ça ne viendrait pas d'un tir planqué mais d'une bonne balle entre les deux yeux, tirée de quelques pas. Par Mark Tolan.

Il était heureux de marcher comme ça, avec le poids des pistolets sur sa hanche et dans sa poche. Il entra dans le hall du Bay City Arms pour se renseigner sur la location d'un appartement. On lui répondit que tout était loué.

Comme l'aimable conversation n'était pas son fort, il demanda carrément au portier :

— Le maire habite ici ?

— Oui.

— À quelle heure qu'il va au boulot ?

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Tolan dut faire un sérieux effort de volonté pour ne pas abattre le portier. Mais quand il reviendrait pour Rocco Nobile, il ferait aussi payer celui-là.

Il se rendit à la mairie et trouva le bureau du maire au premier étage. Quand il arriva, le conseil municipal était en réunion et il entendit les voix amplifiées, depuis le couloir. Il se demanda un instant quel effet ça ferait de bondir dans la pièce en faisant feu des deux mains et de liquider d'un coup tout le conseil. Ce serait marrant, pensa-t-il. Mais la vraie rigolade, ce serait de descendre le patron.

La réceptionniste du maire était une jolie petite brune appelée Denise. Il lui demanda comment s'y prendre pour obtenir un rendez-vous avec le maire. On lui dit d'écrire ou de laisser un numéro de téléphone. Elle le rappellerait. Naturellement, elle devait savoir à quel sujet il voulait le voir.

— Il est là tous les jours, le maire ?

— Tous les jours.

— J'expliquerai tout dans ma lettre.

Avant de partir, Tolan regarda sur la gauche. À travers une porte vitrée, il vit une autre secrétaire à un bureau. Sur une chaise, contre le mur, un homme lisait le journal. Le type avait l'air d'un garde du corps.

Tolan se dit que ce serait facile. Une balle dans la tête de la jeune idiote, Denise. Pousser la porte. Deux autres balles pour se débarrasser de la secrétaire et du garde du corps. Il n'aurait même pas besoin de s'arrêter. Il pourrait être dans le bureau du maire avant que le maire ait le temps de réagir. Il collerait une balle dans le cerveau du malfrat avant que d'autres puissent intervenir.

Il glissa une main sous sa veste pour tâter la crosse froide du pistolet sur sa hanche droite. Puis il retira sa main lentement, à regret. Il ne voulait pas prendre ces gens par surprise. Il voulait que Nobile

sache qu'il était en danger, qu'un tueur le cherchait et, le moment venu, il voulait voir Nobile trembler de peur avant de l'achever. Ce qu'il aimait surtout, c'était la peur dans leurs yeux.

En sortant de la mairie, il espéra que Rocco Nobile avait des amis. Gregory disait qu'ils allaient mener la grande vie, mais tout ce qu'il voulait, c'était tuer des truands.

Ce serait marrant et ce serait facile. Et tous ceux qui se mettraient en travers en prendraient pour leur grade. Définitivement.

Ouais, se dit-il. Ouais.

CHAPITRE VIII

La balle de ping-pong jaillit du bout des doigts de Chiun. Elle vola tout droit à travers la pièce vers la main gauche de Remo. À la toute dernière seconde, la balle vira légèrement à droite et en haut, vers la tête de Remo. Avant qu'elle frappe, il avança la main droite. Les doigts raidis touchèrent la balle en plein centre. La petite sphère de plastique cassa en deux et les moitiés rebondirent contre la boiserie de la chambre de motel, avec un tap-tap simultané. La moquette, au pied du mur, était jonchée de demi-balles de ping-pong.

— Je n'aime pas cette mission, petit père, dit Remo.

— Pourquoi ? demanda Chiun en tendant la main vers une boîte de balles blanches, sur la table derrière lui.

— Parce que nous voilà de nouveau gardes du corps. Je n'aime pas être garde du corps. Ce n'est pas pour ça que vous m'avez entraîné.

— Je t'aime mieux quand tu fais le garde du corps que le détective, dit Chiun. Pour ça, tu n'es pas entraîné du tout.

Derrière son dos, il lança une autre balle contre Remo. Elle monta presque paresseusement en décrivant un arc et, au dernier moment, elle parut accélérer. Remo leva la main gauche pour la détourner de sa figure mais son mouvement ne fut pas parfait et ses doigts, au lieu de couper la balle en deux, la cabossèrent et la renvoyèrent contre la boiserie.

— Ne râlez pas parce que je fais le détective.

— Je ne râle jamais, protesta Chiun. Ça ne devrait pas te gêner d'être garde du corps. Être un garde du corps en période de troubles, ça veut dire que nous pratiquerons notre art d'assassins. Et si ce n'est pas une période de troubles, qu'est-ce que ça peut faire qu'on nous appelle des gardes du corps, puisque nous sommes payés pour nous reposer ?

— Vous avez peut-être raison, grogna Remo.

Chiun laissa retomber ses mains, indiquant par là une pause dans l'exercice. Remo se détendit.

— Tu ne dois pas oublier, lui dit Chiun, que cet empereur Smith est aussi fou que le sont tous les empereurs. Ils ne savent jamais ce que nous faisons. Mais ils paient toujours à l'heure. Tu achètes tout ce que tu veux. L'or arrive au village de Sinanju à la date fixée. Est-ce que je t'ai jamais dit pourquoi c'est important ?

— Oui, Chiun, répondit Remo en soupirant.

Pas plus de cinq cents fois, cependant. Pauvre village, les bébés

jetés dans la baie pour les noyer quand il n'y avait pas assez à manger, les maîtres travaillant comme assassins pour des empereurs, pour gagner de l'argent, nourrir le village, plus d'enfants noyés. J'ai compris. Voyez, je sais tout ça.

— C'est parfois imprudent d'avoir confiance, dit Chiun. Une fois, avec le maître Shang-tu...

— Jamais entendu parler de lui.

Remo savait tout de l'Eng, de Chiun et de Wo-Ti, ainsi que d'une bonne demi-douzaine d'autres maîtres au fil de l'histoire, y compris le plus grand de tous, le grand maître Wang, mais jusqu'à présent, les sermons de Chiun n'avaient encore jamais mentionné Shang-tu.

— Il n'était pas mémorable, dit Chiun. Il n'a produit aucun art nouveau et n'a apporté aucun nouveau client. Il se contentait de remplir des contrats déjà passés par les précédents maîtres. Un de ces contrats était avec un roi siamois, à qui Shang-tu avait rendu un grand service. Mais Shang-tu omit de faire la chose la plus importante que doit faire un assassin.

— Quoi donc ? demanda Remo.

— Il ne s'est pas fait payer tout de suite. Il a accepté la promesse du roi, que le paiement serait envoyé à Sinanju, mais quand Shang-tu revint au village, le paiement n'était pas arrivé et au bout de plusieurs mois, il n'y avait toujours rien et les villageois mouraient de faim et il était temps de renvoyer les bébés chez eux au fond de la baie parce qu'il n'y avait rien à leur donner à manger.

Remo observait Chiun. Sous prétexte de parler à Remo et tout en racontant cette histoire, le vieux Coréen glissait discrètement une main derrière lui, vers la boîte de balles de ping-pong.

— Et que s'est-il passé ? demanda Remo en le surveillant mine de rien.

La main de Chiun retomba contre son côté, abandonnant la boîte.

— Shang-tu a dû retourner revoir le roi et le roi s'est confondu en excuses, il a rejeté toute la faute sur un de ses ministres et, en présence du maître, il l'a fait exécuter. Et il dit au maître de rentrer chez lui, maintenant, parce que cette fois, sûrement, le paiement serait là quand il arriverait à Sinanju. Alors Shang-tu retourna à Sinanju mais le paiement ne vint pas et de nombreux enfants durent être confiés aux flots et le peuple du village éleva la voix contre Shang-tu.

La main droite de Chiun repartait vers la boîte de balles. Remo se déplaça imperceptiblement. La main de Chiun retomba.

— Alors Shang-tu est reparti pour le Siam, dit Remo.

Chiun redressa vivement la tête.

— C'est exact ! Je t'ai déjà raconté cette histoire ?

— Non.

— Dans ce cas, je te prie de ne pas m'interrompre. Donc le maître

Shang-tu est retourné au Siam. Cette fois, avec le sang de tant d'enfants sur sa tête, il n'écouta pas les paroles mielleuses du roi mais il le tua et rapporta lui-même le trésor. Et c'est une importante leçon pour tous les assassins. Nous avons une dette envers Shang-tu pour nous l'avoir apprise. Gloire à Shang-tu.

— Ne faites confiance à personne, pas même à des rois.

Chiun secoua la tête.

— Tu n'écoutes donc jamais ?

— J'écoute, j'écoute. J'ai compris que la morale c'était de ne faire confiance à personne.

— Vraiment, Remo, tu es désespérant.

Chiun leva les mains pour exprimer le désespoir. Il se déplaça légèrement vers la gauche pour être juste devant la boîte de balles de ping-pong. Quand il baissa les mains, il les mit derrière son dos ; ainsi l'une ou l'autre pouvait plonger dans la boîte.

— Fais confiance à qui tu veux, mais assure-toi toujours que tu es payé, déclara-t-il.

— C'est ça, la leçon ?

Remo se prépara de nouveau. Il ne savait pas de quelle main la balle de ping-pong allait jaillir vers lui. Il divisa son poids également entre ses deux pieds, de manière à bouger rapidement dans n'importe quelle direction.

Les mains de Chiun remuaient derrière son dos.

— Naturellement, dit-il, rien n'est plus important pour un assassin. Et même si l'empereur Smith est fou, il paie toujours à l'heure. S'il désire que tu t'appelles garde du corps, eh bien appelle-toi garde du corps. (Il cligna de l'œil et Remo comprit que l'assaut de ping-pong n'était qu'à une fraction de seconde.) L'assassin imaginatif trouve toujours le moyen de transformer n'importe quelle mission en son propre art particulier, et les empereurs ne s'en aperçoivent jamais.

Soudain, les deux mains de Chiun reparurent de part et d'autre du kimono. Remo fléchit les genoux. Il leva les mains devant sa figure. Celles de Chiun voletèrent si vite qu'il ne vit que du flou, et puis elles se tendirent vers lui et s'ouvrirent. Remo guetta l'éclair blanc de la balle de ping-pong. Mais il n'y avait pas de balle. Chiun laissa retomber ses mains.

Il sourit.

— Parfois, la menace d'une attaque est plus puissante que l'attaque elle-même. Une balle de ping-pong ne peut te faire de mal. Mais tu pourrais être tué en étant déséquilibré et tendu.

— J'aime mieux mon explication de la légende, grogna Remo. On ne peut faire confiance à personne.

Il tourna le dos à Chiun. Aussitôt, une balle de ping-pong le frappa en pleine tête et rebondit contre le mur avec un claquement sec.

— Si tu ne fais confiance à personne, dit Chiun, alors tu n'as aucune raison d'être surpris.

Remo soupira.

Allons voir Rocco Nobile et commençons à être des gardes du corps.

Comme ils sortaient de la chambre pour aller prendre leur Lincoln de location, un gros homme brun aux épaules musclées gonflant sa chemise hawaïenne sortit d'une chambre deux portes plus loin. Il appela Remo.

— Hé, vous !

Remo regarda l'individu. Il avait les yeux noirs et une bouche de poisson, sans lèvres. Ses grandes mains étaient crispées. Un homme sous tension, pensa Remo.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Ouais, vous. Vous avez quand même fini cette partie de ping-pong ?

— Ping-pong ? Une partie de ping-pong ? murmura Remo, puis il se rappela l'exercice, les balles tapant contre la boiserie. Oui, nous avons fini.

— Bonne chose, gronda l'homme.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous aviez pas arrêté, j'allais venir vous fourrer ces raquettes dans le cul.

— Ce serait plus difficile, pour renvoyer la balle, comme ça.

— Ah ouais ?

— Bien sûr. Réfléchissez, dit Remo. Vous savez penser, je suppose ?

— On fait le mariolle, hein ?

L'homme suivait Remo et ils étaient arrivés à la voiture. Chiun y était assis. Remo le regarda. Chiun haussa les épaules, Remo pensa à Rocco Nobile et dit aimablement :

— Une autre fois, mon vieux. Une autre fois.

— Quand vous voudrez, dit le gros homme.

Il ramena l'un contre l'autre ses poings énormes et fit craquer ses phalanges.

— Je n'oublierai pas, répondit Remo.

Il monta dans la voiture, claqua la portière et démarra.

Mark Tolan regarda partir la Lincoln. Du ping-pong. Qu'est-ce que c'était que ces pédés qui jouaient au ping-pong en plein jour dans une chambre de motel ? Pour faire de l'exercice. Ouais, il leur en foutrait, de l'exercice. Ouais. Il rentra dans sa chambre où Sam Gregory, assis à une table devant la fenêtre, dessinait des plans, des cartes et des tableaux d'organisation.

Al Taylor était vautré sur le lit et regardait un jeu télévisé dont la première prémisse semblait démontrer que la déficience mentale est

amusante. La seconde prémisse étant que toutes les personnes participant à ce jeu souffraient de déficience mentale, la conclusion était par conséquent que l'émission était amusante. Al Taylor ne la ratait jamais. Il regardait trois jeunes gens, cachés derrière un paravent, qui essayaient de faire assaut d'esprit et d'astuce en répondant aux questions d'une jeune femme qui ne pouvait pas les voir. Taylor s'imagina dans l'émission, assis sur un des hauts tabourets.

— *Et si nous sortions ensemble, Numéro Trois, que ferions-nous probablement ?*

Taylor se voyait répliquer :

— *Je vous ferais une injection de bœuf, poupée !*

— *Ooooh !* gloussait la fille.

— *Quand j'en aurai fini avec vous, vous serez à moitié répandue entre les lattes du plancher.*

À ce moment du fantasme, la fille poussait toujours un cri effarouché.

— *Vite, débarrassez-vous des autres. Je veux le Numéro Trois ! Et je le veux tout de suite !*

Sur quoi elle s'évanouissait.

Taylor ne ratait jamais une émission de jeux. Dans toutes, il s'imaginait, il récrivait les scénarios, il gagnait toujours des femmes et de l'argent.

— Tu regardes encore ces conneries ?

Taylor se tourna vers la porte où s'encadrait la masse menaçante de Mark Tolan.

— Ouais. Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

— J'ai horreur de cette émission, riposta Tolan. Il avait un rictus de tête de mort et Taylor eut peur. De toute évidence, Tolan était un fou sanguinaire et Taylor ne comprenait pas pourquoi Sam Gregory avait recruté ce cinglé.

— Moi, ça me plaît, déclara-t-il et Tolan grimaça de plus belle.

— Je change de chaîne, si tu veux, proposa Taylor. D'ailleurs, c'est presque fini.

— Est-ce qu'il y a un film de guerre ?

— Non.

— Alors regarde ce que tu veux, ducon. Si tu regardes assez d'émissions, tu deviendras peut-être malin.

— Vous avez fini de vous disputer tous les deux ? demanda Gregory en levant les yeux de la table.

— Quand est-ce qu'on va commencer à faire quelque chose, au lieu de rester planqués là, à écouter des pédés qui jouent au ping-pong à côté et à vous regarder dessiner des cartes ? demanda Tolan.

— Nous attendons le retour du Léopard.

Gregory avait pris l'habitude d'appeler Lizzard « Le Lézard ». Il trouvait que ça donnait un brin de prestige à l'opération. Il appelait Al Taylor « Le Tailleur ». Il aurait bien donné aussi un surnom à Tolan mais il n'en trouvait pas. Ou plutôt il en avait trouvé plusieurs. Le Mutilateur. L'Extincteur. Le Vengeur. Mais il avait peur qu'un de ces noms prenne Tolan à rebrousse-poil et qu'il se mette en tête de trucider toute l'équipe. Ce ne serait vraiment pas bien si les membres de la Brigade G comme Gomme se faisaient effacer par un des leurs. En particulier l'Effaceur lui-même, Sam Gregory. Il devait vivre. Bay City n'était qu'un commencement. Il allait continuer, dans tout le pays, ville après ville, métropole après métropole, de traquer le gang dans son antre, partout où il le trouverait. Les truands apprendraient à avoir peur de l'Effaceur.

— Qu'est-ce qu'on a besoin de ce Blizzard ? demanda Tolan. Il est aussi utile que des pis sur un taureau. Mettons-nous au boulot. Tuons quelqu'un.

— Demain, dit vivement Gregory. Je travaille en ce moment aux plans.

— On va se farcir ce Nobile ?

Pas encore. D'abord nous allons frapper une de ces entreprises du gang que le Tailleur a infiltrée aujourd'hui.

— Il serait pas foutu d'infiltrer une cabine téléphonique avec un jeton, ricana Tolan en regardant Taylor qui s'imaginait sur la plage de Waikiki avec la fille de l'émission de jeux.

Taylor ne répondit pas. Il se demandait si les quatre cent quatre-vingt-treize dollars qu'il avait à la banque lui paieraient le voyage à Hawaii.

— Le Tailleur a trouvé un laboratoire de drogue dans River Street, dit Gregory. Nous allons le frapper demain.

— Parfait, dit Tolan.

Il alla à la fenêtre et braqua son index sur les voitures qui passaient, en pressant une détente imaginaire et en faisant tout bas « Pan, pan ». Il imaginait la première balle atteignant un conducteur à la tempe en le tuant sur le coup. La deuxième faisait éclater le pneu avant droit, la voiture devenait folle et traversait le terre-plein central pour se jeter dans la voie opposée. Des voitures se télescopaient par dizaines. Des cadavres jonchaient les rues. Des véhicules prenaient feu. Quelques-uns explosaient. De l'essence en feu volait dans les airs et retombait sur les passants vêtus de tissus inflammables. Un landau de bébé flambait. Tolan sourit.

— Comment ça se fait que j'ai pas de nom ? demanda-t-il à la fenêtre.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gregory qui le savait très bien.

— Vous êtes l'Effaceur. Vous appelez ce con le Tailleur. Vous

appelez le poivrot le Lézard. Et moi, comment vous allez m'appeler ?

— Tu veux dire à ton nez ? demanda Taylor.

— Très drôle, grinça Tolan.

— Qu'est-ce que tu dirais du Dingue ? suggéra Taylor.

Tolan pivota. Ses yeux fulguraient de haine. Taylor essaya de s'enfoncer dans le matelas.

— C'est pas drôle, gronda Tolan. J'ai bien envie de t'écraser, téléconnard !

— N'essaie pas, mec. J'ai des tas de contacts qui ont des relations. Ils te tomberaient dessus comme la vérole.

— T'as pas de contacts avec ton cul !

— Ah non ? Tu verras.

— Envoie-les-moi. Envoie-les-moi donc. Je les veux tous. J'en ferai du hachis parmentier.

— Assez, vous deux ! cria Gregory et, voyant les yeux de Tolan il s'efforça de ne pas frémir. Quel nom aimeriez-vous ?

Tolan réfléchit un moment. Ouais, pensait-il, il voulait un nom. Ouais. Quelque chose qui frapperait de terreur les cancrelats de la Mafia. Ouais, tous des cancrelats.

— Cancrelats, murmura-t-il.

— Je trouve ça chouette, dit Taylor. Le Cancrelat.

— Ta gueule, dit Tolan.

Ouais, c'était des cancrelats et il allait leur régler leur compte. Il allait mener la grande vie. Ouais, il mènerait la grande vie et il tuerait des cancrelats.

Il les exterminerait.

— L'Exterminateur, dit-il.

— Très bien. Vous serez l'Exterminateur, approuva Gregory.

— J'aimais mieux Cancrelat, dit Taylor.

— Quand nous aurons fini, ici, promet Tolan, toi et moi on aura deux mots à se dire.

Il regarda Taylor, qui agita une main nonchalante. Il ne s'inquiétait pas tant que ça. Il avait tout calculé. Jamais de sa vie il n'avait tué un maire, à vrai dire, et il ne se souvenait même pas d'avoir jamais flanqué avec colère un coup de poing à quelqu'un. Mais cette fois, ce serait différent. Tolan le descendrait quand ils auraient fini ? Eh bien, dix minutes exactement avant qu'ils finissent le travail à Bay City, lui, Taylor, collerait une balle dans la nuque de Tolan. Personne ne pourrait le lui reprocher.

— L'Effaceur et sa Brigade Gomme, dit Gregory. L'Exterminateur, le Tailleur et le Lézard. Je trouve que ça fait bien. Et demain nous allons tomber sur cette usine à drogue. J'ai déjà tout prévu. Nous allons nous attaquer à tous les truands de cette ville et, ensuite, nous ferons son affaire à Rocco Nobile... Il est temps d'écrire encore un

mot.

Il fouilla parmi ses papiers, trouva un bloc-notes mais pas de crayon.

— J'ai besoin de crayons, dit-il.

Tolan était toujours à la fenêtre, braquant son doigt sur les voitures qui passaient.

— Je vais en chercher. Des crayons spéciaux ?

— De ceux qui écrivent, lança Taylor.

— Des crayons jaunes, en bois, dit vivement Gregory. Avec une gomme au bout. Si vous pouviez trouver des Eberhard Faber Mongol, ce serait bien. Vous avez de l'argent ?

Entendant le mot « argent » Taylor se redressa.

— Je vais y aller, proposa-t-il.

— J'y vais, trancha Tolan. Et j'ai ce qu'il me faut.

Il s'en alla. En son absence, Lizzard revint. Ou plutôt fut rapporté. Il fut déversé d'un taxi par le chauffeur. Sa perruque grise était de travers et il tenait à peine debout. Pas question de marcher.

Gregory le vit par la fenêtre et appela le Tailleur.

— Taylor. Allez chercher le Léopard. On dirait qu'il a des ennuis.

Taylor sortit. Le Léopard le reconnut et sourit, il battit des cils, ou plutôt de l'unique frange de faux cils qui restait.

— Salut, beau gosse, dit-il d'une voix à la fois pâteuse et de fausset, en clignant de l'œil. Tu montes avec moi ?

— Ah, écrase, grommela Taylor. T'es encore rond comme un manche de pioche.

Il mit un bras autour du Léopard et le soutint jusqu'à la porte.

— Pas vrai. Pas roux du ton. Rond du tout.

— Tu parles !

Dans la chambre, Gregory accusa :

— Vous êtes ivre.

— Chimple pose, dit Lizzard. Comme ça, personne me reconnaît.

Sa perruque avait encore glissé sur sa figure et couvrait ses yeux. Il tentait constamment de la redresser, mais la manquait.

— Avez-vous loué les appartements ? demanda Gregory.

— Un. Chérieuse crise du logement à Bay City. Dur à trouver. Cherché partout. Bon tuyau pour demain. Les types veulent tous me payer à boire.

— Couchez-le ! ordonna Gregory.

Taylor poussa Lizzard vers le lit. L'ivrogne y tomba comme un arbre solitaire, abattu au milieu d'un champ. Il dormait avant d'avoir la tête sur l'oreiller.

— Quand il sera dessoufflé, dit Gregory, nous lui demanderons où est cet appartement. Nous en aurons peut-être besoin dès demain, quand nous effectuerons notre audacieux raid en plein jour sur la

fabrique de drogue.

Taylor approuva. Il aurait bien aimé se rappeler à quelle adresse il avait situé le laboratoire clandestin. Peut-être, pensa-t-il, pourrait-il soutirer encore de l'argent à Gregory, ce soir, pour une opération de reconnaissance avant l'assaut général.

CHAPITRE IX

— Prévenez-le que Remo est là, dit Remo à Denise, la réceptionniste du maire.

— Oui, Monsieur, répondit-elle avec un beau sourire. Vous voulez attendre là à côté de moi pendant que je lui téléphone ?

Elle désigna un endroit derrière le bureau, tout contre son côté droit.

— Volontiers, dit Remo.

— Et moi, où est-ce que je me mets ? demanda Chiun. Je suis là aussi, moi.

— Je pensais que vous préféreriez être assis, Monsieur.

— Non. Moi aussi je veux écouter. Je vais me mettre là, déclara Chiun et il désigna le côté gauche de Denise, où il alla se placer.

La jolie jeune femme forma un numéro de trois chiffres.

— Monsieur Remo est là pour vous voir. Bien, Monsieur.

Elle raccrocha et sourit à Remo.

— Vous pouvez entrer directement.

— Merci.

Remo se détourna mais la fille lui attrapa la main gauche.

— Attendez ! Je vais vous ouvrir la porte, dit-elle en se levant. Quand vous aurez fini, aimeriez-vous visiter la mairie ?

— Je ne crois pas.

— J'ai le temps. Il est presque mon heure de déjeuner.

— Il est bientôt trois heures, fit observer Remo.

— Je déjeune tard. Vraiment. Franchement. Je pourrais vous faire visiter. Ça ne me dérangerait pas du tout.

Ce disant, elle appuyait sa poitrine contre Remo.

— Pas du tout, du tout, répéta-t-elle.

— Il ne veut pas y aller, intervint Chiun. Vous devriez bien le voir. Mais invitez-moi. J'accepterais peut-être de faire cette merveilleuse visite.

— Oui, Monsieur, dit la fille à contrecœur.

Elle les fit passer devant la secrétaire particulière du maire et un homme assis à côté de la porte, les bras croisés, en équilibre sur sa chaise adossée au mur. Il regarda Remo en ricanant. Remo lui tira la langue en louchant horriblement. La main de l'homme glissa vers sa poche droite. Chiun l'effleura au passage et le bout de ses doigts frôla le biceps droit. Le bras droit de l'homme cessa de retomber vers sa poche, figé comme s'il avait été vaporisé d'hydrogène liquide.

Il eut l'air surpris, regarda Chiun puis son bras. En serrant les dents, il essaya de le bouger mais n'y arriva pas. Il saisit son poignet droit de la main gauche et tenta de forcer le bras à se baisser, mais en vain. Une lueur de panique apparut dans ses yeux et il s'efforça de se calmer parce qu'il avait entendu dire que lorsqu'on avait une attaque, si on restait tranquille, immobile, les chances de s'en tirer étaient meilleures.

La réceptionniste fit entrer Remo et Chiun dans le bureau du maire. Ils restèrent sur le seuil et attendirent que la lourde porte de chêne se referme derrière eux.

— Je suis Remo.

Rocco Nobile porta un doigt à ses lèvres. Il se retourna et tourna à plein volume le bouton d'un grand poste à modulation de fréquence, sur un programme de rock.

— Donnez un tour de clef, dit-il à Remo.

Remo ferma la porte à clef et Nobile leur fit signe d'approcher. Il se leva et contourna le bureau pour leur parler.

— La radio, c'est au cas où on aurait planté des micros. Ça brouille tout. Heureux de vous connaître, Remo.

— Je suis Chiun.

— Et vous aussi, Chiun.

— Vous nous attendiez, dit Remo.

— Oui. On m'a annoncé votre venue. Vous savez ce qui se passe par ici ?

Remo fut étonné d'entendre la voix de Wardell Pinkerton III sortir de la bouche de Rocco Nobile. Le maire avait l'air du maître d'hôtel d'un restaurant grec mais la voix était celle d'un très distingué ancien de Yale ou de Harvard.

— Oui, nous savons, dit Remo. On nous a dit de vous garder en vie.

— Oui ?

— L'empereur...

Remo coupa la parole à Chiun.

— Il vaudrait mieux que vous n'en sachiez rien, monsieur le maire. Nobile hocha la tête.

— D'accord. Alors ? Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que nous devons vous coller après comme une odeur d'ail, déclara Remo.

— Je risque d'avoir des ennuis avec mes autres gardes du corps.

— C'en était un, là-dehors ? demanda Chiun et Nobile acquiesça. Il se fait beaucoup de souci pour son bras. Vous n'aurez aucun ennui avec lui.

— Où est l'autre ? demanda Remo.

— Il reste à l'appartement, pour assurer que personne ne vient y planter quelque chose.

— Il peut continuer de faire ça pour le moment. Donnez-nous simplement une couverture. Personne ne doit savoir qui nous sommes.

— Très bien. Je vais faire de vous...

Nobile hésita.

— Vous, vous pouvez être de la côte Ouest, vous venez jeter un coup d'œil avant que vos patrons installent des opérations ici. Et Mr. Chiun pourrait être une filière chinoise pour la cocaïne.

— Très bien, dit Remo.

— Pas bien, protesta Chiun. Ce n'est pas du tout possible.

— Pourquoi ? demanda Remo.

— Je ne suis pas chinois. Je suis coréen. Est-ce que j'ai l'air d'un Chinois ? Est-ce qu'une pareille histoire abuserait quelqu'un ? Est-ce que j'ai le type chinois ?

Il regardait le maire en attendant une réponse.

— Dites non, conseilla Remo.

— Non, en effet, dit Nobile. Bon, alors vous serez une filière coréenne pour la cocaïne.

— De Corée du Nord, précisa Chiun.

— De Corée du Nord, rectifia Nobile.

— Bien, déclara Chiun. Maintenant que les affaires importantes sont réglées, il ne reste que les menus détails.

CHAPITRE X

Dans leur voiture, de l'autre côté de la rue, l'Effaceur et la Brigade G observaient la vieille fabrique de River Street. Le Léopard avait laissé la veille ses vêtements masculins dans le coffre de sa voiture, et comme il ne se rappelait pas où il l'avait garée, il portait toujours la robe à fleurs, la perruque grise et son maquillage de la veille. Sa barbe avait poussé, alors il s'était poudré dans l'espoir de la cacher un peu.

— C'est là ? demanda Gregory.

— Exactement, répliqua Al Taylor.

Il ne savait pas du tout ce qu'était cette boîte. La nuit précédente, il avait soutiré encore deux cents dollars à Gregory pour un supplément d'infiltration mais quand il était arrivé à la fabrique, elle était fermée. Alors il était retourné au motel et n'avait eu d'autre choix que d'assurer à Gregory que ça ne faisait aucun doute, les bâtiments recélaient une importante opération de drogue. C'était peut-être vrai, allez savoir ! Qui d'autre viendrait s'installer à Bay City, sinon pour s'y livrer à quelque activité illégale ?

— Une grande fabrique de drogue, hein ? répéta Gregory.

— Ça ne fait pas de doute, répondit Taylor. C'est ce que m'ont dit mes contacts de la famille.

— Bon. Voilà ce que nous allons faire. Léopard, montez et examinez l'établissement. Et puis redescendez, dites-nous de quoi il retourne et nous passerons à l'action. Nous voulons être sûrs que ce n'est pas un piège.

— Qui nous tendrait un piège ? grogna Tolan. Personne ne sait que nous existons, Gregory.

— On n'est jamais trop certain, Exterminateur. Et je vous en prie, appelez-moi Effaceur.

Craignant une embuscade, redoutant d'être tué, Nicholas Lizzard traversa la rue et entra dans l'usine. Il se retourna vers la voiture, quêteant un encouragement, et Sam Gregory lui fit signe d'avancer.

En haut, Lizzard trouva une petite plaque annonçant : FABRIQUE DE BISCUITS BONNE AVENTURE WO FAT.

Tandis qu'il suivait le couloir, l'oreille aux aguets en regardant de tous côtés, M^r et M^{rs} Wo Fat et leurs trois enfants étaient fort occupés à préparer les ingrédients pour la fournée quotidienne de biscuits. Ils se félicitaient encore de leur chance. Quand leur usine avait été incendiée la semaine précédente, leur lourd matériel n'avait pas été

endommagé et ils avaient pu emménager tout de suite dans ces nouveaux ateliers à moins de cent mètres. Ils n'avaient perdu, avec l'incendie et le déménagement, que trois jours de travail.

Lizzard poussa la porte et entra. M^r et M^{rs} Wo Fat le regardèrent. Il n'oublia pas de se voûter pour dissimuler sa charpente d'un mètre quatre-vingt-quinze et, souriant aimablement, il s'approcha du comptoir.

Wo Fat, un homme onctueux aux mains grasses couvertes de poudre blanche, vint à sa rencontre.

— Oui, Madame, vous désirez ?

— Je veux acheter des biscuits de bonne aventure.

— Oui, Madame. Combien ?

— Nous sommes quatre.

Le Léopard regarda de tous côtés. L'endroit paraissait assez normal mais avec les Orientaux on ne savait jamais. Comment deviner ce qu'ils fabriquaient ? M^{rs} Wo Fat passa dans une cuisine, dans le fond. Par la porte ouverte, le Léopard vit sur une grande table un monceau de poudre blanche. De l'héroïne, il le savait. Taylor ne s'était pas trompé. Le Léopard était à peu près sûr que l'héroïne était blanche. À la télévision, elle l'était toujours.

— Je vais chercher, lui dit Wo Fat.

L'Oriental alla à la cuisine et cligna de l'œil à sa femme qui, aidée par les trois enfants, mesurait le grand tas de farine dans de petits bols de mixer en acier inoxydable.

— Drôle de personne, dit-il en chinois. Elle veut quatre biscuits bonne aventure.

— Fais attention, conseilla sa femme. On dirait femme mais c'est homme. Les mains trop grandes et trop osseuses pour femme.

Wo Fat hocha la tête et prit quatre biscuits encore tièdes sur un plateau à côté d'un des grands fours. Il les glissa dans un petit sac en papier et retourna au comptoir. Mais la vieille cliente n'était plus là.

Wo Fat haussa les épaules, rouvrit le sac et mordit dans un biscuit. Il sourit, comme toujours quand il mangeait ses pâtisseries. Ces galettes étaient bonnes. Trente ans de métier et elles étaient toujours les meilleures. Il le savait et en était fier.

Il s'adossa au comptoir et regarda par la porte ouverte la cuisine immaculée où travaillaient sa femme et ses enfants. Son sourire était celui du bon artisan.

Dans le couloir, le Léopard montrait la porte.

— C'est là.

— Tout le monde est prêt ? demanda Gregory.

Il regarda ses hommes. Mark Tolan avait un pistolet dans chaque main. Dans la droite, il y avait le Sur-Tir Gregory, dans l'autre un Magnum 357. Al Taylor tenait délicatement un revolver de calibre 32

par la crosse, comme s'il avait peur qu'il lui saute au nez. Le Léopard n'était pas armé. Gregory lui tendit un 45 automatique. Le Léopard n'en voulait pas. Il le repoussa. Gregory le lui fourra de force dans la main. Lui-même était armé d'un autre Sur-Tir.

— Bien, souffla-t-il. À vos marques... prêts...

Avant qu'il en vienne à « partez », Mark Tolan enfonça la porte de la fabrique de biscuits. Au bruit, Wo Fat se retourna et prit une balle à fragmentation en plein front. Il s'affala derrière le comptoir, la main encore crispée sur le petit sac de biscuits.

Par la porte de la cuisine, Tolan vit le grand tas de poudre blanche et comprit que c'était la salle où l'héroïne pure était mélangée au sucre en poudre pour faire de petites doses plus faibles à vendre dans la rue.

Il courut vers la porte. Derrière lui Gregory, le Tailleur et le Léopard entrèrent dans l'atelier. Quand le Léopard vit le cadavre de Wo Fat avec sa tête éclatée, il vomit. Taylor mit le revolver dans sa poche, bien résolu à ne s'en servir en aucun cas, sauf pour abattre Tolan. Ils suivirent Gregory jusqu'à la porte de la cuisine par où était passé Tolan.

L'Exterminateur avait rencontré le reste de la famille de Wo Fat, qui accouraient à la porte pour savoir ce que signifiait le premier coup de feu.

— Péril jaune ! hurla-t-il. Anges du diable de la Mafia, mourez !

Tirant des deux mains, il faucha Mrs Wo Fat et les trois enfants. Quand les quatre corps inertes jonchèrent le sol, il les regarda avec la satisfaction d'un justicier. Il vit la poudre blanche sur leurs mains et, pour faire bon poids, il vida ses chargeurs sur les quatre cadavres.

Les trois autres hommes le rejoignirent.

— Mon Dieu, murmura Lizzard en s'essuyant la bouche d'un revers de main.

— Dingue, marmonna Taylor. Foutu cinglé.

Gregory resta silencieux. Tolan désigna le tas de poudre.

C'est là. L'héroïne, dit-il. Faut flanquer le feu. Détruire cette héroïne pour que personne d'autre s'en empare.

Il aperçut plusieurs bocal d'alcool de cuisine et les vida sur un tas de cartons dans un coin. Il craqua une allumette et, presque aussitôt, les cartons s'embrasèrent et les flammes gagnèrent rapidement les vieilles cloisons de bois.

— Tout va prendre en un clin d'œil, dit Gregory. Filons d'ici.

Derrière lui, Al Taylor plongea un doigt dans le tas de poudre blanche et le porta à sa bouche. C'était bien ce qu'il avait craint. De la farine, servant à faire des biscuits bonne aventure. Il s'était trompé. Il avait mal au cœur.

Mais il n'eut pas l'occasion d'en parler parce que les autres se

précipitaient vers la sortie.

Soudain, Tolan s'arrêta.

— On oublie quelque chose, dit-il.

Il fourra une main dans sa poche arrière, en retira une poignée de crayons jaunes qu'il avait pris dans la boîte achetée la veille pour Gregory.

Il les cassa et jeta les morceaux portant la gomme sur les corps chinois, sur le seuil de la cuisine.

— Là, dit-il gaiement. Qu'ils sachent bien que l'Effaceur et la Brigade G sont passés par là. Et l'Exterminateur.

Puis il suivit les trois autres dans l'escalier. Ils traversèrent la rue en courant et prirent la fuite dans leur voiture de location.

*

* *

Le chauffeur habituel du maire était encore à l'hôpital, où on l'examinait pour connaître l'étendue des dégâts infligés aux nerfs de son bras droit et c'était donc Remo qui conduisait la limousine. Chiun et Rocco Nobile étaient assis à l'arrière. Remo avait donné à Chiun des ordres très stricts, sous forme d'humble requête de l'empereur au noble et omniscient Maître de Sinanju, l'enjoignant de ne pas parler à Rocco Nobile de CURE, de Harold W. Smith ni d'organisations secrètes. Sans le savoir, Rocco Nobile travaillait pour CURE depuis près de cinq ans et s'il était resté si longtemps dans l'ignorance mieux valait l'y laisser. Remo savait que Smith voulait être sûr que, au cas où Nobile serait grillé, l'homme ne pourrait rien dire de dangereux sur CURE.

Remo avait expliqué tout cela à Chiun. Chiun avait donc promis de ne pas souffler mot à Rocco.

Mais à présent, tout en conduisant, Remo entendit Chiun dire à Nobile :

— Je sais quelque chose que vous ne savez pas.

— Chiun, avertit Remo.

La radio de bord crépita : « Un incendie s'est déclaré au 612 River Street. »

— Allons-y, dit Nobile.

— Vous aimez les incendies ? demanda Remo, heureux de faire dévier la conversation de ce que Chiun savait et pas Rocco Nobile.

— Pas tellement, mais je suppose que le maire devrait aller voir.

Ils se garèrent derrière une voiture de pompiers. Des flammes jaillissaient d'une fenêtre du premier étage de la vieille fabrique. Dans la rue, des pompiers actionnaient des lances. Une autre équipe, à quinze mètres de haut au sommet d'une échelle, arrosaient le toit de

l'immeuble bas, en inondant aussi les bâtiments voisins pour empêcher l'incendie de gagner les autres constructions en bois vétustes.

Remo et Chiun suivirent Nobile qui s'approchait d'un capitaine de pompiers en casque blanc avec un médaillon doré sur le devant.

— Il y a du monde là-dedans, Capitaine ? demanda le maire.

— Nous ne savons pas. Nous ne pouvons pas encore entrer.

Chiun regarda Remo qui hocha la tête. Les deux hommes s'écartèrent du maire et du capitaine qui contemplaient l'incendie. De petites flammes commençaient à sortir du toit. Ils contournèrent les équipes de pompiers et se précipitèrent vers l'entrée du rez-de-chaussée.

— Hé, vous ne pouvez pas..., cria un pompier.

Mais Remo et Chiun étaient déjà à l'intérieur. Il se tourna vers un camarade.

— Deux types viennent d'entrer là-dedans.

— Quoi ?

— Deux types viennent d'entrer. Tu ne les as pas vus ?

— Non. J'ai rien vu. Tu es sûr ?

— Ben tiens, bien sûr, dit le premier pompier.

Il réfléchit un moment à ce qu'il avait vu. Un blanc maigrichon en tee-shirt et pantalon noirs. Un tout petit vieil Oriental en kimono de brocart jaune d'or.

Un kimono en brocart jaune d'or ? À neuf heures du matin ? À Bay City ?

Il secoua la tête. Guère probable.

— Ça doit être la fumée. Je vais respirer de l'oxygène, dit-il et il retourna vers la voiture de secours où des bouteilles d'oxygène avec des masques étaient préparées.

Remo et Chiun se glissèrent à travers les flammes et montèrent au premier par l'escalier de bois branlant.

— Là, dit Chiun en montrant l'atelier de Wo Fat. C'est là que ça a éclaté.

Quand Remo ouvrit la porte une bouffée d'air brûlant et de feu les gifla. Quand elle fut un peu dissipée, ils entrèrent et Chiun referma la porte pour éviter le courant d'air. Tout le premier étage flambait. Les flammes rongeaient le plancher. Les vieux murs de bois étaient en feu et des langues de flamme se déversaient par la porte de la cuisine, dans le fond.

Remo y courut mais en contournant le comptoir, buta sur le cadavre de Wo Fat, que les flammes n'avaient pas encore atteint. Sur sa poitrine, il vit la moitié d'un crayon cassé et la ramassa.

Dans la cuisine, ils trouvèrent les corps à moitié calcinés de la femme de Wo Fat et des trois enfants. Les deux hommes virent les

blessures de balles. Les flammes rugissaient autour d'eux comme de monstrueux dragons.

Remo aperçut des bouts de bois près des cadavres. Il les ramassa et les fourra dans la poche de son tee-shirt.

— Nous devrions traîner ces corps hors d'ici, dit-il à Chiun mais le vieux Coréen secoua la tête.

— Non. Laisse-les être victimes de l'incendie.

Remo réfléchit un instant et comprit que Chiun avait raison. Cinq membres d'une même famille tués dans un incendie, c'était une tragédie, mais cinq personnes abattues par balle risquaient de faire échouer tout ce que CURE, Smith et Nobile essayaient de faire à Bay City.

Le feu courait sur le plafond au-dessus de leur tête, Chiun leva les yeux. Entre les panneaux de bois, il entrevoyait un peu de ciel bleu.

— Nous ferions mieux de partir, dit-il en montrant le toit.

Alors que Remo relevait la tête, une première poutre se fendit ; un grand pan de toit se détacha avec un bruit horrible et tomba vers eux en faisant pleuvoir du plâtre, des débris de bois et des tonnes d'eau. Ils reculèrent précipitamment du monceau fumant à leurs pieds, qui faisait frémir et craquer de façon menaçante le plancher brûlé.

— Tout l'immeuble va s'effondrer, Chiun, dit Remo. Tirons-nous.

Ils coururent dans l'atelier, passant à côté du cadavre de Wo Fat, foncèrent dans les flammes entourant la porte et dévalèrent l'escalier. Cette fois, ils laissèrent la porte du premier ouverte et les flammes envahirent le couloir comme si une gigantesque fournaise avait soudain été ouverte dans une pièce pleine de gaz.

En bas de l'escalier, ils s'arrêtèrent et puis ils se glissèrent dehors parmi un groupe compact de combattants du feu. Le pompier qui croyait avoir vu entrer deux hommes ôtait son masque à oxygène. Il leva les yeux et les revit derrière ses camarades. Le blanc maigrichon. Le vieil Oriental en kimono jaune d'or. Il sursauta et reprit vivement le masque.

À l'arrière de la limousine, Remo montra à Nobile les bouts de bois calcinés qu'il avait ramassés là-haut.

— Cinq cadavres, dit-il. Nous les avons laissés.

Nobile le regarda sans comprendre puis il hocha la tête. Oui, il voyait pourquoi.

Il prit les bouts de bois. Des moitiés de crayons.

— L'Effaceur, murmura-t-il.

Remo acquiesça.

— C'était une fabrique de biscuits de bonne aventure, dirigée par une famille chinoise, dit Nobile. Pourquoi est-ce que l'Effaceur s'en est pris à eux ?

— Je ne sais pas. Il a cru peut-être qu'ils étaient autre chose. Vous

avez des flics dans cette ville ?

— Naturellement.

— Des vrais ?

— Je ne sais pas. Je crois. Pourquoi ?

— Vous pouvez lire le nom sur un de ces bouts de crayons. Vous pourriez envoyer discrètement un flic, pour qu'il cherche si quelqu'un en a acheté une provision, dans un magasin d'ici ?

— Je m'en occupe tout de suite, déclara Nobile.

Remo ramena Chiun et le maire à la mairie. Le courrier était déjà sur le bureau de Nobile. Sur le dessus, il y avait une enveloppe sans timbre qui faisait une petite bosse. En la voyant, Nobile sentit son cœur se serrer.

Il la montra à Remo qui l'ouvrit.

Une moitié de crayon tomba sur le bureau. La lettre était écrite à la main en caractères d'imprimerie :

CES TRAFIQUANTS D'HÉROÏNE NE SONT QUE LES
PREMIERS. NOUS VOUS AURONS, NOBILE.
L'EFFACEUR

— Je ne comprends pas, marmonna Nobile. Ils fabriquaient simplement des biscuits. Quelle héroïne ?

Remo, à la porte, parlait à la secrétaire.

— D'où est venue cette lettre ?

— Quelqu'un l'a remise à Denise.

Remo interrogea Denise, qui ne demanda pas mieux que de lui répondre. Et Denise avait bonne vue. L'enveloppe avait été déposée par un travesti.

— Un grand type maigre. Il portait une perruque et une robe de femme, mais c'était un homme.

— Merci, mon chou, dit Remo. J'ai une dette envers vous.

— Et quand est-ce que vous paierez ? demanda Denise.

CHAPITRE XI

Le *New York Times* n'en parla pas. Le *New York Post* n'en dit rien. Quelques journaux du New Jersey lui accordèrent un entrefilet ou deux et, de tous les journaux de New York, seul le *Daily News* y fit allusion.

MAUVAISE FORTUNE

Cinq membres d'une famille chinoise ont trouvé la mort hier à Bay City dans l'incendie qui a ravagé la fabrique de biscuits familiale, située dans un vieil immeuble près du port abandonné.

L'Effaceur lut le bref article et comprit instantanément que la main maléfique de la Mafia s'était infiltrée aussi dans la presse new-yorkaise. Sinon pourquoi étoufferait-on une affaire qui aurait dû être rapportée honnêtement, ainsi :

L'EFFACEUR ET LA BRIGADE G DÉCLARENT LA GUERRE À LA MAFIA

Cinq membres d'un réseau international de trafiquants d'héroïne ont été abattus hier dans leur laboratoire clandestin de Bay City dans le New Jersey. Près des corps, la police a découvert cent millions de milliards d'héroïne pure. On a également découvert sur les lieux, comme avertissement aux redoutables malfaiteurs, les morceaux munis d'une gomme, de plusieurs crayons. C'est la signature de l'Effaceur et de sa Brigade Gomme, qui ont juré d'éliminer de Bay City le crime organisé, leur premier pas vers un grand coup de balai pour nettoyer l'Amérique de cet insidieux fléau.

Sam Gregory se dit qu'il leur accorderait encore une petite chance. Il jeta le journal par terre et téléphona à la rédaction du *New York Times*.

— La rédaction...

— Ici l'Effaceur. Ma Brigade G et moi avons tué ces cinq individus hier à Bay City. Ce n'est que la première escarmouche de notre guerre à outrance contre la Mafia.

Obéissant à la politique normale du *Times*, en réponse aux coups de téléphone de fous, le rédacteur suggéra avant de raccrocher :

— Écrivez-nous donc une lettre à ce sujet.

Le *Daily News* fut plus aimable. Le rédacteur expliqua patiemment qu'ils avaient déjà publié un article sur le drame de Bay City.

— Mais vous avez appelé ça un incendie, protesta Gregory.

— L'immeuble a entièrement brûlé. En général, ça indique un incendie.

— Oui, mais nous avons mis le feu pour détruire l'héroïne. Après nous être débarrassés de ces sales trafiquants de drogue qui empoisonnent le corps et l'esprit de l'Amérique.

— Ne quittez pas.

Gregory attendit deux minutes et puis le journaliste revint au bout du fil.

— Par sales trafiquants de drogue, vous voulez dire Suzie Wo Fat, treize ans, Tommy Wo Fat, quatorze ans, et Eddie Wo Fat, onze ans ?

— Ils faisaient partie de la bande.

— Allez vous faire foutre.

Seul le *New York Post* fut intéressé, conformément à la vieille politique du journal de s'intéresser à tout avec un jour de retard.

Le rédacteur en chef confia le reportage à un reporter de vingt-trois ans qui avait été reçu premier de sa classe à l'université, où il étudiait l'anthropologie culturelle, les aspects anormaux de l'esprit blanc, la répression sociale en Amérique et la réussite de l'activité révolutionnaire, et qui avait convaincu le patron du journal que ces études remplaçaient fort bien l'art d'écrire une simple phrase intelligible.

Remo se trouvait dans le bureau de Rocco Nobile quand le reporter du *Post* téléphona.

— Monsieur le maire Nobile ? Ici Peter Plennary du *Post*.

Nobile fit signe à Remo et appuya sur un bouton qui transforma le téléphone en haut-parleur, pour que Remo puisse écouter.

— Oui, c'est le maire.

— Nous avons reçu un coup de fil d'une personne revendiquant l'incendie d'hier. L'incendie de la fabrique de biscuits.

— Je vois. Cette personne vous a dit qui elle était ?

— Il a prétendu se nommer l'Effaceur et que ces Chinois étaient des trafiquants d'héroïne et qu'il avait déclaré la guerre à la Mafia. Alors je voudrais savoir pourquoi vous protégez la Mafia, parce que je n'ignore rien des politiciens du New Jersey, qui viennent s'infiltrer ici à New York.

— Vous ne trouvez pas ça horrible ? demanda Nobile.

— Qu'est-ce qui est horrible ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda avec méfiance le reporter.

— C'est horrible de voir comment les drames font toujours ressortir les cancrelats.

— Il a dit qu'il avait abattu les membres de cette famille.

— Eh bien, ça devrait vous prouver que cet homme est un déséquilibré. Cette famille a trouvé la mort dans l'incendie. Il n'y avait pas de blessures par balles.

— Ah, je vois.

— Et, pour votre gouverne, la famille Wo Fat vivait à Bay City depuis trente ans. Ils ont toujours eu cette fabrique de biscuits. Ils n'ont jamais été arrêtés, pour aucune raison.

— Ah, je vois, répéta le journaliste.

— Ce sera tout ? demanda Nobile.

— Eh bien, oui, marmonna Peter Plennary.

— J'espère que vous n'allez pas publier un article là-dessus.

— Pourquoi ?

— Parce que ces choses-là ont un effet triple. Un fou se fait de la publicité grâce à un drame et ça l'encourage à essayer réellement d'en créer un autre. Ou d'autres tentent de l'imiter. Ce serait terrible si un pauvre déséquilibré mettait vraiment le feu pour tuer quelqu'un.

— Je vois.

— Est-ce que cet Effaceur vous a dit qui il était ?

— Non. Pourquoi ?

— Je voulais simplement avertir ma police, pour qu'elle guette toute personne aliénée correspondant à son signalement.

— Ah, je vois, dit Peter Plennary qui ne voyait pas du tout.

Il ne comprenait pas pourquoi on voudrait avoir recours à la police fasciste pour traiter le cas d'un pyromane. Si Rocco Nobile n'était pas un fasciste, il aurait demandé aux pompiers de surveiller et de guetter des pyromanes en puissance. Tout le monde savait ça.

Quand Peter Plennary raccrocha, il était convaincu de tenir quelque chose. Il avait un grand papier. Un maire de la Mafia, et ça c'était évident puisqu'il avait un nom italien. Une bande de Chinois, trafiquants d'héroïne. Les enfants ne devaient pas être des enfants du tout mais des nains habilement camouflés. Ce serait vraiment un scoop formidable. Peter Plennary se mit immédiatement au travail. Il écrivit deux cent quatorze feuillets. Quand il les remit, sept semaines plus tard, son rédacteur en chef avait oublié de quoi il s'agissait et les jeta au panier. Plennary les récupéra dans la corbeille le soir, quand son rédacteur en chef fut parti, et décida de s'en servir pour sa thèse de doctorat : « Le crime et la corruption dans une ville américaine typique de la droite raciste pourrie par le capitalisme et la haine des minorités. »

Après s'être débarrassé du reporter, Nobile secoua la tête tristement et se tourna vers Remo.

— Ça devient trop délicat, dit-il. Nous devons trouver ce fou avant qu'il fasse tout rater. J'ai encore besoin de deux ou trois semaines sans

ennuis, et nous aurons ici tous les gros poissons de la Mafia.

— Et quand vous les aurez, qu'est-ce que vous ferez ?

Rocco Nobile haussa les épaules.

— Vous savez que votre vie ne vaut pas plus cher qu'une boîte de bière tiède, dit Remo.

— Je sais, dit Nobile en passant une main dans ses épais cheveux noirs. Oh, je sais. On me donnera une nouvelle identité et on m'enverra ailleurs, mais c'est de la connerie. Un con ambitieux va fouiller dans les dossiers et s'enrichir en me dénonçant. Je m'accorde environ trois mois. Au moins, ce sera trois mois pendant lesquels je n'aurai pas à me teindre les cheveux en noir et à porter des diamants au petit doigt et des costumes à fines rayures... Peut-être moins de trois mois.

— Alors pourquoi faites-vous ça ?

— Vous ne le feriez pas, vous ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Mais si je le faisais, ce serait pour moi, pas pour le gouvernement.

— C'est la différence entre nous, dit Nobile.

Il se retourna et regarda par la fenêtre les tristes rues vétustes de Bay City. Il baissa le son de la musique rock qui emplissait toujours le bureau.

— On pourrait appeler ça le fossé des générations. Mais j'ai été élevé dans la croyance que l'Amérique valait une vie. Même la mienne.

Remo se redressa dans son fauteuil. Il connaissait cette chanson. Il songea à Conrad McCleary, un manchot qu'il avait introduit dans le secret de l'organisation CURE. Alors qu'il était mourant et demandait à Remo de le tuer, il avait dit la même chose : « L'Amérique vaut une vie. »

— J'ai connu quelqu'un qui disait ça, dans le temps, murmura Remo.

— Un agent fédéral ? demanda Nobile.

— Oui.

— On nous l'a enseigné. Pouvez-vous me dire le nom de votre ami ?

— Non. Oh, et puis merde. Pourquoi pas ?

— Conrad McCleary.

— McCleary, cet ivrogne manchot coureur de putes ?

Les paroles étaient dures mais Rocco Nobile avait une expression attendrie, évoquant de bons souvenirs.

— Oui.

— Conrad et moi avons suivi ensemble l'entraînement de l'OSS, confia Nobile en riant. Nous avons tous les deux appris cet axiome de la bouche d'un des moniteurs les plus dégueulasses qu'on ait jamais

vus. Nous nous moquions de lui. Et puis un jour il a disparu.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda Remo sans curiosité.

— Nous l'avons perdu de vue. Et comme c'était la Seconde Guerre mondiale, nous avions autre chose à faire. Là-dessus, je me suis retrouvé en Allemagne, à faire du renseignement, et j'ai été capturé. Ils m'ont collé dans les caves d'un vieux château et ils allaient me tuer. Soudain, ce type est descendu dans la cave et il a chassé tout le monde. C'était mon ancien moniteur. Il était devenu espion derrière les lignes allemandes. Il était censé être un haut gradé nazi. Il m'a fait sortir de là. Il a tué six personnes en chemin. Et quand il m'a mis dans un avion pour me faire sortir d'Allemagne, je lui ai demandé s'il ne venait pas avec moi. Il a dit non. Il avait encore du travail. Et je ne l'ai jamais revu. C'était son principe, « L'Amérique vaut une vie. » Ce bon vieux Graham-Cracker Smith. Sec comme un coup de trique mais un mec formidable.

— Comment s'appelait-il, vous dites ?

— Smith. Harold W. Smith.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je ne sais pas. Il est passé dans la CIA quand elle a été créée. C'était un de ces hommes gris qui ne se font pas remarquer mais on avait toujours l'impression qu'il dirigeait tout et que l'honneur en revenait à d'autres. Et puis il a disparu et j'ai appris qu'il avait démissionné. Il doit être mort, à présent. Ou peut-être il gratte la terre dans un coin perdu du New Hampshire. L'homme le plus courageux que j'ai jamais rencontré.

Nobile regardait sa ville par la fenêtre, en songeant au passé, et puis il se retourna vers Remo, l'air presque surpris comme s'il avait oublié sa présence.

— De quoi parlions-nous ? Ah oui, MacCleary. Il est toujours en vie ?

— Non, répondit Remo.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— On m'a envoyé pour le tuer.

— Et vous l'avez fait ?

— Non. Je n'ai pas pu.

— Je n'aurais pas pu non plus. Mais Harold Smith n'aurait pas hésité. C'était la différence entre nous. Je suppose que c'était ce courage qu'il avait qui me manquait.

— On dirait un type épatant, dit Remo. J'aimerais le connaître un jour.

*

* *

Ne trouvant aucun article dans le *Post* du lendemain, Sam Gregory jeta rageusement le journal par terre, dans la chambre de motel.

— Ce coup-ci ça y est ! gronda-t-il.

— Qu'est-ce qui y est ? demanda Al Taylor avec inquiétude.

Mark Tolan était à la fenêtre et braquait son index sur les voitures. Il ne souriait que lorsqu'un piéton apparaissait dans son champ de vision. Il s'exerçait à voir combien de balles il arriverait à tirer mentalement avant que le cadavre s'affale sur le trottoir. Le Lézard, assis devant la coiffeuse, cherchait les boutons sur sa figure. À côté de lui, il y avait un grand gobelet plein de vodka.

— Nous allons porter un autre coup, annonça Gregory. Un coup que la presse ne pourra pas négliger.

— Cela dépasse l'entendement, récita Lizzard. Faisons-nous cela parce que c'est le bien ou parce que nous recherchons les louanges du monde ? La chose la plus noble est accomplie lorsque personne n'est présent pour l'applaudir.

— Je ne veux pas être applaudi ! protesta Gregory. Je veux que la presse parle de nous. Je veux que le monde entier sache que nous nous attaquons à la Mafia.

— Quand est-ce qu'on est payés ? demanda Taylor. Je n'ai plus un rond.

— Moi non plus et les poches vides poussent les hommes à des actes dangereux, renchérit le Lézard.

— Aujourd'hui, maugréa Gregory, écoeuré. J'ai de l'argent pour vous tous.

— Gardez votre argent, dit Tolan de la fenêtre.

— Pas si vite ! s'écria Taylor. Il est grand temps de nous faire payer.

— En vérité, c'est bien parlé, approuva Lizzard. Bien parlé, en vérité.

— Qu'est-ce qu'on va faire ensuite ? demanda Tolan.

Gregory le regarda.

— Nous allons frapper l'Association pour la Rénovation de Bay City. Le propre club de Rocco Nobile.

— Quand ?

— Ce soir. Quand ces flics véreux viendront déposer l'argent de leur protection des jeux clandestins. La presse ne pourra pas fermer les yeux là-dessus.

— Bravo, dit Tolan. J'en ai marre de paumer mon temps comme ça.

Ouais, pensait-il en regardant par la fenêtre. La vie était importante, l'argent aussi, mais la mort était encore plus importante, surtout quand c'était la mort des malfrats. Et s'il n'y avait pas de malfrats, ouais, eh bien ils se contenteraient de gens ordinaires. Ouais.

— Paumer ton temps ? dit Taylor. Tu as tué cinq personnes, hier. Dont trois mômes.

— C'était rien qu'un petit entraînement, riposta Taylor. Tu ne sais pas que nous faisons la guerre aux truands, quels que soient leurs déguisements ?

Il tourna sa main vers les yeux de Taylor.

— Pan, pan, dit-il tout bas.

— T'as pas un peu fini, foutu cinglé ? cria Taylor. Sam, dites-lui d'arrêter de faire ça !

— Ne m'appellez pas Sam. Je suis l'Effaceur. Vous êtes le Tailleur. Lui, c'est le Lézard.

— Et moi je suis l'Exterminateur, déclara Tolan. Pan, pan ! (Il braqua son index sur la tempe gauche de Lizzard.) Pan ! (Et sur le front de Gregory.) Pan, pan.

— Un dingue, grommela Taylor. Un foutu bon Dieu de candidat au cabanon.

— Cessez de vous chamailler ! ordonna Gregory. Je dois tracer un plan d'offensive pour ce soir.

Il prit son grand bloc-notes, puis, dans un tiroir de la commode, une boîte de crayons jaunes.

CHAPITRE XII

Denise leva les yeux de son bureau de réceptionniste quand Remo sortit du bureau du maire.

— Déjeuner ? demanda-t-elle.

Remo secoua la tête.

— Dîner ? Petit déjeuner au lit ?

— Désolé. Du travail. Une mission pour le maire.

Denise se redressa sur sa chaise.

— Il a dit que vous deviez m'aider le plus possible. Alors trouvez les adresses de tous les immeubles locatifs de la ville et le numéro de téléphone de tous les gardiens. Appelez-les. Dites-leur que vous êtes du bureau du maire, ou que vous téléphonez de la part de l'asile cantonal ou ce que vous voudrez. Mais demandez s'ils ont loué dernièrement un appartement à un homme très grand – bien plus d'un mètre quatre-vingt – habillé en femme.

— Le travelo qui a apporté cette enveloppe ?

— Précisément. Maintenant ça, c'est important. Si vous trouvez l'adresse téléphonez-moi. Je suis au motel, à Jersey City.

— Mieux que ça. Quand je l'aurai, je vous l'apporterai en personne.

— Je partage ma chambre avec quelqu'un, dit Remo.

— Oooh, fit Denise.

— Mais il se couche de bonne heure.

— Aaaaah !

— Seulement il a le sommeil léger.

— Ooooooh.

— Mais je peux toujours prendre une autre chambre pour notre conférence.

— Assez ! s'exclama-t-elle en gloussant. Vous me rendez folle. Je vous apporterai l'adresse. Même si je dois visiter moi-même tous les immeubles de Bay City.

Remo lui posa une main sur l'épaule. Il la sentit frissonner.

— Merci. C'est important.

Le sourire de Denise parut presque lui réchauffer le dos quand il rentra dans le bureau du maire. Rocco Nobile raccrochait le téléphone en secouant la tête.

— On peut contrôler la presse mais on ne peut pas contrôler les rumeurs.

— Qui c'était ?

— Un de mes contacts en Californie. Il a entendu dire que nous

avions des ennuis.

— Qu'est-ce que vous avez répondu ?

— Que ce n'était qu'un incendie. Courant dans une vieille bourgade.

— Il y a cru ?

— Je crois mais nous devons absolument nous débarrasser de ce cinglé d'Effaceur.

*

* *

Dans l'après-midi, Remo prit une autre chambre de motel à côté de la première et dans la soirée, quand Rocco Nobile eut quitté son bureau, il conduisit sa limousine jusqu'au Bay City Arms. Au cas où on les observerait, ils traversèrent le hall et prirent tous deux l'ascenseur. Mais ils s'arrêtèrent au premier et descendirent au sous-sol par un escalier de service, sortirent par une porte de derrière et prirent la voiture de Remo.

Une fois qu'il eut déposé Nobile en sécurité dans sa chambre de motel, Remo alla dans la sienne où Chiun était assis par terre. Il attendait. Il avait devant lui la boîte de balles de ping-pong.

— On ne va pas recommencer, Chiun !

— On va recommencer jusqu'à ce que tu te déplaces correctement. Les petites fautes que l'on ne corrige pas deviennent de grosses fautes et les grosses fautes sont ce qui fait les drames. Et si tu es tué, qu'est-ce qu'on pensera de moi ? Ha ! Voilà Chiun qui a si mal entraîné un type qu'il s'est fait tuer ! Je ne mérite pas ça, Remo.

— Mince, Chiun, tous vos ennuis me désolent.

— Merci. Ne les aggrave pas, c'est tout. Tu te déplaces mal, depuis quelque temps, et nous allons corriger ça tout de suite.

Chiun se leva et posa la boîte sur la table. Remo alla se placer à trois mètres. Chiun lança une balle. Elle partit loin sur la droite puis changea brusquement de cap et revint vers la tête de Remo. Il leva la main, le tranchant en avant, frappa la balle et la coupa en deux. Les deux moitiés s'écrasèrent contre le mur avec deux bruits secs.

— C'est bien ? demanda Remo.

— Mieux, reconnu Chiun. Encore une fois.

Il lança une autre balle à Remo, cette fois d'un geste apparemment négligent, aisément trompeur. La balle partit lentement, à pas plus de vingt centimètres de la moquette.

Remo attendit, en l'observant, mais elle ne remonta pas et il regarda Chiun d'un air un peu dédaigneux. Il rabassa les yeux juste au moment où la balle bondissait et le frappait sous le menton. Puis elle retomba mollement sur le tapis. Remo se frotta le menton, qui lui

faisait très mal. Il ramassa la balle et la flanqua rageusement contre le mur. Elle se fendit et les deux moitiés claquèrent contre la boiserie où elles restèrent plantées.

— Très bien, dit Chiun. Fâche-toi contre la balle. Mais pas contre toi-même qui es l'idiot qui s'est laissé frapper par la balle.

À deux chambres de là, le martèlement des balles de ping-pong ne put échapper à Tolan.

— Ce coup-ci, ça suffit, grogna-t-il.

Il enfila un tee-shirt sur son torse musclé.

— Où allez-vous ? demanda Sam Gregory.

— Je m'en vais fourrer ces raquettes de ping-pong dans des trous du cul, répliqua Tolan en ouvrant la porte. Je les ai déjà avertis d'arrêter ce raffut.

— Nous avons du travail. Nous allons bientôt partir pour frapper cette association.

— Je reviens tout de suite. Ne commencez pas la guerre sans moi.

En sortant, Tolan pensait, ouais, commencez la guerre sans moi et vous aurez personne pour la faire. Personne à part un poivrot, un mec bidon et un milliardaire traceur de tableaux. Mais quand vous avez besoin de la pureté de la tuerie, vous avez besoin de Mark Tolan. Ouais.

Son poing énorme tambourina à la porte de Remo.

— Ouvrez cette foutue porte !

— Elle est ouverte, répliqua une voix douce.

Tolan la poussa. À l'intérieur, il vit un petit Oriental tenant une balle de ping-pong. Il portait un kimono vert foncé et il souriait.

— Oui ? dit l'Oriental.

— Où il est ? demanda Tolan.

— Oui ?

— Le con à qui j'ai dit d'arrêter de jouer sans quoi je lui ferais voir.

Remo s'avança, du fond de la chambre.

— C'est de moi que tu parles, pas-beau ?

Tolan regarda autour de lui. Il ne vit pas d'armes. Et ce blanc était malingre. Tolan lui rendait bien quarante livres.

— Vous jouiez encore au ping-pong ?

— Oui. Tu veux des leçons ?

— Non, je viens te donner une leçon. Je croyais que je t'avais dit d'arrêter.

— C'était hier. Aujourd'hui, c'est aujourd'hui, répliqua Remo.

— Ouais ?

Remo regarda Chiun qui haussa les épaules, en secouant la tête, incapable de comprendre les méandres de l'esprit occidental, ces gens qui ne voulaient pas qu'on exerce son équilibre en utilisant des balles de ping-pong. S'ils ne voulaient pas de ça, pourquoi est-ce que les

Occidentaux se donnaient la peine de fabriquer des balles de ping-pong, se demandait Chiun.

— Ouais, trésor, dit Remo. Hier c'était hier et aujourd'hui c'est aujourd'hui.

— J'ai dit d'arrêter. Je voulais dire pour de bon.

— Nous en prendrons bonne note. Maintenant de l'air. Tu me déranges.

— Ouais ?

— On peut dire que tu es brillant causeur, observa Remo.

— Ouais ? Plus que toi. Tu veux sortir dehors ?

— Pourquoi ? Il fait meilleur dehors que dedans ?

— Y a plus de place pour te faire ta fête, dit Tolan.

— Et danser le tango ?

— Tu sors dehors ou je te fais ta fête ici ?

Remo songea à Rocco Nobile dans la chambre voisine. S'il entendait du bruit dehors il risquait de mettre le nez à la fenêtre et quelqu'un pourrait le voir. Remo préféra ne pas sortir.

— Vaut mieux faire ça ici, dit-il. L'air frais du soir risque de donner un coup de froid à mes muscles de ping-pong.

Tolan gronda et chargea comme un taureau. Il sentit quelque chose accrocher sa cheville. Il tourna la tête en tombant. Le pied de l'Oriental. Le vieux lui avait fait un croc-en-jambe. Et il avait toujours ce sourire idiot.

Avant qu'il ait le temps de se relever et de prendre ce petit crâne jaune entre ses mains pour l'écraser comme un œuf, il fut soulevé par le fond de son pantalon. Le petit blanc malingre le balançait d'avant en arrière. Brusquement, il le lâcha et Tolan fila en vol plané par la porte ouverte, sur le trottoir devant les chambres du motel. Il s'aplatit et glissa en s'écorchant le nez, les mains et les genoux. Il entendit la porte claquer derrière lui.

Il roula sur le dos et la regarda. Elle se rouvrit et une balle de ping-pong vint tomber sous son nez. L'homme blanc lui cria :

— Reviens quand tu te seras entraîné.

La porte claqua derechef et la clef tourna dans la serrure.

Tolan se releva et s'épousseta, en entendant de nouveau l'inferral tapage des balles de ping-pong rebondissant contre le mur. Il repartit vers la porte mais s'arrêta quand Sam Gregory sortit de la chambre, deux portes plus loin. Derrière lui, il y avait Al Taylor, qui regarda prudemment de tous côtés avant de mettre le pied dehors. Le Lézard, qui s'était rhabillé en femme, attendait sur le seuil.

— Allons, venez, dit Gregory. Il est temps de partir.

Ouais, pensa Tolan, ce serait marrant de piler ce type. De prendre une raquette de ping-pong et de lui fourrer le manche dans la gorge. Mais ce serait bien moins amusant que d'arroser de balles l'Association

pour la Rénovation de Bay City. Le con de Blanc maigrichon pourrait attendre. Tolan suivit Gregory à la voiture.

Gregory prit le volant.

— Où on va ? demanda Tolan.

— À notre appartement. Nous lancerons notre offensive de là.

— Vous avez mes pétards ?

— Le Lézard les a dans son sac à main.

— Hé, pédale, dit Tolan en se retournant vers l'arrière. Va pas coller plein de rouge à lèvres dessus.

*

* *

La dernière balle de ping-pong avait été cassée quand on frappa à la porte de Remo, quatre-vingt-dix minutes plus tard. Il pensa que c'était le costaud pas beau qui revenait. Et même il l'espérait. Ses muscles le démangeaient de taper sur quelque chose d'un peu plus résistant qu'une balle de ping-pong.

C'était Denise. Elle brandissait un bout de papier et elle sourit en voyant Remo. Elle le lui tendit.

— Voilà. Barrack Street au 364. Un grand travesti l'a loué il y a deux jours.

Remo prit le papier et serra Denise dans ses bras.

— Ooooh, fit-elle.

— Venez, Chiun, on y va, dit Remo.

Il se rappela Rocco Nobile, à côté, et pensa que lui aussi devait être présent au KO.

— Vous allez quelque part ? gémit Denise, affreusement déçue.

— Faut bien, dit Remo. Mais nous aurons bien assez de temps à nous.

Il l'accompagna jusqu'à sa voiture puis il alla réveiller Nobile qui s'était assoupi. Avec Chiun, ils retournèrent à Bay City, vers Barrack Street, vers le siège de l'Association pour la Rénovation, vers leur rencontre tant attendue avec l'Effaceur.

CHAPITRE XIII

Sam avait intitulé cette opération « Boucherie à Bay City ». Il expliqua à son armée :

— Quand nous en aurons fini ici, quand nous aurons éliminé tous ces malfrats de la Mafia, nous irons partout dans le pays. Nous deviendrons légendaires. Massacre à Minneapolis, Bain de sang à Birmingham. Tuerie à Tucson. Hécatombe à Houston.

— Hé, dites, c'est pas mauvais, ça, s'exclama le Tailleur. Vous auriez dû être écrivain.

— Ma foi, peut-être un jour, quand nous aurons fini et détruit l'insidieuse emprise du gang sur notre pays.

— Assez de conneries, intervint Tolan. Quand c'est qu'on tue quelqu'un ?

Tandis que Gregory exposait son plan, le Léopard ouvrit sa valise de costumes. Il y prit une robe de religieuse et, après s'être soigneusement maquillé pour se donner une figure pâle et des traits tirés, il l'enfila.

— Comment me trouvez-vous ? demanda-t-il en pivotant.

— T'as l'air d'une pédale d'un mètre quatre-vingt-quinze, répliqua Tolan.

— Je te trouve très bien, dit le Tailleur.

— Tu ne te déguises jamais en bonhomme ? demanda Tolan. Qui c'est qu'a jamais vu une bonne sœur grande comme un joueur de basket ?

— Cela fait partie de mon génie, l'ami, riposta le Léopard. Lorsque j'entrerai dans ce lieu, j'aurai tellement rapetissé que si jamais quelqu'un leur pose la question, ils diront qu'ils ont vu une vieille petite bonne sœur. Le mot clef est « petite ». Mon génie est tel que dans leur mémoire je serai petite, absolument minuscule.

Gregory regarda par la fenêtre de l'appartement l'Association pour la Rénovation de Bay City. Ses deux vitrines illuminaient brillamment le trottoir. Il se tourna vers Lizard.

— Vous allez là-bas sous un prétexte quelconque. Dites-leur n'importe quoi. Dites-leur que vous proposez votre aide bénévole pour nettoyer tous les bouis-bouis de Barrack Street. Mais restez-y. Et quand les flics véreux arriveront avec l'argent des jeux, vous sortirez pour nous donner le signal.

— Comment savez-vous qu'ils seront là ce soir ? demanda Taylor à Gregory.

— C'est vous qui me l'avez dit. Vous avez dit que c'était ce soir que les pots-de-vin étaient distribués. Vous ne vous souvenez pas ?

— Ah oui, dit Taylor qui avait tout inventé. Ouais, c'est le soir de la semaine où ils font les comptes. C'est comme ça que fonctionne toujours l'empire des jeux de la Mafia. Vous voulez que je vous raconte ?

— Une autre fois.

— Jamais, grogna Tolan.

— Bien, reprit Gregory. Nous allons observer d'ici. Quand vous donnerez le signal, nous arriverons.

Quand Lizzard eut quitté l'appartement minable, Tolan déclara :

— Je ne fais pas confiance à ce pédé.

— Vous avez tort de l'appeler comme ça, Exterminateur. C'est un acteur. Le déguisement fait partie de son métier.

— Il en fait trop pour que ça ne soit qu'un métier.

Tolan avait des picotements dans les mains. Il voulait prendre un pistolet, avoir des fronts dans sa ligne de mire, presser la détente et voir des têtes exploser en petits fragments rouges. Ouais. Il était l'Exterminateur. Ouais. Légendaire ? Qu'est-ce que ça foutait ? Tout ce qu'il savait, c'était que ça valait mieux que de battre des œufs dans une gargote.

Les trois hommes guettèrent à la fenêtre la sortie du Léopard, de la ruelle entre les deux vieux immeubles. Il regarda à droite et à gauche et, voyant la rue déserte, il traversa vers les bureaux de l'association.

— Courbe-toi, ducon, marmonna Taylor.

Le Léopard marchait bien droit, de tout son mètre quatre-vingt-quinze. Taylor avait envie de lui crier par la fenêtre de se voûter. C'était ce qu'il voulait. Mais, bien plus encore, il voulait se tirer de là. Il avait pensé que Gregory serait bon pour un gros paquet, qui lui permettrait d'aller jouer quelque part et de gagner gros. Mais Gregory était un peu plus près de ses sous qu'il ne s'y était attendu. Taylor avait déjà oublié Hawaï et Las Vegas pour se rabattre sur Atlantic City. Mais à présent, avec cette mission et ces fous, il ne pensait plus qu'à se tirer. Avec la vie sauve.

Juste avant de monter sur le trottoir d'en face, le Léopard se voûta et marcha lentement vers la porte de l'association.

Tolan s'esclaffa :

— Maintenant, au lieu d'avoir l'air d'une bonne sœur d'un mètre quatre-vingt-quinze, il a l'air d'une bonne sœur d'un mètre quatre-vingt-quinze qu'a des rhumatismes. Où vous l'avez dégotté ?

— Il se débrouille très bien, répliqua sèchement Gregory.

Il ne regardait pas le Léopard. Ses yeux étaient remplis de grosses manchettes imaginaires, d'énormes caractères gras sur de grands journaux imaginaires.

L'EFFACEUR CHASSE LA MAFIA
BOUCHERIE À BAY
CITY TERREUR À TOLEDO
SACCAGE À SACRAMENTO
LES NONNES DE NAVARONE

Il réfléchit un moment et raya cette dernière manchette. C'était le titre de quelqu'un d'autre, ça. Si jamais il trouvait une ville américaine appelée Navarone et envahie par le crime, il la réserverait pour la fin, jusqu'à ce qu'il trouve une bonne manchette. L'Effaceur frappant de terreur le cœur du gang.

*

* *

Dans les bureaux de l'association, deux secrétaires payées personnellement par Rocco Nobile dressaient un état des revenus et des besoins médicaux des habitants de la ville pour que Nobile tente de créer un établissement de prévention médicale. La seule autre personne présente était Louie, le presque-gardien.

Louie était un crétin marginal qui vivait surtout de charité et de menus emplois qu'on lui donnait. Personne ne s'attendait à ce qu'il réussisse, mais Louie savait pousser un balai et il aimait bien penser qu'il travaillait et gagnait sa vie, alors il compensait par de l'énergie et de l'application le manque de technique et de vivacité d'esprit.

Comme la grande religieuse entraît, Louie regarda sa montre et s'aperçut qu'il était sept heures et que la dernière édition du *Daily News* devait être arrivée dans les kiosques.

— Bonsoir, ma sœur, murmura-t-il en passant devant elle pour aller acheter le journal.

C'était le seul que Louie lisait et encore ne le lisait-il pas tant que ça, rien qu'un petit numéro dans le coin inférieur d'une page. C'était le total des mises d'un hippodrome de New York et les trois derniers chiffres représentaient le numéro gagnant de la loterie clandestine. Louie y jouait tous les jours.

Les deux secrétaires se levèrent en voyant la religieuse mais elle avait quelque chose de bizarre et elles échangèrent un coup d'œil.

— Ooouuh, bonsoir, mes jolies, dit le Lézard de sa voix de fausset. Elles sont pas mignonnes, toutes les deux ?

— Merci, ma sœur, dit la brune. Nous pouvons vous aider ?

— Tout le contraire, hi, hi, hi, tout le contraire. J'espérais pouvoir

vous aider. Voyez-vous, je suis de Saint-Joseph et nous nous sommes dit que, peut-être, nous pourrions vous aider dans votre belle mission de reconstruction de la ville.

— Asseyez-vous donc, ma sœur, proposa la brune, en faisant signe à la secrétaire blonde qu'elle s'occuperait de ça. Il n'est pas un peu tard pour que vous soyez encore dehors, ma sœur ?

— À vrai dire, j'ai reçu une dispense du père Cochran, pour me promener seule dans cette rue abominable.

— Le père Cochran ? Je ne crois pas le connaître. Et où est Saint-Joseph, au juste ?

Coincé, pensa le Léopard. Il improvisa :

— C'est une nouvelle église, ma mignonne. Toute neuve et nous venons à peine d'arriver. Mais je ne suis pas là pour parler de moi, vous savez. Plutôt pour vous aider, nous aimerions vous aider dans la mesure de nos faibles moyens.

La secrétaire brune ne savait que penser. Elle prit dans un tiroir un formulaire de demande d'admission.

— Ça ne vous ennuie pas de remplir ceci, ma sœur ?

— Bien sûr que non. Plus c'est long, mieux ça vaut. Et vous êtes seules ici toutes les deux, mes caillettes ?

Louie revint au grand galop, en glapissant et en montrant le journal.

— Je l'ai ! Je l'ai ! J'ai le 456 et j'ai tapé dans le mille ! Vingt-cinq dollars ! J'ai gagné ! J'ai gagné !

— C'est très bien, Louie, dit la brune.

Le Léopard se leva vivement. Il avait entendu tout ce qu'il voulait savoir. Cet homme était là avec les résultats de la loterie et l'argent, probablement. D'ailleurs, il était tenté de boire un coup.

— Je vais emporter ce formulaire, dit-il en prenant le papier sur le bureau. Et je reviendrai demain soir.

Sans attendre la réponse, il sortit sur le trottoir. Derrière lui, les deux filles se regardèrent en pouffant. Louie repassait son doigt sous le numéro gagnant pour être bien sûr qu'il l'avait.

Dans la rue, le Léopard frotta son front trois fois : c'était le signal convenu.

— Ça y est ! s'écria joyeusement Tolan. Allons bousiller quelqu'un !

Il avait un pistolet dans chaque main quand il alla à la porte. Gregory le suivit, avec un Sur-Tir Gregory.

Le Tailleur traînait par-derrière.

— Allons, venez, dit impatiemment Gregory. Le minutage, c'est capital.

— Faut vraiment que j'y aille ?

— Oui, répliqua Gregory puis, voyant l'expression affligée de Taylor, il ajouta : un bon boulot ce soir et demain jour de paie et une

prime pour tout le monde.

La figure de Taylor s'éclaircit considérablement.

— OK. Allons-y.

— Prenez une arme, dit Gregory en montrant le petit arsenal sur la commode.

Taylor soupira et prit la plus petite qu'il put trouver. Il la fourra dans sa poche. Sous aucun prétexte il ne tirerait, pas question.

Ils durent courir pour rattraper Mark Tolan qui traversait déjà au pas de gymnastique. Le plan stipulait qu'ils parleraient tous au Lézard pour qu'il explique comment étaient les lieux, mais Tolan en avait assez des palabres. Pendant que Gregory et Taylor allaient rejoindre Lizzard, il se dirigea tout droit vers la porte de l'Association pour la Rénovation de Bay City.

*

* *

— Vous savez où est Barrack Street ? demanda Nobile.

— Oui, répondit Remo.

Il prit le tournant de la rue sur les chapeaux de roues, direction Bay City. La voiture se pencha, sur ses deux roues de droite. Au moment où elle arrivait au point où elle devait immanquablement se retourner, Remo plaqua le pied sur l'accélérateur. Cette brusque poussée en avant surmonta la force centrifuge et ramena les autres roues sur la chaussée.

— Vous conduisez toujours comme ça ? demanda Nobile.

— Oui, répondit Chiun. Avec une monstrueuse indifférence pour la vie des personnes de valeur, à savoir moi-même.

— Vous n'avez encore rien vu, déclara Remo.

*

* *

Mark Tolan savait reconnaître la figure du mal, même si elle était peinte ou déguisée. Il avait déjà contemplé le mal et le mal ne pouvait pas se cacher de lui ou échapper à son jugement. La petite brune leva les yeux quand il entra. Elle sourit, de ce même sourire qu'elle avait le dimanche à onze heures du matin, quand elle chantait dans la chorale de l'église épiscopaliennne de St. Stephen, où elle était deuxième alto et espérait passer premier alto l'année prochaine. Elle souriait encore quand la première salve de balles à fragmentation du Sur-Tir Gregory déchiqueta sa tête.

La secrétaire blonde n'était pas choriste. Elle avait dix-neuf ans et, aux yeux de la brune, elle était déjà une fille perdue parce qu'elle avait permis à son fiancé de la toucher là et ils ne devaient pas se

marier avant l'année prochaine, quand il aurait fini ses études d'archéologie. Elle fut la suivante, un chapelet de balles lui tranchant presque le cou. Elle tomba sur la table dans une fontaine écarlate. Tolan se dit : « Ouais, ma couleur favorite, les blondes en rouge. »

Louie était à une table dans le fond. Il releva lentement la tête en entendant les coups de feu. Il vit tomber les deux filles et le colosse debout sur le seuil. Il fut pris de rage parce que les deux filles avaient été plus gentilles avec lui qu'on ne l'avait jamais été, alors il se leva d'un bond et courut vers Tolan.

— Mauvais homme ! Je vais vous avoir ! cria-t-il.

Tolan le laissa approcher, cinq mètres, trois. Louie brandissait ses poings au-dessus de sa tête, sa figure bouffie convulsée de fureur et de chagrin. Il était à deux mètres quand Tolan pressa la détente.

L'arme s'enraya. Il pressa encore. Rien. Là-dessus, Louie lui sauta dessus, ses petits poings durs lui martelèrent la figure et cela déplut à Tolan. Pendant un moment, il envisagea de s'enfuir, et puis il se rappela l'autre arme dans sa main gauche, le magnum 357. Il colla le canon sur la tempe droite de Louie et tira. Cette fois le coup partit et Louie tomba sur le revêtement de linoléum neuf.

Tolan courut dans le fond du bureau dans l'espoir d'y trouver d'autres gens. Mais il n'y avait personne alors il fit demi-tour et se précipita dans la rue. Il prit dans sa poche une poignée de crayons, les cassa et jeta par terre les morceaux avec la gomme. Sur le trottoir, il tomba sur l'Effaceur, le Tailleur et le Léopard.

— C'est fait, annonça-t-il. Tous liquidés, filons.

Les quatre hommes remontèrent en courant vers leur appartement, juste au moment où la voiture de Remo apparaissait au coin de la rue.

Elle s'arrêta pile devant l'Association pour la Rénovation de Bay City. Quand Gregory et ses trois complices se ruèrent à leur fenêtre, Remo examinait la vitrine d'en face.

— Hé dites, je le connais ! s'exclama Tolan. C'est le con qui joue au ping-pong.

Remo se retourna et leva les yeux vers leur appartement et, soudain glacé, Gregory eut l'impression que cet homme à la figure dure le regardait au fond des yeux.

Derrière Remo, Nobile et Chiun entraient dans le bureau. Remo entendit l'exclamation étouffée de Nobile.

— Oh, mon Dieu...

Il se retourna. Le maire se penchait sur le cadavre de Louie, près de la porte. Chiun gesticulait à Remo, pour lui faire signe de poursuivre les tireurs.

— Nobile, dit Tolan dans l'appartement d'en haut. Je peux me le faire d'ici.

— Non. Nous voulons le faire un peu transpirer, dit Gregory.

D'abord son trafic de drogue, ensuite sa loterie clandestine. Ensuite, lui, mais qu'il attende un peu.

Taylor vit Remo jeter un coup d'œil dans le siège de l'association. Il vit les poings de l'homme maigre se crispier. Remo pivota et traversa la rue en courant, la figure noire de fureur.

— Nous ferions mieux de nous tirer, marmonna Taylor.

— Je crois que vous avez raison, reconnut Gregory.

— Abattons-le, proposa Tolan.

— Plus tard, dit Gregory. Nous l'aurons quand nous voudrons et à nos conditions.

Les quatre hommes sortirent par la fenêtre de la cuisine et descendirent par l'escalier d'incendie. Leur voiture de location était garée dans un terrain vague, derrière le vieil immeuble.

Quand Remo enfonça la porte de l'appartement, ils avaient décampé. Il regarda par la fenêtre de la cuisine, mais ne vit que les feux rouges de la voiture qui tournaient dans la rue.

— Merde, grogna-t-il. Merde.

Quand il retourna au siège de l'association, Chiun lui tendit trois bouts de crayons cassés.

— J'ai pensé que tu voudrais ça, dit-il.

CHAPITRE XIV

Ça passait à la télé, au journal de onze heures.

Les trois principales chaînes de New York parlèrent brièvement des meurtres, en racontant que le maire, Rocco Nobile, effectuant son habituelle visite du club dans la soirée était arrivé sur les lieux quelques secondes après la fusillade. Les commentateurs le citaient : « C'était deux jeunes délinquants. Je leur ai couru après, mais ils étaient trop rapides pour moi et ils se sont échappés. » Il les décrivait comme des adolescents de type espagnol, pas très grands, en blouson de nylon jaune. Il déclarait que toute la police était sur les dents pour appréhender les malfaiteurs.

Il n'était pas question des gommages laissées sur place, aucun rapport n'était établi avec l'incendie de la veille près du port.

Sam Gregory et ses trois complices regardèrent le journal télévisé ensemble. La réaction de Gregory fut de la rage froide.

— Mais qu'est-ce qu'il faut faire pour avoir droit au journal télévisé ? s'exclama-t-il.

— Tuer le maire, riposta Tolan.

Mais ce n'était pas au maire qu'il pensait. Celui qu'il voulait tuer, c'était le cinglé aux balles de ping-pong. Il avait encore mal aux mains après sa glissade sur le trottoir et entendait se venger. Si le type avait des rapports avec le maire, tant mieux. C'était peut-être un garde du corps de la Mafia. Il avait des cheveux et des yeux noirs. Il pourrait être italien. Ouais, la Mafia. Tolan en était sûr. Ouais. Il regarda Taylor, qui avait l'air nerveux et transpirait. Il se tourna vers Lizzard, qui s'était changé et habillé en homme. Puis Gregory, qui pianotait sur la table.

— Je devrais peut-être téléphoner aux chaînes de télévision, dit Gregory.

— Naaah. Et d'abord, ils ne vous croiront pas, répondit Taylor.

— Et d'ailleurs, ils risqueraient de retracer la source de l'appel et de nous trouver, dit Lizzard.

— Qu'ils y aillent, grogna Tolan. Rien n'est plus chouette que de tuer un sale journaliste coco de gauche.

Ils restèrent là et regardèrent des rediffusions des *Incorruptibles*, de *Bonanza* et de *Mission Impossible*. Lizzard buvait de la vodka. Gregory finit par s'endormir et Tolan empoigna les deux autres et les entraîna dans la salle de bains.

— Voilà l'occasion de faire quelque chose pour l'Effaceur, dit-il.

— Ah oui ? demanda Taylor avec méfiance.

Il n'aimait pas être dans la salle de bains avec l'Exterminateur.

— Si nous le faisons, est-ce que je pourrai faire monter une autre bouteille de vodka ? demanda le Lézard.

— Bien sûr, répliqua Tolan avec un sourire archifaux. Et t'auras une belle prime demain, Taylor.

— Qu'est-ce qu'on doit faire ? demanda le Tailleur inquiet.

— Ces deux mecs qu'on a vus ce soir au club. Le maigrichon et le Chinetoque. Ils sont à côté.

— À côté ? Ici ? s'exclama Taylor qui, déjà, n'aimait pas ça du tout.

— Tout juste, dit Tolan. Et si nous les descendons, alors Rocco Nobile sera du gâteau.

— Parfait. Va les descendre, déclara Taylor.

— J'ai besoin de votre aide.

— S'ils sont deux, observa le Lézard, nous devrions faire apporter deux bouteilles de vodka.

— Je t'en commanderai trois, promit Tolan. J'irai les chercher moi-même pour que tu n'aies pas à attendre le garçon.

Le Lézard n'avait rien à reprocher à ça. Et quand Tolan dit à Taylor qu'il obtiendrait de Gregory non seulement qu'il double la paie de Taylor mais la triple, et qu'il pourrait partir mener à Vegas une vie de baccara et de filles, Taylor fut d'accord. D'autant que c'était tellement simple et sans danger.

La porte de la chambre du maigrichon n'était probablement pas fermée à clef. Il leur suffisait de se glisser dans la chambre d'à côté pendant que les hommes dormaient. Ils allumeraient la lumière et prendraient la fuite. Les deux types, le maigrichon et le Chinetoque, les poursuivraient. Et Mark Tolan serait dans le parking, qui les guetterait. Il les descendrait tous les deux. Ça les débarrasserait des gardes du corps de Rocco Nobile et assurerait aussi que les journaux s'intéresseraient aux activités de l'Effaceur et de sa Brigade G.

— C'est tout ce qu'on a à faire ? demanda Taylor. Ouvrir la porte, tendre la main vers l'interrupteur, allumer et foutre le camp comme des dératés ?

— Tout juste. Les deux types, je m'en occuperai, dit Tolan.

— Triple salaire ? insista Taylor.

— Je te le garantis. Si Gregory ne veut pas, je te donnerai le mien.

Taylor se frotta les mains.

— Allons-y !

— Est-ce qu'on ne pourrait pas avoir d'abord une bouteille de vodka ? demanda Lizzard.

— Non, répliqua Tolan.

L'Exterminateur était en position, tapi entre deux voitures juste en face de la chambre de Remo et de Chiun, son Sur-Tir Gregory au poing. Taylor et Lizzard attendaient près de la fenêtre et s'assuraient que personne n'était réveillé dans la chambre.

Ouais, ce serait facile, pensait-il. La lumière allumée, ils fichent le camp et lui, il clouerait sur place les deux foutus joueurs de ping-pong dès qu'ils sortiraient. Les joueurs de ping-pong méritaient la mort, ouais, presque autant que les tueurs de la Mafia et autres malfrats. Il suffisait d'attendre que le Léopard et le Tailleur aient débarrassé les lieux et il ne s'inquiétait pas trop de ça. Après tout, les accidents arrivent à tout le monde. Ils avaient accepté un sale boulot dangereux, ouais, quand ils avaient signé pour faire la guerre à la Mafia.

Il regarda les deux hommes se glisser sur le trottoir de ciment vers la porte des joueurs de ping-pong. Tolan se demanda qui ils étaient. Ils accompagnaient Rocco Nobile partout, ils conduisaient sa bagnole, alors ils ne pouvaient pas être uniquement des joueurs de ping-pong. Mais le ping-pong c'était le grand truc en Chine et la Chine commençait à faire du commerce avec les États-Unis et le vieux était un Chinetoque alors c'était ça, ouais, ils étaient des hommes d'affaires de la Mafia en train d'organiser un gros trafic de drogue avec la Chine et, ouais, il allait les éliminer avant qu'ils mettent leur sale affaire sur les rails. L'idée de rendre service au pays fit un peu sourire Tolan, comme il souriait en Indo quand il rendait un autre service au pays en descendant tout ce qui était jaune et bougeait.

Taylor et Lizzard étaient maintenant devant la porte. Ils devaient être deux pour avoir le courage d'un seul, Tolan le savait. Il vit Taylor tendre la main vers le bouton de porte. Il vit la porte s'entrouvrir légèrement. Il vit le long bras maigre de Lizzard s'insinuer dans l'ouverture et tâtonner vers l'interrupteur.

Là-dessus, Lizzard se catapulta dans la chambre en faisant claquer le battant contre le mur avec son corps. Taylor lâcha le bouton comme s'il était brûlant. Il essaya de se retourner, de courir, de fuir, mais soudain il fut happé lui aussi dans la pièce, comme s'il était un trombone au bout d'un élastique étiré et brusquement lâché.

La porte se referma en claquant.

Et l'Exterminateur comprit que quelque chose n'allait pas. Ouais. Il se précipita dans leur chambre et secoua Sam Gregory.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? bredouilla Gregory.

— Ils les ont eus. Le Léopard et le Tailleur. Faut nous tirer d'ici.

— Qui ? Quoi ?

— Je vous raconterai en chemin. Filons, insista Tolan.

— Bon Dieu, Chiun, est-ce que vous aviez besoin de faire ça ? demanda Remo en désignant les deux cadavres dans le coin.

— Non, je n'avais pas besoin de faire ça. Je suis sûr qu'ils s'introduisaient dans notre chambre en pleine nuit pour nous demander de donner à la Croix Bleue.

— Croix Rouge, dit Remo.

— Alors je n'avais pas besoin de faire ça. J'aurais pu attendre que la fanfare arrive et que tu te réveilles pour faire quelque chose à propos de ces deux-là.

— J'étais réveillé ! Je les ai entendus. J'allais les laisser entrer pour que nous apprenions qui ils sont.

— Qui ils sont est très simple. Le grand machin sans viande sur les os c'était le machin déguisé en femme.

— Et l'autre ?

— Je ne sais rien de celui-là, avoua Chiun.

— Est-ce qu'ils sont armés ?

— Non.

— Je me demande comment ils nous ont trouvés, marmonna Remo et il se rappela quelque chose. Le maire !

Il courut à la porte de communication. Rocco Nobile était dans son lit et dormait paisiblement. Remo revint dans sa chambre.

— Ils avaient peut-être une chambre dans ce motel, dit-il.

— Tu ne le sauras pas en t'adressant à moi, répliqua Chiun. Je ne suis pas l'employé de la réception.

Remo sortit pour aller se renseigner à la réception. Sur le seuil il se retourna vers Chiun, qui était de nouveau sur sa natte dans le fond de la pièce.

— Cette fois, vous balaieriez ces deux-là vous-même.

— Un chacun, dit Chiun.

— Vous vous occupez des deux, insista Remo.

— Nous en reparlerons demain matin quand je me réveillerai. Si on me permet de dormir.

L'employé de la réception se souvenait d'eux. Ils étaient quatre dans la chambre, à deux portes de celle de Remo. Ils étaient plutôt discrets et ne parlaient à personne.

Quand Remo y alla, la chambre était vide. Il en fit rapidement le tour mais à part un sac à main contenant du maquillage de femme, il n'y avait rien.

En retournant dans sa propre chambre, il entendit des voix dans

celle de Rocco Nobile. Il entra vivement et trouva le maire en conversation avec un grand capitaine de police en uniforme. Ils avaient fini de parler et le flic partait.

Nobile attendit qu'il soit sorti avant de se tourner vers Remo en jurant tout bas.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Remo.

— Ces foutus imbéciles. Ils ont trouvé d'où venaient les crayons et ils ne se sont pas donné la peine de m'en parler jusqu'à maintenant.

— Et qu'est-ce qu'ils ont découvert ?

— Les crayons ont été achetés à la papeterie Cole, sauf qu'ils n'ont pas été vraiment achetés. Un grand type est entré, a pris la boîte et refusé de payer. Il était si grand et fort, il avait l'air si mauvais, que le patron a laissé faire. Il avait peur d'avertir les flics.

— Grand et fort et l'air mauvais ? Rien d'autre ? demanda Remo.

— Il est décrit comme un grand type. Brun et musclé. Les sourcils froncés. Des petits yeux brillants et l'allure d'un déséquilibré.

Remo hocha la tête. Il connaissait l'individu. C'était l'emmerdeur qui était venu mettre fin à l'exercice de ping-pong. Et il l'avait laissé échapper.

CHAPITRE XV

Le camion-remorque était garé au coin de la rue près de la mairie. Il occupait trois places de stationnement et le flic, en le voyant là à dix heures et demie, comprit qu'il avait un problème.

Comme les drapeaux rouges des trois parcmètres étaient levés, est-ce qu'il mettait trois contraventions ou une seule ? Une question difficile mais, du temps du précédent maire, la police de Bay City avait pris soin d'envoyer tous ses agents à des cours d'initiative et comme le flic était sorti troisième de sa classe, il n'hésita pas plus de quelques secondes. Il rédigea deux contraventions, tranchant astucieusement la différence entre le règlement et la compassion, ce qui était une des choses qu'il avait apprises au cours d'initiative.

Il chercha aussi le conducteur du camion dans les deux snack-bars voisins mais ne le trouva pas. Par conséquent, il prit une autre décision pleine d'initiative. Si le camion était encore là quand il repasserait à onze heures, il collerait une troisième contravention. Cela en ferait trois pour trois places de stationnement. Il considéra cela comme une parfaite solution à un problème complexe et se dit que ni le chef ni le président de l'Association des Policiers Bénévoles n'auraient été capables de le résoudre, puisqu'ils n'appartenaient pas à la nouvelle race de flics.

À onze heures moins dix Sam Gregory, qui lisait un journal adossé à un lampadaire en face de la mairie, vit arriver la voiture du maire. Elle entra et se gara dans le parking et Gregory retourna vers le camion.

À onze heures moins deux, l'agent tourna de nouveau au coin de la rue. Il vit le camion toujours garé au même endroit. Il avait son carnet de contraventions ouvert à la main quand il s'y dirigea.

Comme il approchait du camion, les portes arrière de la remorque s'ouvrirent en grand. Deux lourdes rampes de métal s'abattirent en claquant sur la chaussée. Le flic s'arrêta. Ce n'était pas possible.

Il cligna des yeux et regarda.

Pas possible, mais vrai.

Un char d'assaut, peint en vert olive, descendait par les rampes d'acier qui pliaient sous le poids. Mais le char atteignit la chaussée sans incident. Il aplatit une Volkswagen garée derrière le camion, puis fit demi-tour et se dirigea vers la mairie.

Le policier ne savait que faire. Le cours d'initiative n'avait pas abordé la question des chars d'assaut. Il se dit qu'il devrait peut-être

téléphoner au siège. D'autre part, le char venait peut-être pour un défilé. Mais s'il devait y avoir un défilé, on l'aurait averti. L'initiative l'exigeait. Ce n'était pas la Journée de l'Armée. Ce n'était même pas la Fête de la Victoire. Mais allez donc savoir ? Tout le monde défilait, au jour d'aujourd'hui. Les Allemands et les Italiens, les Irlandais et les Portoricains. Allez savoir ! C'était peut-être le défilé annuel de l'Organisation pour la Libération de la Palestine. Ils avaient peut-être des chars. Il décida que ce serait gênant d'appeler le siège et de passer pour un imbécile. Il préféra attendre la suite des événements. Il empocha son carnet de contraventions et marcha lentement derrière le char qui avançait lourdement au milieu de la chaussée.

Le véhicule tourna le coin, dans la rue face à la mairie.

Le conducteur d'une Oldsmobile blanche à moteur diesel le vit arriver sur lui et monta sur le trottoir en emboutissant un parcmètre, pour éviter la collision. Quand le moteur de sa voiture cala, le conducteur s'aperçut que c'était la première fois depuis des semaines que le bruit du diesel ne lui faisait pas mal aux oreilles.

Il brandit le poing au char. Il allait se précipiter derrière et engueuler le conducteur quand il comprit que ce conducteur ne pourrait pas l'entendre. Il continua de brandir le poing. Il se demandait ce qu'il pourrait faire d'autre pour passer sa colère quand il vit la tourelle du char s'ouvrir et un homme à la figure basanée avec des cheveux noirs lui tombant sur le front sortit sa tête. Il avait un pistolet dans chaque main. Le conducteur de l'Oldsmobile jugea préférable de ne pas discuter avec des pistolets. Les yeux de l'occupant du char, petits et luisants, se tournaient de tous côtés.

L'agent qui suivait le char tourna le coin juste au moment où le véhicule se plaçait face à la mairie.

Le char s'arrêta mais son moteur continua de ronfler. Le conducteur de l'Oldsmobile remarqua que le char tournait, au ralenti, plus silencieusement que son diesel.

— Hé ! cria le flic. Hé, vous là-bas dans le char !

Il avait déjà jugé que ce n'était pas un défilé, et même si c'en était un, le point de rassemblement ne serait sûrement pas en plein milieu de la rue devant la mairie. L'homme dans la tourelle se tourna vers lui.

— Hé ! Vous ne pouvez pas vous garer là, cria le flic à Mark Tolan.

— Non ? dit Tolan.

Le flic tira son carnet de sa poche. Tolan lui logea une balle dans le côté gauche de la poitrine.

Dans la mairie, Remo et Chiun étaient dans le bureau du maire avec Rocco Nobile, qui accrochait sa veste au vieux portemanteau dans le coin.

Ils entendirent tous le bruit, dehors, et allèrent à la fenêtre. Alors

qu'ils regardaient à travers la double vitre, le canon à l'avant du char se releva et se braqua sur eux comme un long doigt accusateur. Remo reconnut au sommet de la tourelle, le corps à moitié sorti, le cinglé qui détestait le ping-pong. Derrière lui, dans la rue, il y avait un policier mort. Remo grinça des dents, puis il se tourna vers Chiun, mais Chiun n'était plus là. En continuant de se retourner, Remo le vit courir à travers la pièce et jeter Rocco Nobile par terre.

— Couche-toi, Remo ! cria Chiun et Remo s'aplatit sur le plancher juste au moment où un obus d'artillerie frappait la façade de l'immeuble juste à côté de la grande baie.

Des briques et des débris de mortier volèrent dans le bureau et tombèrent sur Remo. Un trou grand comme un plat à tarte apparut dans le mur. Les vitres vibrèrent et volèrent en éclats qui vinrent pleuvoir sur Remo.

— À la porte ! ordonna Chiun.

Remo se traîna vers la grande porte à deux battants. Il entendit derrière lui le léger sifflement d'un autre obus avant qu'il s'écrase contre la façade dans un fracas assourdissant.

Il ouvrit la porte et Chiun tira Rocco Nobile hors du bureau. Des secrétaires se dispersaient. Remo ferma la porte de chêne massif et se tourna vers Chiun.

— Faites-le sortir de là, Chiun.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Après ces fous, dit Remo. Descendez au parking et emmenez-le loin d'ici.

Chiun acquiesça. Remo avança dans le hall dallé de marbre. Derrière lui, un autre obus emporta une partie de la façade. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas entendu d'obus de chars exploser autour de lui.

Quand il arriva sur le perron, le char tirait toujours avec entrain sur le bureau du maire. Remo vit que l'homme brutal avait disparu dans la tourelle et, en sortant, il l'aperçut en train de brandir deux pistolets et de courir dans la rue à gauche de l'immeuble.

Remo comprit qu'il cavalait vers le parking. C'était peut-être justement leur plan. Se servir du char pour chasser le maire de son bureau et ensuite le fusiller dans le parking.

Remo suivit l'homme. Comme il passait sous les fenêtres du bureau du premier étage, un autre obus explosa au-dessus de sa tête et des débris de maçonnerie tombèrent tout autour de lui. Il évita l'averse de briques et arriva sur le trottoir au moment où Mark Tolan escaladait la clôture du parking.

Remo lui courut après.

Chiun fit descendre le maire par l'escalier de service dans le parking.

Avant de s'aventurer dehors, il regarda prudemment des deux côtés. Personne dans le parking à part le gardien au nez bourgeonnant d'ivrogne, en chemise à carreaux, qui lisait *Play-boy* dans une voiture de la mairie.

Chiun fit signe à Nobile et tous deux marchèrent rapidement vers la limousine du maire.

Au moment où il ouvrait la portière, Chiun entendit une voix derrière eux.

— Hé, Chinetoque, c'est là que tu descends !

Il se retourna et vit l'homme brun à la figure sombre. Il avait un pistolet dans chaque main. Chiun se plaça devant le maire et lui souffla :

— Dans la voiture et couchez-vous.

Nobile recula, monta dans la limousine et essaya de se caser sous le tableau de bord. Cela fait, il leva la main pour ôter le verrou de la portière de droite et abaissa la poignée pour la laisser entrouverte, au cas où il aurait à rouler à terre.

— Ça ne servira à rien, dit Mark Tolan à Chiun, avec un rictus de sourire qui ne montait pas jusqu'à ses yeux glacés. Je tirerai à travers vous pour l'avoir.

— Faudra d'abord tirer à travers moi, dit quelqu'un derrière Tolan.

Il pivota au moment où Remo sautait lestement par-dessus la clôture, à environ trois mètres d'eux.

— Ouais, fit Tolan.

Il savourait cet instant. Trois personnes à tuer et peut-être d'autres qui viendraient. Ouais, ce serait une bonne journée. Une bonne journée pour mourir.

— Tiens, tiens, tiens, dit-il. V'là autre chose ! C'est l'autre joueur de ping-pong.

— C'est toi l'Effaceur ? demanda Remo.

— Non, je suis l'Exterminateur.

— Charmant. Pas d'autres jolis noms fantaisie ?

— Les deux mecs que vous avez tués. C'était le Lézard et le Tailleur.

— Alors qui diable est l'Effaceur ?

— Dans le char, dit Tolan. Comment tu t'appelles ? Ping-Pong ?

Remo mesura les trois mètres des yeux, avec un sourire plus froid et plus impitoyable que celui de Tolan.

— Moi ? dit-il à mi-voix et il entonna comme une litanie : J'ai été créé Civa, l'implacable ; la mort, le briseur de mondes. Tu ne sais pas

ce que ça veut dire, hein ?

— Non, dit Tolan.

— Ça veut dire que tu as fini de jouer, pas-beau.

*

* *

Sam Gregory se dit qu'ils devaient être dans le parking, maintenant, alors il passa la vitesse de son char et avança lourdement, pour tourner le coin vers le parking où il devait reprendre l'Exterminateur. Il entendit quelques balles ricocher sur l'épais blindage du char et sourit. Ils avaient presque fini.

*

* *

Remo s'avavançait vers Mark Tolan qui le laissait venir. Plus la cible était près, plus le trou était gros. À un mètre cinquante, il tira de la main droite avec le Sur-Tir Gregory. Et rata son coup.

Remo avait glissé sous les balles à fragmentation comme s'il avait plongé dans une cage d'ascenseur ouverte. Et puis il fut de nouveau debout et avant que Tolan puisse presser encore une fois la détente, le pistolet lui échappa de la main et il l'entendit tomber bruyamment par terre.

Alors que Remo tendait les mains vers Tolan, la brute épaisse leva la main gauche et tira avec le Magnum 357, mais alors même qu'il avait le doigt sur la détente il savait qu'il raterait son coup parce que Remo n'était plus devant lui. La balle partit et on entendit une averse cristalline. Au passage, elle avait traversé les vitres de trois voitures en stationnement.

Tolan sentit une petite tape sur son épaule et quand il se retourna le joueur de ping-pong cinglé était derrière lui et Tolan se dit : « Ouais, il sait y faire pour éviter les balles mais je lui rends cinquante livres et je m'en vais te lui arracher la gorge avec mes mains et, ouais, si j'aime ça, à présent j'utiliserai peut-être mes mains. » Alors il leva les bras et appliqua ses deux pattes grosses comme des jambons autour du cou du maigrichon.

— Implacable, hein ? Tiens, prends ça, Implacable !

Tolan se mit à serrer de toutes ses forces. Remo ne cessa pas de sourire.

S'il ne l'avait pas vu de ses propres yeux, Sam Gregory n'aurait jamais voulu le croire.

Il avait arrêté le char au milieu de la rue à côté du parking. Il vit Tolan avec les mains autour du cou d'un mince homme brun. C'était celui qu'il avait aperçu la veille au soir à l'Association pour la

Rénovation de Bay City.

L'homme mince leva les mains et appuya ses pouces sur les poignets de Tolan ; les énormes mains se séparèrent et tombèrent du cou de l'homme.

Le mince brun parlait à Tolan, mais Gregory n'entendait pas...

—... Tu as tué ces petites filles, hier soir au siège ? demandait Remo.

Tolan ne répondit pas. Il essayait désespérément de remuer les mains mais elles lui donnaient l'impression d'avoir été trempées dans du plâtre et laissées à sécher pendant six jours.

— Je te pose une question, dit Remo.

Il appliqua délicatement un index contre le lobe de l'oreille de Tolan.

— Oui, oui ! glapit l'Exterminateur qui ne s'était jamais douté qu'une oreille pouvait faire aussi mal.

— Et cette pauvre famille chinoise ?

— Trafiquants de drogue, haleta Tolan. Oui, c'est moi.

— Tu es l'Exterminateur. Quand j'en aurai fini avec toi, il n'en restera pas assez pour fabriquer de la mort-aux-rats.

*

* *

Gregory colla ses yeux plus près de l'étroite fente à travers laquelle un commandant de blindés peut observer le champ de bataille devant lui. Il vit l'énorme Tolan musclé soulevé dans les airs au-dessus de la tête de l'homme mince. L'inconnu pivota doucement, sans aucun effort musculaire visible de golfeur ou de discobole, mais comme s'il exécutait un gentil pas de danse, et puis Tolan s'en alla en vol plané. Son corps voyagea ainsi sur sept à huit mètres et alors, comme un javelot, il se planta la tête la première dans le pare-brise de la voiture appartenant au directeur adjoint des services d'urbanisme de la localité.

Tolan atterrit en frémissant, resta une seconde planté et puis la partie inférieure de son corps fléchit et ses genoux s'écrasèrent sur le capot de la Mercedes neuve.

Gregory frissonna dans la sécurité du char. Il n'avait pas pensé que la guerre contre la Mafia serait facile mais ça, c'était ridicule. Il était temps de se replier pour réenvisager la situation.

Sur ce, il vit autre chose. Il y avait un vieil Oriental devant une voiture, dans le fond du parking et, comme l'Oriental s'écartait, Gregory vit derrière lui le maire Nobile qui sortait en rampant de la voiture.

Impossible de laisser passer pareille occasion. Gregory fit pivoter sa

tourelle. Il avait sa chance. Il pourrait coller un obus en plein ventre de ce maire de la Mafia.

Mais au moment où il abaissait en position le canon, ses yeux croisèrent les yeux de l'Oriental. Et, leurs regards restant accrochés, le vieillard jaune se mit à marcher vers le char et Gregory comprit ce qu'il regardait. Il regardait dans les yeux de la mort. Alors, en cet instant, il décida que désormais, entre lui et la Mafia et tous ces gens bizarres qui travaillaient pour elle, ce serait vivre et laisser vivre.

Il repassa sa vitesse et fit demi-tour pour lancer bruyamment le char dans la rue vers le port. Derrière lui, en ordre dispersé, une foule de flics suivaient, tirant au jugé et au hasard des balles de pistolets contre l'énorme engin vert olive.

Nobile courut rejoindre Remo et Chiun.

— C'était l'Effaceur ? demanda-t-il.

— Je crois, répondit Remo. Je m'y perds, avec tous ces imbéciles et leurs noms idiots. Chiun, nous ferions mieux de le suivre. Vous, monsieur le maire, vous restez ici.

— Jamais de la vie !

— Non. C'est la nôtre, de vie. Et dites à ces flics de cesser le feu. Ils risquent de blesser quelqu'un. Nous, par exemple.

Remo et Chiun sautèrent la clôture et se mirent à courir derrière le char.

— Arrêtez ce foutu tir ! cria Nobile à un capitaine de police.

Le capitaine hocha la tête comme si c'était le commandement raisonnable qu'il attendait depuis le début de cet incident et il cria à ses hommes de rengainer leurs armes. La fusillade se tut et le capitaine se tourna vers Nobile pour quêter une approbation mais le maire était déjà retourné au galop vers sa voiture et démarrait pour foncer dans la rue à la suite du char, de Remo et de Chiun.

Il se demandait quel genre d'hommes ils étaient et de quel service du gouvernement ils sortaient. Ce qu'ils faisaient, jamais il ne l'avait vu faire et il éprouvait une douce chaleur au cœur à la pensée qu'ils étaient du côté de son pays.

Derrière lui, le capitaine de police était tout désorienté. Il n'avait pas eu de très bonnes notes au cours d'initiative et maintenant il ne savait que faire. Devait-il suivre le maire ou attendre de nouveaux ordres ? Il décida de suivre à distance prudente. Personne ne pourrait lui reprocher ça... espérait-il.

Le char arriva au port avant Remo et Chiun. Sam Gregory sortit sa tête de la tourelle et vit le Blanc et l'Oriental qui le suivaient. Ils n'étaient qu'à cinquante mètres. Derrière eux arrivait à toute allure la voiture de Rocco Nobile.

Il se dit que c'était heureux qu'il ait pensé à tout. Il se hissa hors de la tourelle, sauta à terre et courut sur la jetée de béton.

Un six-mètres à moteur était amarré à une des grosses bornes et Gregory détacha l'amarre avant de sauter dans le bateau. Dès qu'il tourna la clef de contact et appuya sur le démarreur automatique le moteur vrombit.

Il s'écarta à sept ou huit mètres de la jetée et le laissa tourner au ralenti.

Remo et Chiun étaient au bord et le regardaient de là-haut. La voiture de Rocco Nobile s'arrêta dans un hurlement de freins et le maire accourut entre les deux autres hommes. Tous trois contemplèrent Sam Gregory.

Il leur montra le poing.

— Vous gagnez peut-être ce round, cria-t-il, mais je reviendrai ! Je reviendrai et je vous aurai ! l'Effaceur vous aura tous !

— Oh non, dit Remo.

Il s'approcha encore plus près du bord de la jetée pour plonger et nager après le bateau mais Chiun le retint d'une main sur le bras.

Gregory vit Remo en position pour plonger et il donna tous les gaz. L'avant du bateau se dressa et il fila à toute allure vers les eaux libres de l'Hudson.

Remo regarda Chiun d'un air étonné et protesta :

— Pourquoi ? Je ne veux pas avoir à m'occuper encore de lui plus tard.

— On ne doit jamais envoyer un enfant faire le travail d'une boum, déclara Chiun.

Il courut sur la jetée vers le char, sauta dedans et disparut. Sous les yeux ébahis de Remo et de Nobile, la tourelle se mit à pivoter. Puis le canon s'abaissa et se pointa vers le bateau qui fuyait.

Le coup de canon les assourdit. Ils se tournèrent vers le fleuve et virent le hors-bord de Sam Gregory exploser. Du bois, du métal et un corps volèrent dans toutes les directions. Puis, lentement, les eaux s'apaisèrent et reprirent leur lourd aspect huileux. Il ne restait plus à la surface que quelques bouts de bois.

Nobile regarda Remo, tandis que Chiun revenait.

— On dirait que l'Effaceur a été effacé, dit-il.

*

* *

Il ne restait plus qu'une chose à faire.

Ils avaient bien réussi à étouffer les précédents incidents mais impossible de minimiser celui-là, Remo s'en doutait bien. En fait de ville sûre, Bay City c'était zéro.

Pendant que Rocco Nobile allait dire à sa police de demeurer ce qu'elle avait à faire, Remo alla s'enfermer dans une des cabines

téléphoniques du quai et forma le numéro de Harold W. Smith.

Quand il eut au bout du fil le directeur de CURE, il lui dit :

— Agissez tout de suite. Nous avons tout foutu en l'air.

— Que s'est-il passé ?

— Nous avons eu l'Effaceur et toute sa bande de clowns. Mais ils avaient un char d'assaut et ils ont bombardé la mairie et en ce moment même, tous les gangsters de la ville doivent faire leurs bagages. Si vous voulez en coincer, faut agir vite.

— Cela ressemble à votre habituel travail soigné, dit Smith.

— Écoutez, Smitty, je n'ai pas le temps d'écouter vos sarcasmes. Vous allez agir, oui ou non ?

— C'est déjà fait. Une unité de choc fédérale est déjà à Bay City et cueille tout le monde... Et Nobile ?

— Il va bien, Smitty.

— Est-ce qu'il a découvert quelque chose sur vous ? Sur nous ?

— Non.

— Bien. Alors faites-le donc sortir de cette ville, sans encombre. Il saura que faire et où se cacher.

Remo savait quel était l'autre choix. Si Rocco Nobile avait découvert le secret de CURE, la mission de Remo aurait été différente. Il aurait reçu l'ordre de tuer simplement Rocco Nobile, de peur qu'il souffle un mot sur CURE.

— D'accord, Smitty. À bientôt.

Quand Remo raccrocha et se retourna il se trouva nez à nez avec Rocco Nobile qui désigna le téléphone de la tête.

— Vous faisiez votre rapport ?

— Ouais. Ils ont déjà commencé à cueillir les gangsters dans tout le patelin.

— Parfait. Je pense qu'il est temps que Rocco Nobile disparaisse.

— Oui, sûrement.

Ils retournèrent ensemble vers la voiture du maire. Chiun était déjà assis à l'arrière et tapait le bout de ses doigts, pour son exercice de dextérité.

À la porte de la limousine, Nobile leva les yeux vers Remo qui était plus grand que lui.

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre, dit-il. Avez-vous dit « Smitty » au téléphone ?

— Smitty ? répéta Remo. Pourquoi est-ce que je dirais Smitty ?

Il fit mine de réfléchir un moment.

— Ah, je sais ce que vous avez entendu ! Non, je parlais simplement de toute cette smala. Vous avez mal compris.

Il regarda fixement Rocco Nobile, qui soutint un moment son regard avant de se détendre et de sourire.

— Oui, vous devez avoir raison.

— Bon, dit Remo. Je suis bien heureux que vous le preniez comme ça.

Et il l'était.

Le livre copié pour cette édition numérique
a été

Achevé d'imprimer en février 1984
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)

— N° d'édit. 11142. N° d'imp. 2555 –
Dépôt légal : février 1984
Imprimé en France